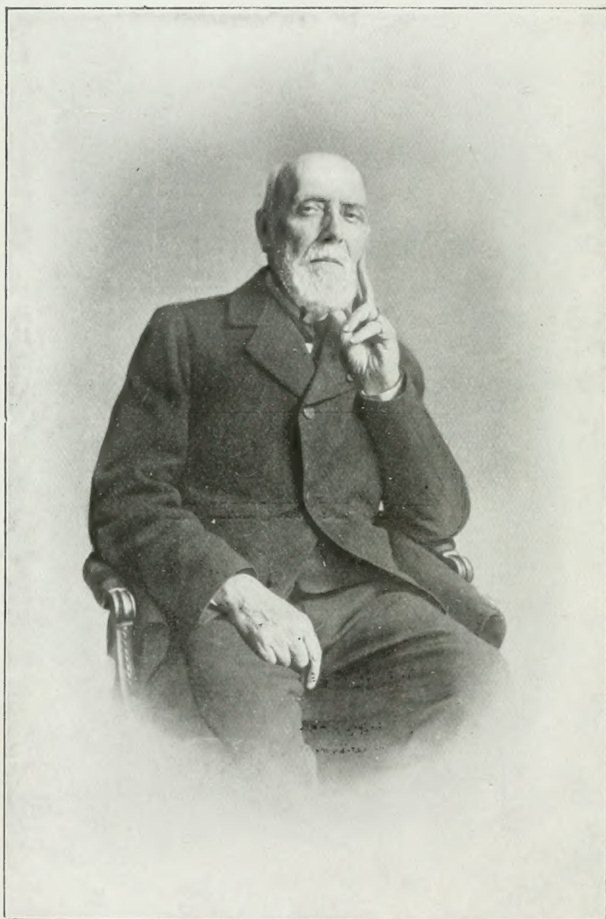


U d'/of OTTAWA
39003007384216

Le Marquis A. DE SÉGUR





LE MARQUIS DE SÉGUR.

CHARLES VIENNET & LOUIS QUINTON

LE MARQUIS A. DE SÉGUR

1823-1902

ÉTUDE SUR SA VIE ET SON ŒUVRE

SUIVIE D'UN CHOIX DE SES

LETTRES A LA JEUNESSE



SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
LILLE-PARIS-BRUGES



A CELUI QUI CONSACRA

DES PAGES EMPLIES

D'INDULGENTE BONTÉ ET DE PATERNELLE TENDRESSE

A D'HUMBLES « ENFANTS DE PARIS »

CE LIVRE, EN LEUR NOM, EST DÉDIÉ.

Mai 1906.

INTRODUCTION.

« Les adolescents que le Marquis de Ségur a aidés, conseillés, soutenus, qui, demain, suivront son cercueil en lui offrant l'hommage sacré d'un chagrin sincère et profond, voilà les historiens qui pourraient conter les plus belles pages de sa vie, les plus émouvantes et les plus douces. Combien n'en a-t-il pas suivi de la petite enfance à l'âge mûr (1) ? »

Ces lignes, écrites au lendemain de la mort de M. de Ségur, indiquent à merveille la raison d'être de notre tâche et en délimitent le champ.

Il faut surtout voir, en effet, dans ce livre, un hommage personnel de cette grande famille d'adolescents et de jeunes hommes dont il était le centre et la vie, un hommage dicté chez eux par une pieuse pensée de reconnaissance et d'amour filial.

Aussi bien, ils s'y retrouveront tout entiers par les documents qu'ils ont eux-mêmes fournis, par les lettres admirables qui terminent ce volume et dans lesquelles la psychologie de l'adolescence et de la virilité est si bien approfondie. Ces lettres, elles seront nos pièces justificatives, et leur lecture permettra d'apprécier le caractère de leur auteur bien mieux qu'un ouvrage apologétique savamment compilé, académiquement écrit.

A aucun moment, d'ailleurs, nous n'aurons à nous substituer à lui. Au contraire, c'est lui que nous laisse-

1. François Veuillot, *Univers* du 12 mai 1902.

rons parler le plus souvent. Ainsi le verra-t-on sous un jour qui lui est vraiment propre et personnel, sans que nous ayons la moindre crainte d'une erreur de jugement de la part du lecteur, car l'opinion qu'il avait de lui-même est indemne de partialité et de complaisance Chose rare, on l'avouera, en ce temps de *moi* intensif, brutal et odieux. La raison en est qu'ayant cherché toute sa vie à se rapprocher d'un idéal de perfection — idéal inaccessible de son propre aveu, puisque c'était le Divin Maître — il se jugeait par comparaison avec son modèle, non seulement toujours inférieur à celui-ci (ce qui est inévitable) mais encore à lui-même. Là est le secret de son humilité.

Ce livre est évidemment écrit pour qu'il reste comme un souvenir matériel d'un Juste qui plaça très haut dans la vie la pratique des vertus chrétiennes, des qualités françaises et des grandes aspirations humaines. Ceux qui l'ont aimé, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu, le retrouveront avec joie dans ces pages. Ceux qui l'ignorèrent ou ne surent que son nom aimeront à le connaître. Tous enfin en retireront quelque avantage dans l'ordre moral, parce qu'il n'en peut être autrement lorsqu'on a sous les yeux un être exemplaire de qui l'on peut s'inspirer pour devenir un exemple soi-même !



Le Marquis A. DE SÉGUR.

CHAPITRE Ier [1].

C'est à Paris, le 25 avril 1823, que naquit le marquis Anatole-Henri-Philippe de Ségur. Il appartenait à cette remarquable famille dont le nom a toujours été, dans l'histoire, synonyme des qualités, des vertus et des traditions de la race et de l'esprit français. Son père était l'arrière-petit-fils du maréchal de Ségur, ministre de la guerre sous Louis XVI, et le fils du comte de Ségur, ambassadeur de France auprès de l'impératrice Catherine de Russie, grand-maître des cérémonies sous l'Empire, pair de France sous la Restauration, et membre de l'Académie française. Sa mère était la fille du général comte Rostopchine, le célèbre gouverneur de Moscou en 1812. Il écrivait lui-même, au moment où avaient lieu, à Paris, les fêtes franco-russes de 1893 : « Je me souviens que j'ai du sang russe dans les veines, et que ce sang me vient de ma mère, une des femmes les plus remarquables, du plus grand esprit, du plus grand cœur que j'aie rencontrées. »

Il reçut, au foyer et sous l'égide de tels ascendants,

1. Nous devons une grande partie de ces détails biographiques à l'obligeance de Monsieur le Comte de Franqueville, qui nous a permis de les puiser dans l'article très documenté qu'il écrivit pour le *Bulletin de l'Œuvre de saint François de Sales* (20 octobre 1902). Nous avons usé largement de son autorisation, et nous sommes heureux de l'en remercier ici-même, et de lui rendre ainsi, bien imparfaitement, ce qui lui est dû.

une éducation qui avait pour éléments, non seulement les conseils mais les exemples; il y puisa les plus purs et les plus solides principes de la foi, et put s'y inspirer des traditions de loyauté et de grandeur d'âme qui appartenaient à son nom. Il fit ses études dans un établissement de l'Université, et dut en subir l'enseignement, pendant « ces premières années de sa douloureuse vie de pension, au temps où les bienheureuses et bienfaisantes *jésuitières* étaient prohibées par la loi [1]. »

Son éducation terminée, une épreuve se présenta à lui, dangereuse entre toutes: celle de la pleine liberté. « Parmi ses amis, raconte M. de Franqueville, plusieurs étaient du nombre de ceux qui pensent que noblesse oblige... à l'oisiveté, que le plus utile emploi de l'intelligence consiste à voir courir des jockeys, que la chasse est la plus importante occupation de la vie et qu'enfin tout plaisir est licite, l'ennui étant le seul ennemi que l'homme ait à combattre. Ces jeunes gens réussirent, une fois, à l'entraîner dans une réunion où ses mœurs pouvaient courir quelque danger; l'impression fut si forte, le dégoût si violent, qu'à tout jamais le jeune Ségur cessa de fréquenter une telle société. Le mal lui inspirait une profonde horreur, les distractions que l'on comprend sous le nom de *sports* n'avaient pour lui nul attrait et l'oisiveté lui semblait insupportable. Il comprenait qu'en nous donnant la vie et l'intelligence, Dieu nous impose le devoir de travailler et de faire fructifier le talent qu'il nous a confié. Il voulut donc trouver, pour son existence, un but utile et, pour ses facultés, un emploi sérieux. Sa situation de famille le mettait à même de choisir la voie dans laquelle il lui convenait de s'engager; il résolut d'entrer au Conseil d'État. »

Nommé auditeur en décembre 1846, la révolution de

1. *L'Eté de la Saint-Martin*, ch. I.

Février, dix-huit mois plus tard, brisa sa carrière. Il rentra de nouveau au Conseil d'État, en 1852, en qualité de maître de requêtes, après un rapide passage, en 1851, à la préfecture de la Haute-Marne. Le mérite du nouveau maître de requêtes fut vite apprécié et son avancement eût été sans doute très rapide si la guerre d'Italie, survenant quelques années plus tard, n'avait modifié singulièrement la situation. On sait, en effet, quels furent les résultats de cette aventure. Les catholiques, témoins indignés de la violation des droits du Souverain Pontife, presque entièrement dépossédé par le Piémont de ses territoires, protestaient énergiquement contre un acte considéré à juste titre comme un déni de parole et comme une complicité de Napoléon III. Ils se rappelaient que celui-ci, avant d'entrer en campagne, avait lancé cette proclamation : « Nous n'allons pas en Italie pour fomenter le désordre ni pour ébranler le pouvoir du Saint-Père, mais pour le soustraire à cette pression étrangère (l'Autriche) qui s'appesantit sur toute la péninsule, et contribuer à y fonder l'ordre sur les intérêts légitimes satisfaits. »

Le comte de Ségur, quoique sachant fort bien à quelles représailles il s'exposait, n'hésita pas à exprimer à haute voix les sentiments de tous les catholiques de France : il le fit dans un livre courageux intitulé *Les Martyrs de Castelfidardo*, livre qui glorifiait ces braves soldats, élite de la jeunesse catholique d'Europe, tombés sur le champ de bataille pour la défense des droits temporels du Pape, si odieusement lésés.

Il devint, à partir de ce moment, suspect aux ministres ; sans aller jusqu'à lui infliger un blâme direct, on sembla lui refuser le grade auquel il pouvait prétendre, après quinze ans de loyaux services comme auditeur au Conseil d'État. Fatigué d'attendre, et blessé de cette longue injustice, il allait donner sa démission motivée,

quand un de ses collègues lui conseilla de passer pardessus les ministres et d'aller parler directement, à cœur ouvert, à l'Empereur lui-même.

Après avoir réfléchi, et par soumission au conseil que lui avait donné, quatre ans auparavant, au cours d'un séjour à Rome, le pape Pie IX, de rester au Conseil d'État pour servir les intérêts de l'Église, il demanda audience à l'Empereur, résolu à lui parler avec une entière franchise. L'Empereur le reçut, et voici le récit qu'il fait lui-même de cette entrevue :

« Je lui dis que je venais à lui pour me faire rendre justice, que ses ministres me reprochaient des actes non politiques, mais purement religieux. J'ajoutai que, dans ma conviction, ce n'était pas trop du concours intime de l'État et de l'Église, pour remédier aux misères morales et matérielles du peuple... L'Empereur me témoigna sa pleine approbation, surtout aux endroits les plus nets de ma profession de foi catholique. Puis il prit la note que j'avais préparée et me congédia avec un regard souriant et un serrement de mains qui valaient une promesse en règle. »

« Six semaines plus tard, une vacance s'étant produite au Conseil d'État, le ministre de la justice présenta à l'Empereur une liste de cinq noms où le mien brillait au dernier rang ; Napoléon III y jeta les yeux et la rendit à son ministre en lui disant : « Préparez un décret nommant M. de Ségur », et ce fut tout. J'avais parlé à son cœur, il avait cru à ma sincérité, et lui qui, en politique, ne tenait pas toujours sa parole, tint fidèlement envers moi la parole qu'il ne m'avait pas donnée. »

C'était en 1868. Pendant l'année terrible, le Conseil d'État fut dissous. Lorsqu'en 1872 il se reconstitua, c'est à l'Assemblée nationale qu'appartenait la nomination des conseillers d'État. Monsieur de Ségur fut

élu, et il ne quitta ses fonctions qu'en juillet 1879, à la suite de cette mesure quasi-révolutionnaire qui éloigna violemment tous les hommes indépendants possesseurs à ce moment d'un siège de conseiller ou de maître des requêtes. Il fut compris dans ces révocations violentes et illégales qui découronnèrent la haute assemblée, pour la réduire à n'être plus qu'un conseil de complaisants.

Nous manquerions à notre devoir d'historiens, si nous ne citions pas cette opinion qu'avait de Monsieur de Ségur un de ses collègues du Conseil d'État.

« J'ai eu pendant près de vingt années, dit M. de Franqueville, l'honneur et le bonheur de siéger auprès d'Anatole de Ségur, et j'ai pu apprécier les rares qualités dont il a fait preuve : une extrême délicatesse de conscience, une indépendance absolue, un jugement sûr et droit... Il ne serait pas exact de dire que tous ses collègues étaient ses amis, mais on peut affirmer, en toute vérité, qu'aucun d'eux, fût-il d'opinions tout opposées, n'avait pour lui d'autres sentiments que ceux de l'estime et du respect...

Et plus loin :

« On peut citer, parmi les membres du Conseil d'État, des hommes qui ont laissé, dans les annales de cette haute assemblée, une trace plus profonde, et il s'est trouvé, dans la littérature, des auteurs plus renommés que M. de Ségur, mais je ne sais s'il s'est rencontré dans le cours du siècle dernier, beaucoup d'hommes dont la vertu ait été aussi haute que la sienne. »

C'est là un jugement qui honore à la fois celui qui en est l'objet et celui qui l'a formulé.

Entre temps, le comte de Ségur, qui était un jurisconsulte instruit et compétent, s'adonnait à des travaux d'une autre importance. Ses goûts et ses convictions le portaient naturellement à s'occuper, d'une façon spé-

ciale, des questions intéressant la religion, et il ne perdait aucune occasion de défendre les droits de l'Église. Il publia d'importantes études sur des matières de droit administratif, telles que la situation légale des congrégations, le budget des cultes, l'indemnité de logement aux curés, l'aumônerie militaire, etc.

Les questions ouvrières ne le laissèrent pas non plus indifférent ; il étudia de près les conditions de travail des femmes et des enfants dans les ateliers et manufactures, et entra ainsi en relation avec Jules Simon dont le livre *l'Ouvrière* avait attiré l'attention générale sur ce grave sujet.

***

Les aptitudes de Monsieur de Ségur étaient plutôt littéraires, ce qui peut s'expliquer non seulement par son éducation, qui fut très large et très soignée, et par son goût très délicat et très fin, mais aussi, peut-être, par une raison pour ainsi dire atavique, si l'on considère que le nom de Ségur a toujours compté et compte encore dans les Lettres, des écrivains de race, des historiens remarquables : d'abord ce comte de Ségur qui fut ambassadeur, officier général, député, conseiller d'État, sénateur, académicien et pair de France, de qui le Prince de Ligne disait qu'il était « l'un des seuls hommes de lettres de la grande bonne compagnie » et qui écrivit une *Histoire universelle* très réputée, ainsi que des « *Mémoires* » remarquables et par le style et par leur intérêt ; — puis le général Philippe de Ségur, maître écrivain autant qu'intrépide soldat, qui a raconté si pathétiquement les désastres de la campagne de Russie ; — le vicomte de Ségur, homme d'esprit et homme de lettres fort agréable, très recherché de la société de son temps, — enfin, plus près de nous, la comtesse de Ségur, née Rostopchine, — auteur de ces

petits chefs-d'œuvre de la *Bibliothèque Rose* qui tout en charmant des générations d'enfants, ont su captiver également tous les âges par la verve et l'esprit d'observation qui les caractérisent. De nos jours encore, M. le marquis Pierre de Ségur continue les traditions littéraires de sa famille, et les beaux ouvrages d'histoire qu'il a déjà publiés l'ont fait classer parmi les meilleurs peintres de la société d'autrefois.

L'œuvre littéraire du marquis A. de Ségur est considérable. Les livres sortis de sa plume sont nombreux et, chacun d'eux possédant un attrait particulier, pour ne pas dire une qualité propre, ils furent tous très goûtés par la classe de lecteurs à qui ils étaient destinés.

Son style est d'une aimable et naturelle simplicité, mais il acquiert parfois, du fait de cette simplicité même, une grande force. Il émeut par sa franchise et plaît par sa bonne grâce ; il est élégant, vivant, et coule agréablement dans des pages charmantes, comme un ruisseau clair entre des rives ombreuses, au bord desquelles on aime s'arrêter, goûter un peu de calme et se reposer de la fatigue du chemin. On ne peut dire s'il y a de l'onction ou de la bonhomie dans ce style ; néanmoins, c'est le style propre au conteur, que doublerait un fabuliste. Ainsi nous apparaissent la majeure partie de ses ouvrages, qui, presque tous d'ailleurs, sont formés d'une suite de récits aux sujets les plus divers, mais qu'unit cependant la communauté du but et de l'inspiration, — tous élevant l'âme à Dieu, ou montrant de nobles figures, ou décrivant de beaux exemples. On attend, à la fin de chaque récit, une moralité, et on la trouve, aussi précieuse que le récit était attachant. En général, l'écrivain y parle beaucoup moins qu'il ne fait parler les personnes et les choses dont il traite : il les

juge avec calme, justice et charité — sinon sans partialité, — mais il faut dire, à l'excuse de celle-ci, qu'elle s'explique par ce fait qu'il ramenait toujours ses jugements à ce seul critérium de vérité qu'était pour lui la Vérité divine.

Là encore, là surtout, son but est clair et précis. Sa plume est un soc avec lequel il défrichera les âmes, une arme dont il se servira pour les conquérir. Il sait qu'il entreprend le bon combat, car sa bannière est celle du Christ et de l'Église. Aussi va-t-il toujours de l'avant, écrivant sans cesse, sûr, sinon de la victoire, du moins de la beauté et de la grandeur de la tâche assumée, et parce qu'il plaît à son âme française, noble et chevaleresque, de combattre pour le Vrai, dont les ennemis sont les plus nombreux, les plus terribles et les plus acharnés.

Ses livres, pourtant, ne sont pas à proprement parler des œuvres de combat. M. de Ségur ne frappait pas de grands coups, et ses ouvrages n'ont pas eu de retentissement, si ce n'est, à son apparition, celui dans lequel, critiquant et blâmant ouvertement le gouvernement impérial, il glorifia les *Martyrs de Castelfidardo*.

Ses moyens de combat sont plus pacifiques; et par ses livres, il cherche simplement à gagner des cœurs. Sur ce terrain, il est maître, il excelle et, s'il y réussit, c'est par cette simple et naturelle raison que son cœur y parle et s'y montre tout entier. L'homme apparaissait trop en effet au travers de ses écrits, pour qu'en les aimant, on ne l'aimât pas avec eux. Son grand moyen de séduction, dans ses livres, fut d'y être surtout lui-même, et souvent à son insu.

Dans un éloquent article que M. François Veuillot consacrait au Marquis de Ségur, le lendemain de sa mort, dans le journal *l'Univers*, il rappelait l'opinion de Louis Veuillot sur les *Témoignages et Souvenirs:*

« C'est un livre, — disait le célèbre journaliste, — qui est purement et simplement, mais avec excellence, ce que l'on appelle un *bon* livre. » Et M. François Veuillot, excellemment aussi, ajoutait : « Lequel des ouvrages de Monsieur de Ségur dont on n'en puisse dire autant ? Lequel où ne fleurissent « des pages aimables et qui font du bien ? » Lequel où ne soient affirmés « la foi chrétienne la plus profonde, l'amour le plus sincère et le plus touchant pour l'Église de Jésus-Christ ? » Lequel enfin, où ne paraisse « un esprit juste et cultivé qui, néanmoins, sans tomber jamais dans la déclamation, ne craint pas lorsqu'il le faut, de laisser parler son cœur ? »

A côté de certains ouvrages d'apologétique comme la *Vie de saint François de Sales, de l'abbé Bernard* ou *de Madame Molé, Les Païens et les Chrétiens*, l'on voit dans son œuvre des travaux historiques d'un réel intérêt, tels que la biographie du comte Rostopchine, le gouverneur de Moscou en 1812, son arrière-grand-père dans la ligne maternelle.

Un de ses plus importants ouvrages est ce livre excellent qu'il intitula : « *La Bonté et les affections naturelles chez les Saints* », d'une lecture attachante, d'un esprit large, et dont il explique le but très heureux et très louable en une page qui aurait pu servir d'introduction à cette étude.

Il y a dans les trois volumes de cet ouvrage, des chapitres d'un intérêt rare, et parfois très émouvants ; c'est comme une autre *Légende dorée* où il y aurait plus d'humanité...

Du séjour qu'il fit à Rome, il nous a laissé une relation pleine d'attrait. C'est la *Rome de Pie IX*. Dans *Témoignages et Souvenirs*, il donne libre cours à sa verve de conteur, pour évoquer en des pages charmantes

ou fortes des impressions de voyages, des souvenirs personnels, relatifs aux hommes, aux choses, aux faits, aux idées, qui eurent une place dans sa vie. C'est un procédé dont il se servit d'ailleurs fort souvent, et avec succès, que ces retours en arrière, que ces études rétrospectives, que ces réminiscences sur un passé si bien rempli, si noblement vécu. C'est ainsi que d'autres volumes sortirent de sa plume infatigable: *Episodes de la Terreur*, *Simples histoires*, *Personnes et choses*, *Histoires vraies*, *Petits et grands personnages*, *l'Eté de la Saint-Martin* (un des derniers, d'un charme tout mélancolique), — où il se plaisait à entretenir ses lecteurs des sujets les plus divers, mais toujours intéressants, et toujours racontés dans ce style simple, naturel et limpide qui le rendait si aisé et si agréable à lire.

Mais son œuvre la plus belle, celle qui assura, pour ainsi dire, sa popularité dans le monde catholique, c'est sans nul doute, ce monument de piété fraternelle qu'il éleva à la mémoire de Monseigneur de Ségur, et auquel il donna cet humble sous-titre: *Souvenirs et Récits d'un frère*. Là, dit-il lui-même dans sa préface, « sa seule ambition fut de raconter sans exagération, mais sans respect humain, avec une simplicité digne de cette âme si parfaitement simple, ce qu'il avait vu, ce qu'il savait, ce qu'il pouvait affirmer de sa vie, de ses œuvres et de ses vertus; en un mot de tracer de cette figure douce et forte un portrait aussi fidèle qu'il lui était donné de le faire. »

Il y réussit, car il a tracé là, en effet, un magnifique portrait du saint prélat, dont le nom est impérissable; portrait buriné avec l'amour d'un frère et la foi d'un chrétien. Il avait pour son aîné un véritable culte de reconnaissance et d'amour, et il ne disait jamais assez, à son gré, que c'était à lui qu'il avait dû cette vocation qui fit le bonheur de sa vie et lui permit d'espérer une bienheureuse éternité.

Le succès de ce livre fut considérable. En moins de cinq ans, dix mille exemplaires furent épuisés, et les éditions se succédèrent sans interruption jusqu'à la trentième.

Deux ouvrages auxquels il travailla aussi avec un rare bonheur, c'est *Soldats*, où il étudie si curieusement, à l'aide de documents personnels — lettres ou récits de soldats de toutes armes et de tous grades — la vie militaire de ces cinquante dernières années; c'est surtout *Les Enfants de Paris*, qu'il a dédié aux jeunes gens des patronages et des cercles « comme une gerbe de fleurs parisiennes cueillies dans leur jardin par un vieil enfant de Paris. » Mêlé par sa vie, on verra plus loin de quelle façon, à la vie des jeunes employés et ouvriers de la capitale, il en a parlé avec un charme sans pareil. Il les a fait parler eux-mêmes et son livre abonde de lettres « qui lui paraissaient, dit M. l'abbé Mugnier, des chefs-d'œuvre de reconnaissance et de style » et qu'il livrait, délicieusement encadrées, à l'admiration de ses lecteurs. Ses derniers ouvrages, d'ailleurs, sont pleins de ce sujet; les humbles enfants de Paris y apparaissent à côté des personnages les plus illustres; ils passent à travers ces pages dans une succession de tableaux pris sur le vif, avec leur verve, leur enthousiasme, et aussi avec leurs défauts, leurs qualités et leurs vertus. Ils ont trouvé en leur vieil ami, un historien, un poète, indulgent sans doute comme tous les poètes, mais assez soucieux cependant de la vérité pour que la réhabilitation qu'il a faite de leur caractère soit acceptable aux yeux des plus prévenus.

Son dernier livre fut celui qu'il consacra à son ami Henri de Lassus Saint-Geniès, ce *Portrait d'âme* aux pages si émues et si belles. On dirait qu'il se résume lui-même dans ce résumé d'une vie admirable, où il dépeint à larges touches un homme en qui s'alliaient

tant de hautes et différentes qualités. C'est un hommage attendri à un ami sincèrement regretté, disparu de la terre quelques années seulement avant lui, hommage par lequel on peut juger de la valeur que pouvait avoir une amitié telle que la sienne.

En dehors des ouvrages que nous venons de citer — (il en est d'autres encore dont la nomenclature serait trop longue) — Monsieur de Ségur a écrit, sa vie durant, une foule d'articles dans différents journaux ou recueils, principalement l'*Univers*, qui lui procuraient, ou des ressources pour son budget de bienfaisance, ou le moyen d'étendre son rayon d'action à toute une classe de lecteurs.

Il se sentait d'ailleurs très à l'aise sur ce terrain quelque peu aride du journalisme et sa collaboration fut certainement l'une des plus appréciées du vaillant organe catholique. Les faits les plus humbles en apparence lui inspiraient de délicieuses chroniques, souvent empreintes d'un mysticisme de bon aloi. Les thèses délicates même ne le rebutaient pas et il en soutint avec courage un certain nombre. Sa polémique, très respectueuse des personnes, ne ménageait pas les abus, quels que fussent les sentiments arborés par leurs fauteurs en guise d'excuse. Porte-parole des petits, des méprisés, des persécutés, il s'éleva avec énergie contre les injustices sociales dont notre régime démocratique tant vanté tolère complaisamment la survivance. Enfin, quoique son éminente charité l'empêchât d'être un pamphlétaire dans le sens que l'on donne ordinairement à ce mot et de faire de la politique proprement dite, les scandales donnés par un monde en décadence morale provoquèrent de sa part d'éloquentes protestations.

En résumé, on peut dire que d'un bout à l'autre de sa carrière littéraire, on le trouve toujours lui-même, attachant et simple, champion de l'Idée chrétienne, luttant

de toutes ses forces, de toute son intelligence, de tout son talent, pour le triomphe de la Vérité, de la Justice et du Bien.

***

C'est dans son œuvre poétique que M. de Ségur a laissé transparaître davantage la beauté, l'élévation de son âme. Les différents recueils qu'il a publiés renferment de très belles et même d'admirables pages. Ses *Fables* sont savoureuses, d'une finesse attique, d'un bon sens très français; l'enjouement et la bonhomie discrète qui les caractérisent tout spécialement leur font une place honorable dans le genre; certaines sont déjà classiques et il n'est personne qui ne se souvienne d'avoir appris en son jeune âge le nom de Ségur en même temps que celui de La Fontaine et de Florian. Louis Veuillot en annota la première édition et donna à leur auteur le titre bien mérité de fabuliste catholique.

Le grand polémiste loua également *La Maison*, volume de stances et de sonnets dont il disait: « C'est le livre d'un honnête homme heureux. » M. de Ségur y chante le foyer, les joies champêtres, les beautés et les harmonies de la nature; une sensibilité vraie, un esprit pétillant, une émotion délicate et nuancée l'animent d'un bout à l'autre. Qu'on nous permette de citer, entre autres pièces dignes des meilleurs maîtres, le sonnet suivant qui « vaut seul un long poème. » Rarement, nous semble-t-il, on a rendu avec autant de poésie la majesté, la sérénité des nuits.

MINUIT.

L'immensité se tait: tout s'emplit de mystère.
Du haut du firmament, qu'elle éclaire à demi
La lune jette seule un regard à la terre,
Et veille, astre muet, sur le monde endormi.

De la nuit mille feux parent le front austère;
D'aucune obscurité leur éclat n'est terni.
L'âme, vers les hauteurs, s'élève solitaire
Et la sérénité descend de l'infini.

On dirait, tant la paix et la nuit sont profondes,
Qu'on entend dans les cieux le mouvement des mondes
Poursuivant leur chemin dans un ordre éternel,

Cependant que, penché sur l'humaine nature,
Dieu berce l'univers d'un amour paternel,
Et dans ses bras cléments endort sa créature.

La Maison se termine par un poème consacré par M. de Ségur à sa sœur Sabine, poème de l'amour fraternel appuyé sur l'amour de Dieu et résistant à toutes les séparations, même à la séparation suprême. Cette pièce seule suffirait à faire juger l'homme qui l'a écrite.

Avec *Sursum Corda*, c'est la note lyrique qui l'emporte. On y trouve des odes d'une grande envolée qui font songer à Lamartine et aussi quelques poèmes d'un goût plus affiné. Dans ces derniers, les sentiments les plus chastes, les plus délicats sont magnifiés avec un art accompli; citons: *La Jeune Fille*, *La Fiancée*, *La Chaumière*, *L'Année*, et surtout *Par une belle nuit*, ce chef-d'œuvre poétique doublé par Gounod d'un chef-d'œuvre musical et qui contient cette admirable image:

Des profondeurs du ciel tranquille
Descend un calme solennel.
On dirait que l'heure mobile
S'arrête en son cours éternel,

Et que, voyant la nuit si belle,
Le temps, las de toujours voler,
Replie un moment sa grande aile,
Et s'oublie à la contempler.

Notons encore le poème de saint François où la figure

du Père Séraphique apparaît dans un relief saisissant. Ce poème constitue une œuvre dont la littérature catholique contemporaine peut grandement s'honorer.

Nous avons gardé pour la fin le chef d'œuvre de M. de Ségur, celui dans lequel il a montré plus que du talent : sa tragédie de *Sainte Cécile.* Il y a fait passer tout le souffle et toute l'ardeur de sa foi, et il est impossible de ne pas se sentir ému par certaines scènes, où il a atteint presque aux beautés de la tragédie cornélienne. Son vers y est noble, harmonieux et fort. On ne peut s'empêcher de penser, à cette lecture, au *Polyeucte* du grand tragique, et la figure de Cécile est sans nul doute une des plus belles qu'un poète ait jamais décrites. Il faut lire et relire cette quatrième scène du premier acte, où Cécile apprend à son époux où réside et en quoi consiste le véritable amour :

> ... Non, ce que j'aime en toi, c'est ton âme immortelle.

Et lorsque Valérien, à demi vaincu, demande encore où est la preuve que tout ce que lui dit Cécile est la vérité :

> ... Sur quelle autorité
> Repose ton espoir ? Qui l'a dit ?
>
> CÉCILE.
>
> Dieu lui-même
> Dieu qui nous a créés, qui nous voit, qui nous aime !

La scène est conduite jusqu'à ce que Valérien s'écrie, non pas déjà comme Pauline — situation presque semblable, personnages très différents —

> Je vois, je crois, je sens, je suis désabusé...

mais

> Tu m'aimes, je crois tout...

Il faudrait tout citer dans ce poème : — et l'acte où Cécile, affirmant de nouveau sa foi devant le gouverneur romain Almachius, qui vient d'envoyer Valérien au martyre, se condamne elle-même à la mort ; et la scène, pleine de grandeur et d'une si grande intensité dramatique, de la vierge allant au supplice, et où le poète fait alterner son sublime *Magnificat* avec des chœurs semblables à ceux d'*Esther ;* — autant de beautés réelles, égales en bien des points à celles des plus beaux poèmes du même genre. Cette œuvre eut, d'ailleurs, à l'époque, un grand retentissement dans les sphères littéraires, et l'Académie française, en 1869, la couronna.

Il sembla même que la docte Assemblée, à cette époque, pouvait lui ouvrir ses portes ; un fauteuil étant devenu vacant en 1874, Monsieur de Ségur se présenta donc, encouragé par cet élément qui, sous la Coupole, a le nom de « parti des Ducs. » Mais les tendances littéraires et philosophiques de l'époque ne laissaient aucun doute sur le succès de son compétiteur, Alexandre Dumas fils, qui l'emporta sur lui de quelques voix.

Nous rappellerons encore que le talent de M. de Ségur s'exerça dans un genre spécial à la liturgie catholique. On sait qu'il est l'auteur d'un admirable cantique : *Le Ciel a visité la Terre*, dont son grand ami Gounod fit la musique. « Pauvres vers d'un pauvre poète, dit-il lui-même humblement, que sa musique vraiment céleste a portés d'un bout à l'autre du monde catholique et met chaque jour sur les lèvres de milliers de fidèles. Quand il me le chanta pour la première fois, il me sembla que le Ciel s'ouvrait devant moi, et lui-même m'a confié qu'en le composant, il avait entendu le frôlement d'un vol d'anges qui touchaient son front de leurs ailes. »

Citons aussi : *Le Nom de Marie* dont la musique est due également à Gounod et *Le Chant des Souvenirs*, dédié aux jeunes soldats.

A propos de cette amitié qui l'unissait à Gounod, nous dirons que M. de Ségur était, lui aussi, très musicien, comme il le déclarait en ces vers dédiés à l'illustre compositeur :

Partout où la musique chante
Oiseau céleste aux ailes d'or
Partout la musique m'enchante
Mais loin de la cité bruyante
Elle me charme plus encor...

D'ailleurs, épris de la beauté sous toutes ses formes, il se passionnait pour les œuvres du génie humain dans lesquelles elle apparaît comme pour rappeler au monde l'idée des choses éternelles. Il a donné dans ses livres, principalement dans ses relations de voyage, des aperçus très justes et très spéciaux sur la peinture, la sculpture, l'éloquence, la poésie. Mais c'est de l'art musical qu'il a parlé avec le plus d'enthousiasme, et comme il avait connu dans sa vie plusieurs musiciens de talent, de génie même, ses « réminiscences musicales » présentent un très grand intérêt.

Nous nous souvenons d'une délicieuse soirée passée avec lui à parler musique. A cette époque, les deux Opéras nationaux de Paris rivalisaient — dans l'interprétation simultanée de *Don Juan*. A notre grande surprise — la conversation ayant été mise sur ce sujet d'actualité — nous entendîmes M. de Ségur définir, l'une après l'autre, toutes les beautés du chef-d'œuvre de Mozart, et, par l'effet d'une mémoire merveilleuse, en fredonner les passages les plus remarquables. « Il y a trente ans — n'allant plus au théâtre depuis — nous dit-il, que j'ai entendu et réentendu cet opéra inoubliable

pour moi et je ne mets rien au-dessus de cette musique-là. » Ce fut ensuite toute une série d'anecdotes sur les maîtres qu'il avait approchés, Rossini, Rubinstein, Liszt, et surtout sur son cher Gounod dont la grande âme parfaitement digne de la sienne, s'était ouverte à lui par suite d'une longue amitié.

C'est en faveur de son art préféré que M. de Ségur entreprit une de ces polémiques dont nous parlions tout à l'heure. Il s'agissait alors de musique religieuse, ou plutôt de cette musique profane qui tend à s'introduire de plus en plus dans les églises au mépris de la liturgie et de la foi elle-même. Il jugeait du caractère de ces mélodies, de ces chants, par l'impression toute mondaine et théâtrale qu'ils procurent aux auditeurs et il ajoutait avec raison : « Ces beautés artistiques attirent sans doute aux offices la foule des curieux, les amateurs de concerts religieux et profanes, mais elles en éloignent souvent les vrais chrétiens, ceux qui viennent à l'église pour prier, ou pour apprendre à prier. Pour ceux-là la musique, si elle est trop belle et s'ils l'aiment, les distrait malgré eux et déconcerte leur prière ; s'ils ne l'aiment pas, elle les fatigue par sa longueur... Ces beautés musicales charment les dilettanti, mais la foule les écoute sans émotion, parce qu'elle sent que c'est de l'art, et que ce n'est pas l'art mais Dieu qu'elle vient chercher à l'église. La seule musique qui soit de mise ici, c'est la musique qui prie et qui fait prier. »

N'est-ce pas très justement pensé et cette opinion n'est-elle pas doublement valable, puisqu'elle émane d'une âme à la fois profondément chrétienne et profondément artiste ?

La question d'ailleurs, n'est point encore résolue. Il y a quelques mois à peine, la même polémique s'ouvrait, dans la presse, en raison de l'exagération qu'on constatait dans l'exécution, au cours des offices catho-

liques, de musique profane. Le mal était réel, puisque la voix autorisée du Souverain Pontife domina le débat, et conseilla de revenir à cette vraie musique religieuse qui, pour nous servir encore des termes de M. de Ségur, « renferme des trésors inéluctables de tendresse, d'amour divin, de tristesse ou de joie, de supplications ou d'actions de grâces, qui répondent à tous les besoins de l'âme et que l'Église a semés d'un bout à l'autre de l'année dans sa liturgie depuis Noël jusqu'au jour des morts — musique qui enchante les foules, sans distinction d'âge ni de rang....

***

Plus haut que les impressions artistiques et les joies intellectuelles, les saintes harmonies du christianisme chantaient en l'âme de M. de Ségur et sanctifiaient ses profondes aspirations vers la Beauté parfaite. Car, pour employer l'une de ses expressions, « c'est en Dieu que ses pensées avaient leur point de départ et leur point d'arrivée. » Et dans ce trajet du ciel à la terre et de la terre au ciel, c'est sur l'humanité, sur le prochain qu'elles se reposaient avec amour. Cet écrivain si délicat et si tendre n'a pas cherché seulement à émouvoir par la douceur prenante, le tour gracieux de ses vers ; il a surtout ambitionné de faire un peu de bien autour de lui, de verser la consolation, l'espérance et la paix au cœur de ses semblables. Il l'a dit lui-même avec un charme sans pareil :

Je suis l'oiseau qui chante au pied de la colline,
Je suis au bord des eaux l'abeille qui butine :
Heureux si le berger qui passe à l'horizon
S'arrête une minute au bruit de ma chanson,
Ou si le voyageur fatigué de la route
Trouve quelque douceur à mes rayons qu'il goûte ! [1]

1. Sursum Corda. — *Utinam.*

Après avoir écouté cette chanson, après avoir goûté ce miel, pénétrons plus avant dans l'intimité du poète : nous trouverons l'admirable chrétien qu'il nous faisait supposer. Et nous verrons que ses vertus furent encore le plus beau, le plus suave de ses poèmes !



CHAPITRE II.

QUEL fut le point de départ de M. de Ségur dans la vie chrétienne? Comment ce fils de grande famille, lancé dans la plus haute société, exposé à tous les dangers que l'on devine, parvint-il à se dégager de la frivolité de son milieu? C'est de lui que nous allons l'apprendre.

« Dieu me fit une grande grâce, écrit-il, en plaçant mon entrée sérieuse dans la vie au moment où deux faits catholiques d'une portée incalculable venaient bouleverser la jeunesse de Paris et commencer, au cœur même de la France, un mouvement qui devait s'étendre au monde entier: je veux parler de la Société de Saint-Vincent de Paul et des conférences de Notre-Dame. Tandis que la Société de Saint-Vincent de Paul, fondée dans une chambre haute du quartier latin par quelques jeunes étudiants catholiques, gagnait d'âme en âme, de ville en ville, de nation même en nation, et battait partout en brèche le respect humain, en présentant aux incrédules et aux railleurs la foi sous le manteau sacré de la charité, les conférences de Notre-Dame achevaient de renverser ce grand ennemi de tout bien en rapprenant aux jeunes générations le chemin si longtemps oublié de l'Église. L'éloquence complétait l'œuvre de la charité [1]. »

A cette époque, en effet, dans la chaire de l'antique cathédrale, deux prédicateurs attiraient simultanément une foule d'hommes de tout âge et de toute condition.

---

1. *Témoignages et Souvenirs*, ch. III.

Ils étaient pourtant bien différents l'un de l'autre, mais tous deux étaient doués d'éminentes qualités. L'un, le Père Lacordaire, dont la vigoureuse et incomparable éloquence subjuguait les foules, se complétait par l'autre, le Père de Ravignan, chez qui la douceur et la sainteté faisaient goûter, à d'autres titres, la parole divine, et leur action, à tous les deux, sur les âmes de leurs auditeurs, fut incommensurable.

Il faut lire les quelques pages que M. de Ségur a consacrées à ces deux grands orateurs de la chaire moderne, pour mieux comprendre quelle fut la nature des impressions qu'il ressentit en les écoutant, et quelle influence considérable, si ce n'est décisive, ils eurent sur le sens qu'il donna à sa vie. Selon la remarque de Louis Veuillot, sa fougue à louer l'orateur montre en même temps que son admiration « comment son cœur s'est formé, tel qu'il nous apparaît dans cette confession ingénue, pleine de ferveur, aimant Dieu, ardent à toute sorte de bien. » Nous l'avons entendu souvent rappeler ces souvenirs de jeunesse et l'émotion dont il était alors saisi ne tardait pas à nous gagner tant elle était profonde et vraie. Nous admirions avec lui ce P. Lacordaire en qui il avait rencontré l'éloquence telle qu'il la concevait et telle que l'illustre Dominicain la définissait lui-même en ces termes : « L'éloquence, c'est l'âme humaine rompant toutes les digues de la chair, quittant le sein qui la porte et se jetant à corps perdu dans l'âme d'autrui. » Les *Témoignages et Souvenirs* contiennent d'ailleurs de longues citations de ces discours, terminées par cette appréciation enthousiaste : « Non, il n'est pas de plaisirs sensuels, il n'est point de passions assouvies, de jouissances rassasiées, qui soient comparables à ces joies célestes de l'intelligence chrétienne s'abreuvant, dans un vase d'or pur, de lumière et de vérité. »

Quant au P. de Ravignan, qui enseignait pendant le carême, et qui faisait suivre ses conférences d'une retraite, son succès était tout aussi grand, mais d'une nature différente. « Avant qu'il eût ouvert la bouche, son attitude simple et recueillie, son visage où l'austérité était tempérée par une céleste douceur, le regard plein de désir et d'amour qu'il promenait sur son auditoire, avaient déjà fait pour lui le plus admirable des sermons. L'autorité avec laquelle il faisait le signe de la croix, la force immense de conviction qui animait tous ses gestes, qui remplissait toutes ses paroles, la grandeur de ses pensées, la majesté de son discours, et surtout la charité ardente qui dominait tout le reste, lui donnaient une puissance de conversion à laquelle peu d'âmes pouvaient se soustraire... Et de fait, on assiégeait le confessionnal où le saint prêtre demeurait chaque soir, quelquefois bien avant dans la nuit, tant était grande la foule des pénitents... »

Ah! n'est-ce pas là, dans ces dernières lignes, qu'est peut-être tout le secret de la vie si vertueuse, si remplie de bonnes œuvres de M. de Ségur? Si. Ecoutez :

« Je me rappellerai toujours avec émotion celles de ces retraites bénies où il me fut donné d'assister, une surtout où j'entrai tiède, hésitant entre le bien et le mal, et d'où je sortis plein des plus saintes résolutions... Le prédicateur, un soir, parla de la Passion du Christ; quand, avec une éloquence sublime, il nous le montra trahi, souffleté, flagellé, se tordant comme un ver sous le fouet sanglant des bourreaux; puis, quand, se redressant dans un geste terrible, il s'écria : « Et maintenant, allez, aimez et caressez encore votre chair, si vous l'osez, mais ne dites plus que vous êtes chrétiens! » je sentis (et il me sembla que tout l'auditoire le sentait comme moi) un frisson traverser mon âme; mon cœur se fendit de repentir et d'amour; et ce moment céleste, où j'aimai

Dieu plus ardemment peut-être que je ne l'avais aimé, m'est resté présent comme un de mes plus chers souvenirs. »

L'action personnelle de Monseigneur de Ségur qui venait de quitter la diplomatie pour entrer au séminaire compléta ce que les maîtres de l'éloquence avaient si bien commencé. Grâce à cette intervention fraternelle, l'amour de Dieu acheva d'entrer dans l'âme de M. de Ségur qu'il devait conquérir tout entière.

« ... Et comme l'amour de Dieu, ajoute M. de Franqueville, est nécessairement accompagné de l'amour du pauvre, il entra avec bonheur dans la grande association que de pieux laïques avaient récemment fondée dans le double but de secourir les misères spirituelles et temporelles des indigents, et de placer la fragile vertu des jeunes gens sous la sauvegarde de la charité. »

Dès lors, ses premiers pas étaient faits dans la voie de l'apostolat, et il allait y marcher de progrès en progrès sans connaître un seul jour la lassitude.

***

Un chrétien du tempérament de M. de Ségur ne pouvait garder pour lui seul l'inestimable don de la Foi. De suite, il songea à le répandre, à le partager avec ceux dont l'indigence morale lui inspirait le plus de pitié. Docile à l'impulsion de son cœur, c'est vers les humbles, dont il devait être l'ami dévoué jusqu'à la fin, qu'il alla tout d'abord. Et il fit ses premières armes dans l'apostolat chrétien en enseignant les enfants du peuple et principalement les soldats.

C'était vers 1850 ; on venait de fonder dans la paroisse des Missions étrangères une œuvre destinée aux soldats casernés à l'École militaire et aux Invalides. « J'aimais, écrit M. de Ségur, j'aimais à assister à ces réunions militaires dont le charme simple et pieux me touchait

jusqu'au fond du cœur. J'aimais aussi à revoir quelques-uns de ces bons soldats chez le prêtre dévoué qui s'était en quelque sorte improvisé leur aumônier et qu'ils chérissaient comme un père. »

Cette affection reconnaissante des soldats s'étendait vraisemblablement à l'auteur de ces lignes qui, lui aussi, avait tout fait pour la mériter en se constituant, en quelque sorte, leur aumônier laïque. « Le bien que je cherchais à leur procurer, écrit-il avec sa simplicité coutumière, était un bien tout spirituel, tendant uniquement à la sanctification de leurs âmes; or, c'est de tous les bienfaits le plus précieux en réalité, et celui que les soldats savent apprécier au-dessus de tous les autres. » Ce demi-aveu échappé incidemment à sa modestie nous laisse deviner les conseils donnés, les services rendus, le tendre intérêt pris aux peines comme aux joies de ces braves gens. Malades, il leur faisait à l'hôpital des visites assidues et poursuivait jusque dans leur agonie l'œuvre de bonté entreprise si délibérément. Et lorsque la mort avait eu raison de leur jeunesse, il prenait place dans le cortège funèbre et les accompagnait jusqu'à la tombe, attestant ainsi la profondeur et le désintéressement de son amitié.

Quant aux vivants, aux valides, il complétait son action vis à vis d'eux en écrivant à leur intention des livres tels que *La Caserne et le Presbytère*, *Le Dimanche des Soldats*, *Les Mémoires d'un troupier*, qui parvenaient jusque dans les casernes par l'entremise des soldats que leur auteur avait connus pendant leur séjour à Paris. Ces livres apportaient avec eux, dans l'épaisse atmosphère des chambrées un parfum très doux pris aux plus belles fleurs de la terre et du ciel. Le soir, quelque érudit les lisait aux camarades assemblés autour de son lit, à la lueur d'une bougie piquée sur une baïonnette. Et tous écoutaient, sans en perdre un mot, ces histoires attachan-

tes comme des contes, tout à tour gaies, mélancoliques ou sinistres, qui faisaient insensiblement entrer avec elles dans l'âme des auditeurs de nobles sentiments, de bons désirs, de chrétiennes pensées.

Un témoignage adressé à M. de Ségur nous en dit long sur l'heureux effet de ces écrits. C'est une lettre dans laquelle un soldat raconte familièrement, naïvement l'impression très profonde faite sur ses frères d'armes par la lecture d'un récit de la mort du sergent Herbuel [1], impression qui s'était finalement traduite par le retour à Dieu de deux d'entre eux. Cette lettre a été reproduite par son heureux destinataire dans *Témoignages et souvenirs*, suivie de ce touchant commentaire :

« Je ne crains pas de l'affirmer, jamais auteur ne ressentit plus de joie en recevant les félicitations empressées des académiciens et des écrivains illustres que je n'en éprouvai en lisant et relisant la lettre pleine de fautes d'orthographe de ce pauvre soldat. Elle m'apprenait, non que j'avais fait un beau livre, mais que j'avais fait un livre utile ; elle m'apprenait que j'avais touché à fond une âme, une de ces chères âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Puissé-je, avec la grâce de Dieu, atteindre encore ce but et n'en poursuivre jamais un autre en écrivant [2]. »

On le voit, cet apôtre volontaire trouvait déjà à glaner abondamment dans le champ du zèle évangélique ; bientôt les œuvres se succédèrent dans sa vie et de nombreuses charges vinrent solliciter son ardeur toujours

1. Histoire très simple et très émouvante des derniers moments d'un sergent condamné à mort pour avoir tué, dans un accès de colère, son lieutenant. Sa fin fut très édifiante, et c'est de Mgr de Ségur qui l'assistait au moment suprême que M. de Ségur en apprit les détails.

2. *Témoignages et Souvenirs.* Une visite à l'hôpital militaire.

croissante. Lorsque son saint frère fonda l'Œuvre de Saint-François de Sales destinée à propager la foi à l'intérieur du pays, il offrit avec joie sa collaboration. Successivement membre du Conseil central, secrétaire général et vice-président, il en resta jusqu'à sa mort l'un des plus fermes appuis, même quand d'autres tâches aussi nécessaires et aussi absorbantes réclamèrent de sa part des efforts nouveaux.

C'est dans ces dispositions qu'il fit à Rome, en 1864, un séjour de plusieurs mois, réalisant ainsi un désir longtemps caressé. « Voir Rome et l'Italie, écrivait-il, le pays des belles lumières, la patrie des saintes amours, la terre des ruines immortelles et des immortelles espérances, respirer cet air imprégné de toutes les bénédictions de l'Église, de toutes les prières de l'humanité, fouler aux pieds ou plutôt baiser cette poussière qui recouvre les ossements des saints, ces pierres qui proclament le sacrifice et qui suent le sang des martyrs, réciter le Symbole des Apôtres sur le tombeau des Apôtres; et courber devant le vicaire de Jésus-Christ une âme pleine de Jésus-Christ, quel rêve presque divin! »

Il a raconté dans un de ses livres l'histoire de ces quatre mois passés dans la ville éternelle qui était encore la Rome pontificale où le Pape était alors tout ensemble Père et Roi. Il a chanté l'incomparable beauté de cette ville en mêlant à ses souvenirs artistiques le souvenir des hommes éminents dans la société desquels il vécut durant cette période: le Pape Pie IX « le pape de son cœur » dont lui et sa famille reçurent d'inoubliables marques d'affection, Mgr de Mérode, Mgr Bastide, Mgr Amanton, Mgr de Ségur, Arthur Guillemin. Il puisa là un redoublement d'amour pour la Sainte Église, de zèle pour sa défense, de dévouement pour son auguste chef et il en revint avec la ferme résolution d'em-

ployer toutes ses forces à combattre pour assurer le triomphe de la cause sainte du catholicisme.

***

Monsieur de Ségur vécut ainsi de longues années heureuses — s'il faut compter qu'on peut goûter une jouissance réelle dans l'âpreté de la lutte. — On pouvait croire, même, qu'il recevait ici-bas la récompense de ses vertus. Son foyer donnait asile au bonheur le plus parfait; ses parents, ses amis, le chérissaient; ses enfants faisaient le charme de sa vie; il était parvenu au sommet d'une carrière brillante; il se sentait entouré de respect, d'affection et d'honneur; il pouvait faire largement le bien autour de lui, car, malgré les obligations que lui imposait sa situation dans le monde, et sans manquer aux devoirs résultant de ses fonctions, il trouvait le moyen de consacrer de longues heures aux œuvres de charité. Il avait toutes les satisfactions, morales, mondaines, intimes, qu'un homme peut désirer, obtenir: il semblait, en un mot, que tout conspirait à le rendre heureux.

Mais Dieu a des vues qui ne sont pas conformes à celles du monde, et il considère que le plus royal cadeau qu'il puisse faire ici-bas à sa créature, ce n'est pas le bonheur ainsi que nous le comprenons et qui est fait surtout d'apparences, mais bien l'épreuve, la souffrance, la douleur, et pour tout dire en un mot, la croix. Il lui réserve, à ce prix, mieux qu'un bonheur terrestre et passager, une félicité sans mesure et sans fin... Lorsqu'une âme lui semble particulièrement digne de son amour, Dieu, pour l'attirer à soi, rompt successivement tous les liens qui la tiennent à la terre. Il ouvre la source des tristesses, des douleurs et des larmes; il offre lui-même à ses préférés, à ceux qu'il a choisis le calice d'amertume. C'est ainsi que M. de

Ségur perdit successivement sa sœur et filleule Sabine, religieuse de la Visitation, dont il chanta la vie et pleura la mort dans un poème où la douleur humaine et les espérances éternelles se répondent éloquemment; puis sa mère vénérée, enfin, celui qui était à la fois son père spirituel, son frère et son meilleur ami, Monseigneur de Ségur.

Entre temps, il avait été chassé glorieusement du Conseil d'État, avec tous ses collègues suspectés comme lui « de cléricalisme, d'indépendance et de conscience professionnelle. »

Enfin, car la série des deuils n'était point terminée pour lui, une immense perte vint s'ajouter à toutes les autres : une mort prématurée lui ravit la compagne bien aimée de sa vie, celle dont le seul souvenir provoqua toujours ses larmes jusqu'au dernier jour.

Après ce coup suprême, il sembla bien que rien ne rattachât plus M. de Ségur au monde. Si l'on s'en rapporte à de discrètes allusions faites par lui-même à ce douloureux passé, il est permis de supposer qu'il eut alors l'idée de finir ses années déclinantes dans la plénitude du sacrifice, dans la vie religieuse. Peut-être le sacerdoce lui apparut-il comme le seul refuge souhaitable après les tempêtes qu'il venait de traverser! Mais l'affection de ses enfants, son âge déjà avancé et aussi la pensée naissante d'une autre vocation moins indécise, le détournèrent sans doute de ce projet. Il résolut de consacrer le soir de sa vie à la préparation de son éternité, non pas uniquement par la contemplation et par son perfectionnement propre, mais en agissant encore et en entraînant avec lui vers la Beauté divine toutes les âmes qu'il pourrait gagner en chemin. Et l'idéal qu'il se proposa peut se résumer en cette parole empruntée à l'un de ses derniers ouvrages : « Ayez un cœur de feu pour Dieu, de chair pour le prochain, de bronze pour vous-même. »

C'est à ce moment, alors qu'il se donnait tout entier aux œuvres catholiques, que nous l'avons connu. Nous essaierons donc de dire ce qu'il fit pour la jeunesse parisienne à laquelle il se dévoua plus spécialement. Il y a là, sans nul doute, une source limpide d'édification à laquelle pourront puiser avec profit les lecteurs que notre inaptitude à peindre une si belle âme n'a point rebutés et qui aiment déjà celui que nous venons de leur présenter. Car, si l'homme fut, humainement parlant, admirable en bien des points, l'apôtre, lui, atteignit à cette beauté, autrement remarquable, autrement désirable, qui a son rayonnement dans le Ciel!



CHAPITRE III.

C'EST une bien lourde succession que laissait en mourant Mgr de Ségur; sa disparition causait dans les œuvres catholiques un vide bien difficile, sinon impossible à combler. Les œuvres de la jeunesse populaire principalement perdaient en lui un de leurs plus robustes ouvriers. Il leur avait voué une prédilection très marquée et dépensé à leur service les meilleures ressources de son esprit et de son cœur. Aux premiers jours de leur institution, alors que M. le vicomte de Melun venait de fonder l'humble maison de la rue du Regard, berceau des patronages parisiens, il avait compris à merveille l'initiative de cet homme de bien. Il s'agissait de sauvegarder la foi et les mœurs des jeunes ouvriers. Visiblement, l'éducation chrétienne de l'école ne suffisait plus. A peine s'était-il séparé de ses maîtres que l'adolescent chancelait dans la vie morale; jeté en plein courant des passions matérielles et des sophismes qui, déjà, descendaient des académies dans les ateliers et dans la rue, il avait tôt fait de troquer une religion exigeant des sacrifices contre la philosophie simpliste des droits du peuple, dont la pratique était accessible à tous les courages. Et quand bien même, sans aller si loin, le jeune homme n'abdiquait pas complètement la foi, du moins laissait-il l'indifférence l'étouffer progressivement en lui.

Mgr de Ségur avait puissamment aidé à l'éclosion et à l'expansion des patronages et, lorsque son infirmité l'eut obligé de démissionner de ses fonctions d'auditeur de Rote, c'est à eux qu'il se consacra de préférence.

Il devint bientôt le directeur spirituel de l'une des plus importantes de ces œuvres : l'Association des jeunes gens du Faubourg St-Germain, établie par les Frères des Écoles chrétiennes rue de Grenelle, et qui subsiste encore sous un vocable un peu modifié. Il accomplit là un ministère particulièrement fructueux dont son historien a pu écrire les lignes suivantes : « Le grand moyen de propagande que Mgr de Ségur employait là comme partout et toujours, et qui ne lui manqua jamais, ce fut de s'y jeter à corps perdu, et il se donna tout entier à ces chers petits baptisés qu'il appelait son peuple et qu'il aimait comme ses enfants. Il leur faisait l'avance de son cœur et était toujours payé de retour. A toute heure, en tout lieu, il avait les bras ouverts pour les recevoir, et, qu'ils fussent fidèles ou enfants prodigues, ils trouvaient chez lui l'accueil du meilleur des pères. Quand il entrait dans la salle du patronage, la salle semblait s'illuminer. Quand il ouvrait la bouche, tous ouvraient les oreilles pour écouter, leurs lèvres pour rire, leurs cœurs pour recevoir ses enseignements toujours enjoués, assaisonnés d'esprit, de gaieté, où l'ennui ne trouvait jamais place, où tout, les citations, les plaisanteries, menaient droit à Jésus-Christ. En sortant de ces réunions ou de leurs entretiens particuliers avec lui, ils laissaient déborder dans leurs familles, dans leurs ateliers, l'affection enthousiaste qu'ils ressentaient pour lui [1]. »

Bref, pendant 25 années, il fut le pasteur vigilant de ce modeste troupeau et ses travaux y firent éclore des dévouements qui soutiennent encore à l'heure actuelle les œuvres de rénovation religieuse et sociale en lesquelles la France espère le plus. Aussi, la mort de Mgr de Ségur causa-t-elle parmi les associés une im-

1. Marquis de Ségur. *Monseigneur de Ségur*, ch. VI.

mense douleur que l'un d'eux résumait avec une brève éloquence en disant quelques années plus tard : « Le 9 juin 1881, l'Association perdit son père !... »

Mais ce père se survivait dans un autre lui-même ; quelqu'un se trouvait là pour recueillir son héritage avec toutes les charges qu'il imposait.

A plusieurs reprises déjà, M. le marquis de Ségur avait témoigné sa sympathie à l'Association ; il n'était pas un inconnu pour elle. M. l'abbé de Cabanoux, successeur de Mgr de Ségur dans la direction spirituelle de l'œuvre après avoir été longtemps son digne collaborateur, avait remarqué une telle identité d'âme entre le prélat défunt et M. de Ségur qu'il n'hésita pas à proposer à celui-ci d'accepter la présidence de l'Association en mémoire de son frère. Il lui dépeignit cette jeunesse orpheline depuis la mort de son directeur, le persuada de tout le bien que des laïques aussi pieux, aussi zélés que lui pouvaient opérer à côté de prêtres dont les seules forces ne suffisaient plus à ensemencer le vaste champ de l'Église. M. de Ségur était convaincu d'avance ; bien que pris à brûle-pourpoint, il acquiesça sans calculer à ce qu'on lui demandait.

Nul ne douta que le choix de M. l'abbé de Cabanoux n'eût été inspiré ! Sous une physionomie à peine différente, c'est l'âme même du saint évêque qui revivait tout entière. L'absence même du caractère sacerdotal n'apportait pas, comme on aurait pu le craindre, un obstacle à l'action de M. de Ségur, car son dévouement extraordinaire à la cause divine l'avait revêtu d'une telle dignité qu'il ne lui manquait vraiment plus que l'onction sainte pour devenir un apôtre intégral de Jésus-Christ. Les fils spirituels de son frère le comprirent ainsi et reportèrent sans réserve toute leur confiance sur celui qu'ils considéraient déjà comme un second père.

Jamais confiance ne fut mieux justifiée. Pendant les vingt années qu'il passa dans cette Association, le saint vieillard l'illumina du rayonnement de sa foi ardente, y entretint le feu de la charité et de la piété en en donnant tout le premier un exemple ininterrompu. Lui aussi se jeta à « corps perdu » dans cette carrière de l'apostolat et l'on pourrait lui appliquer en toute justice ce qu'il disait lui-même de son prédécesseur dans cette page que nous rappelions plus haut.

Ce président était certainement le plus exact, le plus assidu des sociétaires! Que ce fût aux réunions intimes du dimanche, aux retraites pascales qu'il suivait avec l'enthousiasme d'un néophyte, ou aux séances récréatives dont ses allocutions étaient invariablement le numéro le plus attendu et le mieux goûté, ou le voyait, toujours prêt à rendre compte de l'héritage qu'il avait recueilli, résolu à observer point par point le pacte mystique conclu avec l'âme de Mgr de Ségur.

La saison d'été seule, en l'éloignant de Paris, semblait le séparer de sa chère Association. Mais il suppléait alors à son absence effective par des lettres qu'il appelait en souriant ses encycliques, lettres adressées à tous les membres en général par l'intermédiaire de chacun d'eux à tour de rôle. Il les remplissait de son enjouement, de sa verve et surtout, il y prêchait éloquemment les grands devoirs. Chaque fête religieuse était ainsi l'occasion d'une lettre dont les termes, s'harmonisant avec la solennité du jour, pénétraient l'âme des moins fidèles et les décidaient à reprendre sans retard les habitudes chrétiennes plus ou moins oubliées. Comment aurait-on pu résister, par exemple, à un appel aussi pressant, aussi tendre que celui qui va suivre, pris au hasard parmi cent autres?

Mes chers Amis,

Voici la fête de la Pentecôte qui vous rappelle à la Sainte Table, où vous vous êtes tous agenouillés, cinquante jours avant, pour accomplir le grand devoir de la Communion Pascale.

Cinquante jours, c'est presque la sixième partie de l'année, et, dans cet intervalle, malgré votre bonne volonté, vous avez eu le temps de faire une belle provision de péchés, véniels, je l'espère, mais dont il faut vous débarrasser. Une revue de conscience et un grand lavage six fois par an, ce n'est certes pas trop : ce n'est même pas assez.

Donc, mes chers Amis, je compte que vous répondrez à mon appel, à ma prière de chrétien, de président de votre Société, de serviteur dévoué de vos âmes, et que vous donnerez à votre vieil ami la consolation de vous voir tous participer avec lui à cette communion de la Pentecôte qui, en vous allégeant du poids de vos fautes, vous préparera à faire d'un pied léger et joyeux la promenade du lendemain.

C'est entendu, n'est-ce pas ? Le samedi soir, veille de la Pentecôte, de 9 à 11 heures, la lessive générale et le lendemain matin, à 8 heures et demie très précises, messe et communion générale aussi, suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Votre affectionné Président et de plus en plus vieil Ami,

Le Marquis de SÉGUR.

Les lettres si bien écrites, si affectueuses soient-elles, n'ont par elles-mêmes qu'un effet assez borné, surtout lorsque c'est à une collectivité qu'on les adresse. Celles qui nous occupent devaient surtout leur succès à l'ascendant pris par le signataire sur les associés. Et cet

ascendant ne résultait pas seulement d'une action générale et vague, de rapports officiels et périodiques avec les jeunes gens. Non. La popularité — disons le mot — de M. de Ségur avait une origine moins superficielle. Il avait exercé au préalable sur chacune des âmes confiées à ses soins une influence que nous essaierons plus loin d'analyser. Si bien qu'en le voyant au milieu de cette grande famille, portant au front la distinction de sa race, la sérénité de ses vertus, la lumière de ses admirables facultés intellectuelles, et surtout l'inoubliable bonhomie en laquelle venaient se fondre tous ces traits, on ne pouvait s'empêcher de le regarder comme un père dont l'amour se multipliant sans s'amoindrir invitait naturellement à redire avec le poète :

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

***

L'association des Jeunes gens du Faubourg St-Germain fut donc la porte par laquelle M. de Ségur pénétra dans ce monde des enfants de Paris qui devait peu à peu accaparer toutes les pensées, tous les actes de sa vie militante. Les fonctions de vice-président du Conseil général des Œuvres de la jeunesse dont il se trouva bientôt investi le mirent en rapport avec la plupart des sociétés de persévérance dirigées par les Frères des Écoles chrétiennes qui, dès lors, eurent en lui un ardent propagandiste [1].

Il entrait d'ailleurs dans ces milieux à une heure particulièrement intéressante de leur histoire. Depuis quelques années déjà, les patronages si florissants des Frères vivaient sur leur fonds, comme s'ils eussent donné à

1. Il s'intéressa aussi dans une certaine mesure à quelques patronages laïques dont la mission particulière lui semblait très opportune.

l'Église et à la France tout ce que l'une et l'autre étaient en droit d'en attendre. Chacun instinctivement comprenait qu'il y avait mieux à faire, et les jeunes gens eux-mêmes, impatientés d'être contenus dans le moule un peu rigide de leurs sociétés, souhaitaient un programme plus hardi, plus viril que celui qui leur avait été proposé tout d'abord. Obscurément, sans but ni donnée bien précis, ils se sentaient attirés vers le travail généreux et sublime de l'avènement du règne de Dieu sur le monde.

On était alors en 1882, c'est-à-dire au lendemain même des premiers attentats de la Franc-Maçonnerie au pouvoir, et dont nous avons vu se continuer de nos jours la longue et odieuse série. L'horizon religieux du pays s'assombrissait à vue d'œil; l'athéisme officiel étendait silencieusement sa gangrène dans les masses populaires, préparées à cette contamination par le naturalisme abject dont les empoisonneurs publics saturaient à hautes doses la littérature et le théâtre; de toutes parts se dessinait ce retour offensif du paganisme si impudemment accusé aujourd'hui. Dans ces conditions, le caractère uniquement préservateur des patronages restait insuffisant, leurs secours religieux anodins; il devenait urgent de stimuler l'esprit chrétien qui avait présidé à leur fondation et de le faire rayonner le plus possible autour d'eux.

Les bons Frères favorisèrent de toutes leurs forces ces saines idées, en recherchant le moyen pratique de leur donner satisfaction. Et ils fondèrent avec l'appui de prêtres dévoués et de quelques-uns de leurs anciens élèves l'Œuvre de St-Labre destinée à réunir l'élite des associations de Paris et de la banlieue. En prenant pour patron un saint aussi discuté — même parmi les fidèles — les fondateurs de l'œuvre affirmaient leur désir d'édifier d'abord en eux, par le sacrifice et le

renoncement, une vie positivement chrétienne et de se rendre ainsi capables et dignes de l'apostolat qu'ils rêvaient.

La Société de St-Labre dont M. de Ségur a justifié dans un des plus intéressants chapitres des *Enfants de Paris* l'inspiration et le vocable, ne tarda pas à s'étendre au point d'étonner ses directeurs eux-mêmes qui n'avaient pas osé espérer que son caractère de haute piété séduirait en si grand nombre les jeunes Parisiens réputés frivoles et inconstants. Et il y eut alors des adolescents qui menèrent en plein Paris, dans le mouvement vertigineux du commerce, de l'industrie, des finances, une vie vraiment religieuse et qui pratiquèrent les vertus des cloîtres au milieu d'une société corrompue jusqu'aux moelles.

Il est vrai qu'ils disposaient de moyens spirituels d'une grande efficacité. C'est ainsi que le programme de l'œuvre comportait, entre autres exercices, des retraites fermées d'un ou plusieurs jours permettant aux associés d'isoler leur âme de temps à autre et de réparer dans l'intimité divine la force et l'énergie émoussées par le contact du vice ou de l'indifférence.

L'un des premiers résultats extérieurs de cette formation spéciale fut l'efflorescence soudaine des petites Conférences de St-Vincent de Paul. Ces petites Conférences, ainsi appelées parce qu'elles se recrutent exclusivement dans les patronages et travaillent aux côtés de leurs grandes sœurs paroissiales, n'existaient à l'époque qu'en nombre très restreint et les directeurs des œuvres de jeunesse ne croyaient pas qu'il fût possible de les généraliser.

M. de Ségur, qui venait d'être nommé délégué de la Société de St-Vincent de Paul auprès des petites Conférences et qui entendait justifier ce titre, était loin de partager leur idée. Il avait lu clairement dans l'âme

populaire et savait combien elle est capable d'abnégation et de charité ; il comprit de suite et fit comprendre autour de lui l'intérêt qu'il y avait à faire secourir les pauvres par des jeunes gens souvent pauvres eux-mêmes et, en tout cas, toujours chrétiens. Il envisagea du même coup d'œil le bien procuré, d'une part à ceux qui donneraient, de l'autre à ceux qui recevraient, et il résolut de pousser la jeunesse préparée par l'œuvre de St-Labre à toutes les entreprises généreuses, à s'enrôler au service de ceux que l'Église appelle en son magnifique langage les membres souffrants de Jésus-Christ.

Pour faire réussir un tel mouvement, la charité même de saint Vincent de Paul était nécessaire ; on la retrouva à un degré éminent chez M. de Ségur. La charité ! mais elle était par excellence la vertu caractéristique de sa vie, la fleur embaumée qui loin de se décolorer avec l'âge augmentait chaque jour de fraîcheur et d'éclat, parfumant autour d'elle les âmes amies ; elle devait atteindre là son plein épanouissement.

Certes, les débuts de cette croisade charitable furent pénibles, surtout par les fatigues matérielles auxquelles M. de Ségur était particulièrement sensible en raison de son grand âge et d'une faiblesse du larynx et des yeux, organes qu'il ne ménageait guère. Mais ces petites misères rentraient évidemment dans son programme et il se faisait une sainte joie de les braver. Avec le concours de quelques jeunes gens qu'il avait institués ses « aides de camp » et qui l'accompagnaient alternativement, il entreprit à travers Paris ce qu'il appelait ses « expéditions de charité ». Elles s'accomplissaient le plus souvent le soir et avaient pour but la réunion des membres les plus dévoués de l'œuvre paroissiale qu'il s'agissait de doter d'une petite conférence. Les quartiers les plus riches comme les faubourgs les plus reculés

reçurent successivement les visites de M. de Ségur. Mais on peut dire que c'est vers les régions excentriques de la capitale qu'il se dirigeait de préférence, poussé par cette sympathie pour les classes modestes qui n'est pas le côté le moins attachant de son caractère.

Il arrivait dans ces quartiers perdus après des courses interminables en voiture ou en tramway, toujours exact, quelles que fussent les distances. Les jeunes gens, avertis de sa venue, l'attendaient au siège du patronage, le plus souvent une modeste école de Frères. Il pénétrait dans la pauvre salle dont une table et quelques chaises constituaient le mobilier et qu'un crucifix décorait à l'exclusion de tout autre ornement; et alors, comme s'il se fût agi de vieilles connaissances, d'amis de longue date, il serrait avec effusion la main de tous, ayant grand soin de n'oublier personne, questionnant chacun à tour de rôle, nommant ceux qu'il avait déjà rencontrés ailleurs, au hasard des réunions, avec une sûreté de mémoire dont ils se montraient naïvement fiers. Cet abandon naturel, cette franche simplicité mettaient sur-le-champ tout le monde à l'aise en substituant à la froideur polie des entrevues de ce genre une cordialité qui, sans exclure le respect, laissait la plus grande place à la confiance et à l'affection.

C'est dans ces bonnes dispositions que l'on se mettait au travail fixé par l'ordre du jour en jetant les bases de la nouvelle Conférence. Qui serait président? secrétaire? trésorier? Combien visiterait-on de familles? Que donnerait-on à chacune d'elles? Et surtout, où se procurerait-on des ressources? A toutes ces interrogations, M. de Ségur répondait par un avis personnel tiré autant de sa foi en la Providence que de sa longue expérience des œuvres charitables. Dans un tête à tête, ou plutôt dans un cœur à cœur émouvant, l'ami, l'apôtre laissait parler son âme avec une éloquence mystérieuse qui ga-

gnait irrésistiblement à sa cause les bonnes volontés. Il s'arrêtait aux plus petits détails de l'organisation à créer, mêlant aux conseils pratiques sa bonne humeur et son esprit intarissables qui rendaient la charité souriante et douce comme il convient qu'elle apparaisse.

Puis, c'étaient des considérations sur l'amour du prochain qui enthousiasmaient ses auditeurs et les rendaient impatients d'agir à leur tour. Il leur découvrait le Christ présent sous l'apparence pitoyable du Pauvre, toujours prêt à réaliser les formelles et magnifiques promesses de son Évangile; il leur faisait apprécier aussi les avantages moraux qu'ils retireraient eux-mêmes de leur dévouement aux miséreux: leur cœur serré par la vue de tant de souffrances, mais dilaté par la joie de les secourir; leur vertu affermie; leur chasteté mise sous la sauvegarde de la charité, suivant le mot de Lacordaire; enfin, l'immense satisfaction d'avoir, à l'exemple du Maître, passé en faisant le bien.

La Conférence était fondée. Le plus souvent, M. de Ségur, comme conclusion de tout ce qu'il venait de dire, voulait figurer le premier sur la liste des bienfaiteurs, malgré les charges écrasantes qu'il supportait déjà. Cet acte, cet exemple venant après ses chaleureuses exhortations donnait à celles-ci une valeur décisive.

La réunion se terminait comme elle avait commencé, par une commune et fervente supplique à Dieu, pour lui demander de protéger l'œuvre naissante, de lui donner le pain de chaque jour et d'accorder à ses membres la persévérance et l'énergie qui devaient la mener à bien.

M. de Ségur se retirait ensuite, au grand regret de ceux avec lesquels il venait de travailler à la plus sainte tâche qu'il soit permis à l'homme d'accomplir. On avait peine à le laisser partir; on tenait à l'accompagner le plus loin possible, et la réunion se prolon-

geait pour ainsi dire dans les rues désertes dont ce cortège pacifique troublait pour un instant le silence nocturne. Enfin, les jeunes gens quittaient leur vieil ami, sur l'assurance qu'il leur laissait de revenir bientôt.

Il tenait parole. Cette première « expédition » était suivie de plusieurs autres, car, tout en laissant ses nouveaux confrères en saint Vincent de Paul agir par eux-mêmes, il suivait de près leurs progrès, entretenait savamment l'ardeur première et venait à leur secours dans les circonstances difficiles.

Quarante conférences furent ainsi fondées en quelques années dans la plupart des paroisses de Paris ; jusqu'à sa mort, c'est entre elles que leur initiateur partagea ses soirées et ses dimanches, présidant leurs réunions solennelles, leurs fêtes de bienfaisance et les visitant à tour de rôle. Qu'on juge de son activité par ce passage d'une lettre adressée en 1891, à l'un de ses amis, et qu'il aurait pu écrire encore, sans y changer un mot, dix ans plus tard :

« Je suis allé hier soir assister à une séance de charité, par la petite Conférence de Saint-François Xavier... Je ne me sens pas trop fatigué et je compte recommencer plusieurs fois d'ici à ton retour. Vendredi, j'irai, Dieu aidant, passer la soirée à la Conférence de la Villette... Dimanche, j'espère pouvoir aller à Athis [1]. Le jeudi d'après, j'irai présider la petite Conférence de Saint-François Xavier, déjà nommée, et le 24, je viens de promettre, si je suis bien portant, d'aller à la séance annuelle de la petite Conférence de Montrouge. »

Après avoir donné la vie aux Petites Conférences, il s'ingénia à la leur conserver, quêtant pour elles et mois-

1. A la maison des Frères où avaient lieu les retraites dont nous parlions plus haut et dont M. de Ségur fut plusieurs fois le témoin.

sonnant dans le champ de ses relations d'abondantes aumônes. Qui aurait pu résister à un tel solliciteur? Aux séances récréatives données en leur faveur, il assurait à lui seul le placement d'une grande partie des billets. Dans une période particulièrement difficile où les moyens ordinaires ne suffisaient pas à remédier à l'impécuniosité de certaines conférences, une inspiration lui vint, qui les préserva d'un décès prématuré. Il demanda à Madame la comtesse de Guerne, sa fille, dont l'admirable talent semble être par vocation au service exclusif de la Charité, d'organiser un concert à leur profit. Cette fête eut lieu à la salle Erard. Madame la comtesse de Guerne et quelques-unes de ses amies s'étaient chargées de l'exécution d'un programme musical ne laissant rien à désirer aux plus raffinés amateurs. On accourut en foule pour les entendre et cet empressement amena dans la caisse des pauvres plusieurs billets de mille francs que leur origine rendaient doublement précieux.

Si, à notre époque, des centaines de familles nécessiteuses voient chaque semaine les jeunes visiteurs de la Société de Saint-Vincent de Paul apporter dans leurs mansardes, avec un trop modeste secours matériel, toute la flamme, toute la chaleur de leur cœur de seize, de dix-huit ou de vingt ans; si les désespérés entendent encore retentir à leurs oreilles la bonne chanson du réconfort et de l'espoir; si tant de désabusés, de sceptiques, peuvent se remettre à croire à la bonté humaine et, remontant de l'effet à la cause, bénir le Dieu qui l'inspire et la vivifie; si enfin, dans notre capitale païenne par tant d'aspects, de jeunes âmes pratiquent ouvertement la fraternité du christianisme, c'est en grande partie à M. de Ségur qu'on le doit. Sans doute, beaucoup d'hommes d'œuvres s'étaient attachés avant lui à la diffusion des conférences de Saint-Vincent de Paul, mais nul mieux que lui n'a su les adapter à la jeunesse

et leur acquérir ainsi un regain de force et de fécondité.

C'est là, on en conviendra, un résultat remarquable, et beaucoup de chrétiens se féliciteraient d'avoir pu apporter une telle collaboration à l'Église. Mais, nous le répétons, M. de Ségur ne s'est pas borné à cette action extérieure ; il nous reste à esquisser la haute mission — nous allions écrire le sacerdoce — qu'il a remplie auprès de la jeunesse catholique. Mission de paternité morale, d'amitié, de charité, d'apostolat dont ses lettres pourraient donner une idée, mais qu'il est nécessaire pourtant de préciser pour en faire mieux apprécier la profondeur et l'étendue. Nous étudierons donc l'homme dans sa vie intime, après l'avoir considéré dans sa vie publique, par laquelle, tout naturellement, il s'offrait de prime abord à notre attention.



CHAPITRE IV.

TOUS les matins, vers huit heures, par quelque temps qu'il fît, on pouvait voir M. de Ségur descendre à petits pas pressés la rue du Bac, parmi la foule laborieuse que chaque jour les banlieues et les faubourgs rejettent vers le centre de Paris. On s'était vite habitué à voir ce beau vieillard à la taille encore droite, accomplir ponctuellement le même trajet. Les habitants du quartier qui avaient conservé de Mgr de Ségur un souvenir très vivace entouraient son frère de sympathie, de respect, non seulement en mémoire du saint aveugle, mais encore parce que les vertus et les œuvres du bon Marquis leur étaient connues. En effet, quoique ses aumônes fussent toujours dissimulées du mieux possible, sa réputation était profondément établie et l'on se redisait de l'un à l'autre son inépuisable charité. On savait en outre sa bienfaisante influence sur la jeunesse et beaucoup de braves gens lui vouaient une reconnaissance émue et sincère de ce qu'il avait pu faire pour leurs fils.

Ces sentiments étaient traduits de ci de là sur son passage par des saluts empressés auxquels il répondait d'un sourire ou d'un geste affectueux.

C'est vers l'oratoire de Mgr de Ségur, situé contre l'église Saint-Thomas d'Aquin, qu'il s'acheminait ainsi chaque matin. Il en avait fait le lieu d'un pèlerinage ininterrompu auquel son ardente piété venait se renouveler et s'accroître quotidiennement, pour se répandre ensuite dans ses paroles, ses écrits, ses actes, dans toute sa vie en un mot.

« La maison est d'aspect modeste, dit-il lui-même dans la description qu'il a faite de cette vieille demeure remplie du souvenir fraternel. La porte cochère, encadrée entre deux boutiques, donne entrée sur une cour si étroite, qu'une voiture peut difficilement s'y mouvoir.

« Au fond, un perron de deux degrés, puis une porte vitrée qui s'ouvre sur un escalier de pierre large et de respectable apparence. Bien des gens ont dû monter, descendre ses marches et les user par le frottement de leurs pieds, car le milieu en est creusé, comme si c'était le chemin fréquenté de quelque antique sanctuaire. »

« C'est en effet à une sorte de sanctuaire qu'aboutissent ses deux étages. L'appartement auquel il conduit, très simple sans vulgarité, meublé presque pauvrement, est l'ancienne demeure de Mgr de Ségur. C'est là que le prélat devenu aveugle à trente-quatre ans, vint s'établir à son retour de Rome en 1856, qu'il passa les vingt-six dernières années de sa vie, et qu'il mourut saintement en 1881. Ce sont ses visiteurs, ses pénitents qui ont creusé ces marches à force d'y passer et d'y repasser [1]. »

Plus que tout autre peut-être, M. de Ségur avait gravi ces marches effritées et fréquenté cet appartement en évoquant « les petits, les pauvres, les soldats, les enfants du peuple sans compter les grandes dames, les généraux et les sénateurs de l'empire, les prêtres, les évêques et les cardinaux qui s'y succédèrent pendant vingt-cinq ans. » Devenu le familier de la chapelle de son frère, il y avait entretenu le feu de la ferveur et de l'amour dont la lampe symbolique en tout temps allumée devant l'autel apparaissait comme l'image sensible.

D'ailleurs, il suffit d'entrer dans cette chapelle pour

1. *Personnes et Choses.* — Histoire d'une chapelle.

ressentir aussitôt le charme pénétrant et doux qu'elle dégage. D'où procède-t-il? Peut-être, tout d'abord, de cette atmosphère de calme et d'intimité qu'on y respire; peut-être aussi de son caractère spécial d'oratoire privé où seuls, semble-t-il, peuvent se réunir des privilégiés; mais, sans nul doute, c'est surtout du souvenir qui s'attache à cette petite pièce, témoin de la vie morale de deux frères égaux en sainteté et désormais voués pour toujours au souvenir des âmes chrétiennes. Là, ils prièrent: il semble que les parois de ce minuscule sanctuaire soient imprégnées du parfum des oraisons jadis exhalées — et Dieu seul sait leur beauté — par leurs âmes admirables et saintes, aujourd'hui bienheureuses.

Cette chapelle n'a que quelques mètres carrés, mais elle conserve un monde de souvenirs. Son aspect général est agréable; sa décoration est très simple, et pourtant quelque peu somptueuse. Les murs en sont recouverts d'une étoffe brune à fleurs de lys d'or; la lumière y rentre abondamment par deux baies aux vitraux clairs. Un grand cintre la coupe, en hauteur, par le milieu; l'autel, exhaussé d'une marche, occupe un des grands côtés de la salle. Son décor est sobre. Deux tableaux, qu'on prendrait tout d'abord pour des mosaïques, l'encadrent. Près de là, dans des vitrines, quelques objets sacerdotaux ayant appartenu au prélat, sont renfermés, telles des reliques. Le mur du fond est couvert de couronnes mortuaires, qui rappellent la date douloureuse de la mort de Mgr de Ségur. Au milieu de la chapelle, le fauteuil du saint aveugle, et son prie-Dieu, recouvert d'un tapis sombre, drapé comme un manteau et frangé d'or, sont restés inoccupés depuis sa mort comme des témoins inertes des heures d'adoration et de prière qu'il passa au pied de l'autel. Quelques sièges garnissent l'espace libre et, contre le mur de gauche, une chaise et

un prie-Dieu de velours rouge sont isolés : c'est là que se plaçait ordinairement le Marquis de Ségur.

C'est dans ce cadre qu'il fallait le voir. Assis, et plus souvent agenouillé à la place de prédilection et de tout temps choisie, il restait de longs moments dans une méditation profonde, pendant lesquels il devait converser avec son divin Maître. Son visage était alors comme transfiguré ; il exprimait les plus beaux sentiments qui puissent se lire sur une physionomie humaine ; c'était l'adoration, le respect, la paix, c'était surtout l'amour, — et le voir ainsi, abîmé intérieurement dans cette adoration, était un spectacle édifiant à l'ultime degré, et dont on gardait une ineffaçable impression.

Que de conversions, que de vocations même la vue de ce saint homme en prières n'a-t-elle pas provoquées ! On ne pouvait s'empêcher d'admirer cette statue immobile et vivante de la piété ; on sentait en soi passer le fluide pénétrant de cette ardente oraison. Voir prier M. de Ségur, c'était se voir invité soi-même à la prière ; sans s'en rendre compte, l'on sentait son cœur s'attendrir, son corps se courber, ses genoux fléchir et son âme enfin vaincue s'anéantir pour s'élever ensuite plus librement vers l'infini...

A mesure que se déroulait le saint sacrifice, sa ferveur semblait augmenter en intensité jusqu'au moment de la communion. Il recevait alors l'hostie sainte dans une attitude si parfaite d'humilité et d'adoration que ceux qui s'apprêtaient à lui succéder à la Table sacrée se sentaient attirés davantage encore vers Celui dont ils le voyaient totalement possédé. On pouvait suivre sur ses traits les progrès de cette extase, et quand il regagnait son prie-Dieu, on eût plutôt dit qu'il était soutenu par des anges invisibles que faisant par ses propres moyens les trois pas qui l'en séparaient. Après quelques instants, il s'asseyait. Les mains étroitement

jointes sur sa poitrine, il restait là, de longs instants, parfois une heure entière, immobile. Son corps seul était présent; son visage aux yeux clos était l'image du recueillement intérieur; il devait n'être plus lui; et son âme, si noble, si grande, si pure, avait sans doute alors de bienheureux colloques avec Celui dont il était le temple charnel. Nous n'avons jamais eu davantage l'impression, qu'à ce moment-là de ses prières, qu'une créature terrestre pouvait être le « tabernacle vivant » que l'Eucharistie fait du corps humain — si ce n'est en voyant certains enfants bien préparés, venant d'approcher pour la première fois de la Sainte Table, et sur le visage desquels se lisait le ravissement le plus doux.

***

Parmi les pèlerinages incessants dont ce sanctuaire était le but, il faut mentionner spécialement ceux qu'accomplissaient de temps à autre les membres les plus dévoués des petites Conférences de St-Vincent de Paul et des patronages, sur l'invitation de M. de Ségur. C'était fête pour lui, ces jours-là, car il affectionnait au-dessus de tout de s'approcher de la sainte Table, entouré de ses jeunes amis. « On peut dire qu'en sortant de la sainte Table, on est uni jusqu'à l'éternité », écrivait-il; et il voyait dans ce partage solennel du Pain vivant la consécration, la garantie, le terme final de l'amitié.

Lorsque le nombre de ces pèlerins ne dépassait pas trois ou quatre, il les priait de l'accompagner chez lui pour prendre part à son repas. Mais, souvent, c'est par dizaines qu'on les comptait, et alors, il les réunissait dans la salle à manger de l'appartement de son frère, où il avait fait préparer à l'avance une modeste collation qu'il présidait lui-même. Après avoir édifié les convives par sa piété exemplaire, il les étonnait

encore par sa simplicité, sa bonhomie et sa tendresse. Si bien qu'en quittant cette maison bénie, les humbles chrétiens emportaient de leur pèlerinage plus d'impressions qu'ils n'avaient espéré y trouver en en franchissant le seuil.

La chapelle était encore le théâtre d'autres réunions pieuses et intimes. M. de Ségur y faisait offrir très souvent le Saint Sacrifice à des intentions différentes, particulièrement pour le repos de l'âme de ses parents et de ses amis défunts. Ou bien, c'étaient des messes d'action de grâces, de reconnaissance ou de simple dévotion, célébrées surtout par des prêtres ou même des évêques de passage, heureux de pouvoir s'approcher d'un autel doublement cher à leur âme sacerdotale.

Nous avons conservé dans toute son émotion le souvenir d'une première messe qui fut dite là par un fils spirituel *posthume* de Mgr de Ségur. Le jeune prêtre n'avait pas, en effet, connu l'illustre prélat de son vivant, mais sa vocation, née dans l'atmosphère pacifiante et recueillie de ce sanctuaire, s'était entretenue par la méditation de la vie et des vertus de son fondateur. Le marquis de Ségur, lui, s'était intéressé de bonne heure aux études, aux travaux, à la formation intellectuelle du futur séminariste, alors que, simple employé d'administration, celui-ci entendait déjà retentir en son âme le mystérieux appel du Maître. Grâce à cet appui très précieux, les difficultés de raison et de sentiment que l'on édifiait contre sa vocation naissante tombèrent une à une, et le jeune homme put suivre en toute liberté la grave détermination de sa conscience. M. de Ségur eut la joie qu'il avait ardemment souhaitée d'assister à la première messe de « son prêtre », de communier de sa main et d'être béni par lui. Nous avons contemplé ce tableau mystique; nous avons vu cette tête blanche et vénérable se courber sous la

bénédiction du nouveau ministre de Jésus-Christ et proclamer ainsi, devant les témoins attendris, la suréminente dignité du sacerdoce! Le saint vieillard a révélé lui-même les pensées qui l'animaient à ce moment, en publiant le récit de cette scène touchante. « Mon tour venu, écrivait-il, j'eus peine à retenir mes larmes, et quand ce jeune prêtre que je tutoyais et que j'appelais « mon enfant », me bénit, me releva et me serra sur son cœur, je me sentis bien petit auprès de lui. Il était plus grand que moi de toute la grandeur du sacerdoce qui communique au ministre de Jésus-Christ une parcelle de la puissance et de la majesté divines [1]. »

Désormais, cette chapelle de la rue du Bac garde le double souvenir d'une double personnalité. Demandons à Dieu qu'il nous conserve, au milieu des temps troublés que nous traversons, ce doux et précieux sanctuaire. Puissent de nouvelles foules y venir évoquer à leur tour les deux frères admirables, les deux justes qui passèrent là, dans le ravissement de l'intimité divine, les plus saintes heures de leur vie adorante et crucifiée!

***

La Sainte Communion, telle était donc la sublime préface de chacune des journées de M. de Ségur. Quelle douleur, lorsque la maladie le tenait éloigné de la Table du Maître. Vraiment, son âme criait famine! Et que d'imprudences commises pour ne pas manquer à ces rendez-vous mystiques, en dépit des recommandations de son médecin et de ses proches! Il ne se plaignit jamais des maladies ou des indispositions qu'il éprouva, qu'en raison de la privation spirituelle qu'elles lui imposaient.

1. Une première Messe. — *Univers* du 6 Juillet 1901.

Rentré de la messe, c'est au travail que M. de Ségur consacrait ordinairement le reste de sa matinée, estimant cette partie du jour plus propice à la composition. Articles à faire, livres à revoir, épreuves à corriger, et surtout, lettres de toutes sortes à écrire, telles étaient les différentes occupations qui se disputaient son temps et son activité. Loin de diminuer avec l'âge, ces travaux épistolaires et littéraires s'accroissaient en raison même de l'extension de ses œuvres charitables. N'est-ce pas à elles qu'il avait très souvent affecté à l'avance le produit de tel livre ou de tels articles ? Soit dit en passant, ce n'est pas l'un des moindres traits de son ardente charité que de s'être fait ainsi, pour suppléer à l'insuffisance de sa fortune, travailleur acharné au service des âmes et des malheureux. Sainte besogne ! dont Dieu seul pouvait donner le juste salaire, et qu'il a dû rétribuer magnifiquement.

Au surplus, ce labeur était fort pénible. Jamais M. de Ségur n'avait voulu recourir à un secrétaire, pour ne pas grever sans doute son budget charitable ; et, s'il demanda à un ou deux de ses jeunes amis de lui en tenir lieu, ce ne fut — pour employer une de ses expressions pittoresques — que lorsque « l'attelage de ses yeux se cabrait » et refusait tout net d'avancer. Il faut bien reconnaître que le dit attelage avait été soumis par son maître à un surmenage excessif et qu'il ne résistait que par miracle à un tel régime. Très myope, M. de Ségur ne réclamait cependant de l'optique aucun secours ; aussi, éprouvait-il double fatigue à tracer les caractères microscopiques de son écriture si bizarre que ses correspondants avaient, les premières fois, toutes les peines du monde à déchiffrer.

Cette lassitude des yeux, le saint homme l'accusait dans maintes lettres au retard desquelles elle servait d'excuse, et il en plaisantait volontiers. « J'écris beau-

coup, dit-il un jour, trop pour mes pauvres yeux, mais j'ai une telle correspondance, et que je crois si utile, que je passe outre ». Et quand, entraîné malgré lui par son sujet, il a donné libre cours dans une lettre à ses sentiments : « Mais je m'oublie, et mes yeux me rappellent qu'ils sont des serviteurs invalides. » C'est ainsi que la souffrance elle-même ne parvenait à altérer ni sa bonne humeur, ni sa sérénité et qu'il dépensait de gaîté de cœur, à l'âge où tant d'autres thésaurisent scrupuleusement, ses dernières forces.

L'après-midi était réservée aux démarches de tout ordre nécessitées par l'administration des œuvres, les obligations de famille, et surtout l'intérêt personnel de ses nombreux protégés. L'étendue de ses relations et la situation qu'il avait acquise dans les patronages concouraient merveilleusement à en faire un intermédiaire précieux entre les « petits et grands personnages », toujours sollicité d'une part, toujours écouté de l'autre. La condition matérielle de ses jeunes amis le préoccupait vivement, et lorsque les intéressés eux-mêmes n'osaient formuler leur secret désir de voir s'améliorer un emploi ingrat ou servile, il prenait les devants et se mettait discrètement à leur disposition. Son appui, d'ailleurs, ne se manifestait pas seulement de cette façon commode qui consiste à tracer sur une pétition ou sur une carte quelques mots conventionnels de sympathie et dont le résultat se fait si souvent attendre, malgré la qualité du protecteur. La bienveillance, chez lui, s'identifiait trop avec la charité pour se contenter de ces expédients. Suivant un mot charmant, « il élevait presque à la hauteur d'un sacerdoce, l'art jusque-là banal des apostilles [1]. » Les grandes administrations pari-

1. Allocution de M. l'abbé Mugnier, au service funèbre célébré le 15 juin 1902, à Saint-Thomas d'Aquin.

siennes où il comptait de sincères amitiés étaient tout particulièrement l'objet de ses pressantes démarches. Il allait de l'une à l'autre, sollicitant avec tant d'éloquence la faveur demandée, l'appuyant de tant de garanties de sa part au bénéfice du candidat, qu'il arrivait presque toujours à lever les consignes les plus sévères, à forcer les empêchements réputés insurmontables. S'il était momentanément vaincu, il revenait bientôt à la charge et n'abandonnait l'offensive qu'à la capitulation des chefs émus et désarmés par une si parfaite abnégation.

Ce n'est pas qu'il ne ressentît lui-même tous les ennuis, toutes les fatigues de ces sollicitations réitérées. « Oh ! les recommandations ! écrit-il dans un moment où le flux des requêtes menace de le submerger, oh ! les recommandations ! Si elles sont une des fleurs de mon emploi, ces fleurs-là sont terriblement chargées d'épines ! » *Mon emploi ;* on remarquera cette expression spontanée par laquelle il définit clairement quelle conception il s'était faite de ce rôle de protecteur; emploi bénévolement accepté, voire recherché, dont jamais il ne songea à restreindre les obligations indéfiniment étendues. Il se considérait comme le tuteur, l'avocat naturel de ceux que l'absence de moyens ou la mauvaise chance avait contraints de rester aux derniers degrés de l'échelle sociale. Et à ses yeux, les services ainsi rendus ne constituaient que la rançon légitime des privilèges moraux et matériels qu'il avait reçus de Dieu.

M. de Ségur rentrait chez lui harassé de ses courses à travers Paris, qui ne le laissaient libre ordinairement que vers cinq heures. Il reprenait à la hâte une lettre urgente, un article interrompu, ou, lorsque l'état de ses yeux lui interdisait absolument tout travail de plume, égrenait son chapelet. Plus rarement, il s'abandonnait

à l'une de ces rêveries qui se sont traduites en de si charmantes pages. Il évoquait le passé, peuplé pour lui de grandes figures et de grands souvenirs et se laissait bercer par la douceur mélancolique de ces réminiscences jusqu'à ce que le tintement d'un timbre vînt l'avertir que le défilé de ses visiteurs commençait.

En effet, sa journée, pour être complète, comportait encore plusieurs heures de réception réservées à ses jeunes amis. Sa profonde délicatesse l'avait conduit à leur consacrer le moment où ils se trouvaient rendus à la vie privée, si bien que chacun, quelle que fût la durée de son travail, était assuré de ne jamais trouver la porte close.

Tous ceux qui ont eu le bonheur d'être au nombre de ses intimes, garderont toujours le souvenir de cette accueillance paternelle, de ce charme de réception qui faisaient goûter une visite à M. de Ségur comme un plaisir véritable et digne d'être recherché.

Sa chambre était d'une simplicité presque austère. L'ornementation en était des plus sobres. Elle consistait principalement en souvenirs personnels qu'une vie déjà longue avait rendus nombreux et chers à ses yeux comme à son cœur, soit qu'ils lui vinssent de Mgr de Ségur — grand peintre dans sa jeunesse, ainsi qu'une Vierge admirable qu'on voyait là pouvait en témoigner, — soit qu'ils lui rappelassent de grandes amitiés, telle cette photographie de Gounod qui ne quitta jamais le marbre de sa cheminée, et où le sublime artiste était représenté chez lui, les doigts errants sur le clavier de son orgue... On remarquait aussi dans un grand médaillon ovale le large ruban et la croix d'officier de la Légion d'Honneur, vestige glorieux de la vie publique de son père.

C'est dans ce cadre familier que les amis du doux

vieillard aimaient à le retrouver; là, ils pouvaient tout lui dire, et recevoir de lui tous les conseils, tous les encouragements qu'ils étaient venus chercher. Et ils parlaient à cœur ouvert d'eux-mêmes, de leur famille, de leurs œuvres, invités tout naturellement à la confiance et à l'abandon. Qui dira ces minutes de parfaite communion d'âme entre cet homme parvenu au terme des jours terrestres et ces jeunes gens à peine formés à la vie? Qui dira ces paroles qu'il leur adressait et dont ils étaient remués au plus profond de leur être, paroles vibrantes de charité dans le Christ, auxquelles beaucoup durent de s'orienter définitivement dans la voie du Bien et de la Vérité?...

La conversation de M. de Ségur était loin, pourtant, d'être abstraite; elle prenait souvent, au contraire, un tour charmant grâce à son esprit si fin, si délié, si français en un mot — « et qui serait facilement devenu caustique » — remarque très justement M. de Franqueville (1). Par contre M. de Ségur écoutait volontiers les histoires gaies de ses interlocuteurs et s'en divertissait

1. Cette dernière appréciation, tous ceux qui ont connu M. de Ségur auront pu la porter. C'est peut-être en effet sur ce point qu'il eut le plus à combattre contre lui-même, et son mérite fut grand, il faut le reconnaître, de réagir ainsi contre le penchant le plus personnellement agréable auquel peut céder un esprit qui se sent goûté. Qui ne sait, pour en avoir fait l'expérience, combien il est difficile d'arriver à une telle maîtrise de soi-même, car ce n'est pas seulement une grande force de volonté qui permet d'obtenir une semblable abdication de la plus brillante des qualités mondaines, un tel abandon de succès assurés à une époque et dans un milieu où le véritable esprit est naturellement recherché — non peut-être parce qu'il est plus rare, mais parce qu'il a changé de nature, — mais c'est bien surtout la tendance vers la perfection morale et le désir d'y atteindre qui en expliquent la possibilité. Dieu seul sait, peut-être, ce qu'il y a de vertu à faire capituler l'esprit devant la charité!

avec eux. Il riait de bon cœur à leurs saillies et aimait particulièrement le langage parfois très pittoresque et très hardi de ces vrais « Enfants de Paris ». Lorsque lui-même racontait un épisode, un souvenir personnel de sa vie passée, son récit avait la saveur d'une page d'histoire agrémentée d'une pointe d'humour qui n'était pas pour déplaire.

Le plus souvent d'ailleurs, c'est à un auditoire relativement nombreux qu'il avait à tenir tête. De cinq heures à huit heures, les nouveaux arrivants se succédaient sans interruption, ayant peine à tenir tous ensemble dans l'enceinte resserrée de la petite chambre. Pour lui, son exquise urbanité qui ne connaissait aucune exception ni différence s'ingéniait à maintenir la conversation au niveau moyen de ses visiteurs, afin que tous pussent y prendre part utilement et que personne ne se trouvât exposé à entendre un langage qu'il ne comprenait pas. La situation, l'emploi, les occupations diverses de ces humbles travailleurs composaient le thème ordinaire de ces causeries. M. de Ségur paraissait s'intéresser vivement au fonctionnement des administrations et des entreprises commerciales ainsi qu'à la vie des ateliers et des usines, et ses amis n'étaient pas peu surpris de retrouver quelquefois, dans un article de journal ou de revue telle ou telle de leurs appréciations qui avait particulièrement frappé leur confident en lui inspirant les commentaires les plus judicieux. Nous savons déjà d'ailleurs qu'il aimait à se documenter ainsi aux sources et qu'il faisait preuve, dans toutes ses productions littéraires d'une probité que, seul, son grand amour du prochain arrivait à fausser légèrement dans le sens du mieux.

Cependant, les considérations banales n'alimentaient pas exclusivement ces échanges de vues. Si l'hôte se mettait ainsi à la portée des plus humbles intelligences,

c'était bien avec l'arrière-pensée de les élever ensuite avec lui sans qu'elles s'en rendissent compte sur le moment. Insensiblement, on en venait à parler des œuvres religieuses, charitables, patriotiques, sociales, du bien à accomplir, des moyens à employer pour cette fin généreuse et c'est ordinairement les noms du Christ et de son Église qui servaient de conclusion, de moralité à ces doux entretiens.

Employée de la sorte, l'heure coulait trop rapide au gré de tous, et ce n'est pas sans un léger sentiment de tristesse que l'on se séparait, après une courte prière faite en commun. M. de Ségur reconduisait un à un jusqu'à la porte ses chers enfants en leur demandant de prier pour lui qui prierait de son côté pour eux de toute l'ardeur de sa foi. Souvent, pour leur laisser un témoignage plus sensible de son affection, il leur remettait un ou plusieurs de ses ouvrages qu'il considérait à bon droit comme d'utiles instruments d'apostolat. « Il me semble, disait-il à quelqu'un, que ces pauvres livres sortis de ma foi, doivent avoir sur les âmes une action, une vertu particulières. » Et tel adolescent que les livres pieux auraient rebuté, lisait avec avidité ces volumes grâce auxquels son esprit et son cœur également captivés passaient par tous les degrés des saines émotions.

En quittant cette petite chambre on se sentait intimement heureux et meilleur que l'on n'y était entré.

Plus d'une fois, les jeunes gens émerveillés de cet accueil ont dû penser qu'ils venaient d'avoir à faire non à un homme ordinaire, mais en quelque sorte à un saint moderne. C'est cette impression qu'ils répandaient dans leurs milieux, demandant à leurs amis de les accompagner un jour ou l'autre chez cet homme de bien pour partager avec eux sa paternelle affection et ses inestimables enseignements. Certains même lui amenè-

rent à l'improviste des camarades indifférents ou hostiles à la religion qu'ils avaient entrepris de convertir. Ils pensaient, en les mettant en relations avec celui qu'ils considéraient comme un exemple accompli des vertus chrétiennes, servir à ces sceptiques un argument irréfutable en faveur de leur doctrine. Cette hardiesse eut sa récompense, car plusieurs de ces pauvres âmes trouvèrent ainsi le salut et revinrent à Dieu sous la conduite de son éminent serviteur.

Quant aux parents des jeunes admirateurs du Marquis de Ségur, ils mettaient volontiers sur le compte de l'exagération ce que leurs fils leur racontaient de lui. Mais s'ils avaient le bonheur de l'approcher à leur tour dans une circonstance quelconque, leur enthousiasme s'élevait immédiatement au même diapason. Que l'on veuille bien nous permettre à ce propos un simple trait :

Un jour, M. de Ségur reçut la visite d'un de ses jeunes amis qui, par extraordinaire, — le hasard d'une promenade les avait conduits dans le quartier qu'il habitait — était accompagné de son père. Celui-ci, un fort brave homme d'ouvrier, n'avait jamais voulu croire jusque-là à l'amitié qui pouvait exister entre son fils, un petit employé, et « un marquis ».

Introduits tous les deux chez M. de Ségur, qui justement se trouvait seul, le fils présenta son père.

« — Oh ! Monsieur, dit aussitôt le vieillard à celui-ci, ne soyez pas surpris que j'aime votre fils, car la raison pour laquelle vous l'aimez est un peu la mienne : c'est un de mes fils à moi aussi — un de mes fils spirituels, s'entend. Et, comme vous, je suis heureux de le posséder parmi les miens. »

On s'assit. La conversation prit aussitôt un caractère tout cordial, mais seuls, le marquis et l'enfant causaient. Le père lui, écoutait, surpris et peut-être un peu ému par cette intimité confiante dont il était témoin, après

l'avoir mise en doute. Ce fut M. de Ségur qui le fit entrer dans la conversation, en lui demandant soudain :

— Et comment va Madame X*** ?

Le brave homme à qui sans doute on n'avait jamais posé, dans cette formule mondaine, cette question pourtant simple et naturelle, ne répondit qu'après un temps qui indiquait et sa surprise et son contentement. Dès lors, la glace fut rompue ; mis à l'aise par la simplicité de son hôte, contre lequel il était, on ne sait pourquoi, tout d'abord prévenu, l'ouvrier subit lui-même le charme de ce causeur aimable et plein de naturel. Et quand, la visite finie, les deux visiteurs se retrouvèrent seuls, le père ne put s'empêcher de dire à son fils : — « Ma foi, « ton marquis », c'est un brave homme ! »

Appréciation qui n'est pas sans valeur dans la bouche d'un de ces hommes du peuple chez lesquels, le plus souvent, l'opinion qu'ils ont de la classe noble est inséparable d'une impression de morgue hautaine, de mépris pour les petits, qui la leur fait haïr — ou tout au moins les en sépare profondément.

***

« J'ai entrepris, par devoir, d'écrire une lettre au moins, pendant mes vacances, à chacune des petites Conférences, et ce n'est pas une petite affaire. Comme à ce travail se joint celui de mes articles de *l'Univers* et des autres lettres que j'ai à écrire à ma famille, à mes pécheurs, à mes tentés, à mes grognons qui se plaignent d'être oubliés, etc... tu peux juger de ce que sont mes journées, et quel est le repos de mes vacances ! Mes yeux n'en peuvent plus, et pourtant, je sens et je sais trop, puisqu'on me l'écrit, que je fais encore beaucoup de mécontents... »

Ce passage d'une lettre de M. de Ségur indique assez bien l'emploi qu'il faisait de ses vacances, lesquelles,

par suite, ne répondaient plus que très vaguement à cette idée de repos complet, de farniente que leur définition même amène à l'esprit. Sa générosité ne pouvait admettre un arrêt, même momentané, même justifié par la nécessité de reprendre des forces en vue de nouvelles tâches, et il avait trop souci de l'intérêt des œuvres et des âmes de ses jeunes amis pour perdre un seul instant contact avec elles. La correspondance n'était-elle pas d'ailleurs le moyen le plus perfectionné de son apostolat? Elle venait compléter heureusement ce que sa présence et sa parole avaient ébauché à Paris. « Le style, c'est l'homme même », et comme il revivait tout entier dans ses lettres, on pouvait croire en les lisant qu'il était encore là, tout près de soi, malgré l'éloignement. « J'ai fait l'expérience, écrivait-il, qu'on peut faire beaucoup de bien par lettres et écrire même beaucoup de choses qu'on n'oserait dire, comme il y en a d'autres qu'on dit et qu'on n'écrit pas. » Il laissait donc se répandre en missives innombrables tout ce que son cœur lui suggérait: effusions délicates et toujours neuves d'amitié; conseils paternels, élévations à Dieu, encouragements, réprimandes — ces dernières si tendres qu'elles semblaient demander pardon de se manifester — le tout serti dans cette forme remarquable sur laquelle on ne peut s'empêcher d'insister et que le lecteur pourra admirer à son aise dans la seconde partie de cet ouvrage.

Encore une fois, des vacances ainsi remplies avaient pour résultat, la fatigue des voyages aidant, de surmener absolument M. de Ségur. Il s'en rendait parfaitement compte, mais sans s'en troubler le moins du monde, comme le prouve la lettre suivante dans laquelle, après avoir avoué l'excès de travail qui l'accable, il en prend son parti dans un mouvement de généreuse insouciance émouvant au possible:

« ... Vraiment, j'ai besoin de me reposer des pieds à la tête. Mes yeux surtout ne vont pas bien et je ne sais jusqu'à quand je pourrai les laisser au régime où je les mets. Et pourtant, n'est-ce pas? quand on s'aime et qu'on est aimé, quelle douce chose que la correspondance: l'amitié écrite, sortant du cœur pour se fixer sur le papier et de là entrer par les yeux du lecteur aimé pour pénétrer et se reposer bien au fond de son cœur. Allons-y donc, tant que ça pourra aller, à la garde de Dieu, et ne laissons pas se rompre ce petit fil plus que télégraphique qui unit nos cœurs. »

C'est au château de Villiers, près Poissy, que M. de Ségur passait la plus grande partie de la belle saison. Bâtie dans l'un des sites les plus pittoresques de cette vallée de la Seine où la succession si variée des paysages réserve aux yeux du touriste tous les enchantements, entourée d'un parc magnifique qui s'étage sur la rive gauche du fleuve, cette demeure princière unit à l'élégance, à la beauté architecturale le confort le plus moderne. Comme toutes les oasis de ce genre éparses dans la banlieue parisienne, son aspect fait venir à l'esprit des désirs fugitifs et imprécis de bien-être, de vie facile, de travail intellectuel. Il semble que la fièvre, le tumulte, les désagréments de la vie des cités en soient exclus et que la douleur même n'y saurait trouver place.

A tous les avantages de cette délicieuse retraite, s'ajoutait pour M. de Ségur celui de la proximité de Paris. Villiers constituait à son point de vue un excellent quartier général d'où il pouvait, à la moindre alerte, accourir sur le champ de bataille des œuvres. Cet avantage là, on le comprend, n'était, à bien considérer, qu'un inconvénient dont sa santé souffrit bien des fois. Et puis, comme si ses chers « Enfants de Paris » ne l'eus-

sent pas assez absorbé, il s'occupait à trouver sur place et dans les environs des aliments à son activité. « J'ai été pris ces jours-ci, raconte-t-il avec beaucoup de verve, par une expédition de charité que j'ai faite à Mantes, où j'ai été avant-hier présider une séance d'un patronage naissant qui promet beaucoup. J'ai couché à Mantes chez le vicaire qui le dirige, et j'ai été très content de ma soirée. J'ai lu un exposé de l'œuvre des patronages qui a, je crois, fait une bonne impression sur la nombreuse assistance. Cette ville de Mantes est ravissante, avec la plus belle église du monde. Les jeunes gens me semblent très distingués de façons, très aimables, et il y a là les éléments d'un patronage sérieux. Je suis revenu hier un peu fatigué, mais content. »

Il continua à s'intéresser dans la suite à ce patronage de Mantes, y présida plusieurs fois des réunions et le laissa dans le meilleur état de prospérité. Il aimait du reste cette ville ravissante en artiste et en chrétien, et l'un de ses livres s'ouvre par une magnifique description de Mantes la Jolie qu'il compare à un triple poème : « poème de verdure, poème de pierre, poème d'amour, de prière et de bonté [1] ».

Plusieurs autres résidences se partageaient, avec le château de Villiers, l'honneur de posséder M. de Ségur durant les vacances, et successivement la Bretagne, la Bourgogne et le Nord recevaient sa visite. Il retrouvait partout le même surmenage, un peu atténué cependant par la difficulté des communications qui l'isolait alors vraiment de Paris.

Mais le souvenir de ses amis ne le quittait guère. De près comme de loin, il leur restait tendrement dévoué, témoin ce passage d'une lettre intime où la

1. *Personnes et Choses.*

sensibilité et l'amour de Dieu parlent si haut sans se contredire.

« Nous avons ici [1] une très jolie église, très bien ornée, très agréable, tout près de la maison, et tu penses si, dans les heures que j'y passe, j'évoque dans nos prières les chères images de ceux que j'aime! Comme j'y demande à Notre-Seigneur, pour les uns, la persévérance dans la vertu, pour d'autres, la persévérance dans la lutte, pour d'autres enfin le relèvement après la défaite! Et comme je prie avec ferveur, parfois avec larmes, le doux Sauveur de graver de plus en plus dans votre cœur et dans votre vie à tous ces trois mots que j'ai adoptés comme devise et comme idéal du jeune homme chrétien: douceur, humilité, pureté! »

Car l'apostolat de la jeunesse était tellement entré dans sa vie, qu'il était devenu sa vie même. Ce qui aurait pu paraître au début tardif de sa carrière la consolation de sa vieillesse en était proprement le souci dominant et la tâche deux fois sainte. Et sa certitude d'être dans la bonne voie s'accentuait à mesure que les ruines morales s'amoncelaient dans le pays, triste résultat de l'indifférence religieuse et de la corruption des mœurs. La nécessité de reformer des générations chrétiennes, de refaire une jeunesse généreuse et chaste le stimulait incessamment, et c'est à cela qu'il s'employait de toutes ses forces, au delà même de ses forces. Il semait cette idée partout où le portait le hasard des déplacements, et s'il en avait le loisir, travaillait à sa réalisation immédiate. Lorsqu'il la rencontrait, ayant déjà levé et donné son grain, il s'en réjouissait et sans vouloir influer en rien sur sa croissance, étudiait de près ses développements. Mais laissons-lui encore la parole pour qu'il nous donne l'ex-

1. A Esquerchin (Nord).

pression spontanée de ce sentiment, encadrée dans une charmante relation de voyage, datée de Bretagne :

« Elle ne va pas mal pour son âge cette pauvre vieille santé, et je suis arrivé ici, à 15 kilomètres de Rennes, vers 8 heures et demie du soir, bien portant et pas trop fatigué, après avoir cuit consciencieusement dans mon jus, de midi au coucher du soleil. »

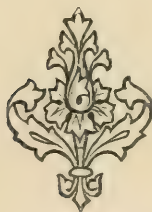
« Ma consolation de l'absence a été de trouver ici, outre ma pauvre sœur et ses enfants ravis de me voir après leurs cruelles épreuves, un beau pays, une église charmante à deux pas de la maison, un bon vieux curé et deux jeunes vicaires pleins de zèle dont un se donne tout entier à un patronage de jeunes gens en pleine floraison. Je compte les fréquenter, les étudier, et comparer ce patronage rural avec nos patronages de Paris. Le bourg compte 1900 habitants presque tous pratiquants et vraiment bons chrétiens, sauf le coup de cidre du dimanche dont les braves Bretons sont coutumiers......... »

« Les champs ici commencent à demander à boire et voudraient bien suivre l'exemple de leurs maîtres qui contentent largement leur soif. Mais l'eau en ce moment est plus rare que le cidre. »

Dieu nous garde d'omettre ici l'un des heureux effets de l'ascendant de M. de Ségur sur les âmes que ses pérégrinations lui permettaient de rencontrer. Ames simples, naïves, pour la plupart, qui s'ignoraient et n'entendaient plus en elles qu'un écho lointain, assourdi, de la parole de Dieu. Celles-là, du moins, il n'avait pas grand'peine à les convaincre et il obtint souvent des conversions durables dont les bénéficiaires lui vouaient plus tard, à mesure qu'ils en comprenaient mieux les bienfaits, une gratitude éternelle. Chez ceux mêmes qui désertaient à nouveau la vie chrétienne, le souvenir des vertus de cet apôtre restait inséparable de

la foi qui l'animait et ils n'allaient jamais jusqu'à l'abandon définitif de la religion et du devoir.

Et tandis que son empire s'étendait ainsi un peu partout sur les âmes par une action discrète, insoupçonnée, mais très efficace, M. de Ségur rêvait de nouvelles conquêtes et sentait croître, en raison inverse de ses forces, son zèle pour le règne de Dieu. Lorsque les dernières brumes de l'automne le ramenaient à Paris, c'est toujours avec un regain d'enthousiasme qu'il en franchissait les portes. « Le moment de notre réunion approche, écrit-il un jour. Demandons dès maintenant à Dieu de bénir notre campagne d'hiver, et de la rendre utile à sa gloire, au salut des âmes et à notre avancement dans la vie spirituelle. »



CHAPITRE V.

VOLONTIERS, nous en resterions à ce point de notre tâche; volontiers nous dirions au lecteur dont l'indulgence a bien voulu nous suivre jusqu'ici: « Nous renonçons à décrire plus amplement cette grande figure, car, par instants, sa beauté défie l'analyse; il est préférable de vous la laisser apprécier vous-même par la lecture des lettres où elle s'est dépeinte si ingénûment. »

Et pourtant, n'est-ce pas un devoir pour les témoins d'une existence si riche en édification que de répéter, si imparfaitement qu'ils puissent le faire, ce qu'ils ont vu et entendu? Ne doivent-ils point communiquer l'impression ineffaçable qu'ils ont gardée d'une âme qui semblait celle d'un des premiers disciples du Sauveur transposée dans notre siècle et y apportant avec elle le parfum virginal des vertus chrétiennes à peine écloses sous la parole rédemptrice? Pénétrons donc plus avant dans l'intimité de ce fidèle et passionné serviteur de Dieu dont tous les actes ne furent en somme qu'un éloquent et doux commentaire de l'Évangile, une interprétation presque parfaite des deux commandements d'amour qui renferment toute la loi et tous les prophètes.

C'est en effet, à cette source pure qu'il avait puisé les principes de son apostolat. A d'autres les systèmes « scientifiques » si pleins de vanité et de présomption, si vides de résultats! A d'autres les recherches tortueuses dans le dédale des philosophies contradictoires! A proprement parler, la méthode de M. de Ségur fut de n'en pas avoir ou du moins, s'il en accepta une,

ce fut celle que les apôtres ont employée voilà vingt siècles pour conquérir le monde et qui serait capable de produire encore le même miracle si notre foi était à la hauteur de nos vagues désirs et de nos gémissements.

Aussi, lorsque dans les écrits ou les paroles de M. de Ségur, on rencontre quelque formule générale, quelque règle de vie, n'est-ce que la répétition ou la paraphrase d'un de ces conseils divins qui n'ont jamais trompé depuis que les évangélistes les ont transmis aux générations humaines dans leur sublime concision. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. Aimez-vous les uns les autres. Aimez Dieu et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. » Toutes ces locutions sacrées sont familières à son style et déterminent parfaitement le trait essentiel de son caractère : la charité. *Ama, et fac quod vis :* « Aimez et faites ce que vous voudrez », dit-il encore, cette fois avec S. Augustin ; et il ajoute de lui-même : « L'important est d'abord d'aimer Dieu, puis de s'aimer en Dieu et de se sentir toujours unis par l'affection la plus profonde et par une fidèle et incessante prière. »

Tout l'homme est contenu en ces quelques lignes ; le reste n'est plus que développements au hasard des nécessités et des contingences. La charité, la bonté, voilà la clef qui lui ouvre l'accès des âmes en lui permettant d'y augmenter la lumière divine ou de l'y faire pénétrer, si elle n'y est déjà.

Sans doute, toutes les vertus ont trouvé dans l'âme de ce grand chrétien un sanctuaire digne d'elles ; mais, de même que certains de nos temples honorent spécialement la Vierge ou les Saints, c'est la bonté qui a occupé chez lui la place privilégiée. C'est elle qui l'a conduit à cette vocation si rare, à ce ministère d'amitié, de paternité, qui constitue quand on l'aperçoit dans

ses détails, l'une des formes les plus originales de l'apostolat chrétien. Car, pour employer une de ses définitions, « de toutes les qualités de l'homme, la bonté est la plus charmante, la plus populaire, la seule que rien ne remplace et qui tient lieu des autres. Sans la bonté, l'esprit et le génie même font plus de mal que de bien... » ...... On ne peut être plus innocemment juge et partie.....

Mais il y a bonté et bonté. Pour combien cette vertu n'est-elle qu'une bienveillance verbeuse et superficielle, bientôt lasse d'ailleurs, surtout lorsqu'elle s'exerce vis-à-vis des inférieurs ! Elle se rencontre rarement, la bonté sincère, totale, ignorante des différences sociales, doucement fraternelle et dépourvue de toute apparence de supériorité, de domination marquant bien qu'il y a un obligé. Elle ne va jamais seule d'ailleurs, et toujours l'humilité l'accompagne.

C'est ainsi qu'elle se présentait chez M. de Ségur ; sans nuire à sa parfaite distinction ni à sa dignité, elle l'avait rapproché de ses modestes et obscurs amis qu'il estimait au même prix que les personnes de son rang et de sa condition. Et il justifiait cette façon d'agir par le meilleur des raisonnements : « Entre chrétiens qui jugent tout au point de vue de l'éternité, écrit-il à l'un de ses jeunes correspondants, il n'y a d'autre distinction que celle de la vertu, de la foi, de l'amour ; le plus grand n'est pas le plus âgé, le plus riche, le plus titré ou décoré ; le plus grand est celui qui aime le plus, et qui s'humilie dans son cœur de son action de grâces. »

Voilà ce que d'aucuns ont trouvé hardi dans sa manière d'être. Des esprits bien intentionnés voyaient même un danger à donner ainsi à des jeunes gens conscience de leur personnalité. Cette crainte eût été fondée si M. de Ségur n'avait pas toujours usé du correctif nécessaire en orientant ceux que ses paroles auraient

pu amener à concevoir une trop haute idée d'eux-mêmes vers l'amour et l'estime de leurs égaux. Il les empêchait par là même d'oublier leur origine et de mépriser leur milieu ambiant. L'orgueil qui vit surtout d'égoïsme manquait ainsi de son premier aliment.

Ce qu'il recherchait avant tout d'ailleurs, c'était de leur faire saisir leur dignité d'enfants de Dieu, de les grandir à leurs propres yeux en exaltant leur attrait pour les choses élevées. « Rien n'est plus respectable, écrit-il à l'un d'eux, qu'un jeune homme à l'âme ardente, au cœur à la fois tendre et pur, également fort contre le respect humain et contre la passion dont toute âme humaine est le foyer. » Il leur représentait les nobles sentiments, les saintes aspirations, les grands enthousiasmes non comme des dons personnels, des qualités spéciales à leur tempérament respectif, mais comme le patrimoine indivisible des âmes chrétiennes que chacune doit tenir à honneur de faire fructifier pour sa part. S'il les louait par surcroît de telle ou telle propension heureuse, c'était afin qu'ils ne pussent songer à y être infidèles sans ressentir d'avance, dans toute son étendue, leur déchéance. Et même lorsque ses éloges dépassaient le mérite réel, beaucoup de ceux auxquels il s'adressait, loin d'être dupes de cet aveuglement factice, essayaient de s'élever à la hauteur où il les avait placés par anticipation. En résumé, ils étaient moins ce qu'il les disait être que ce qu'il aurait voulu qu'ils fussent et ce qu'ils s'efforçaient de devenir à son instigation. Longtemps avant lui, du reste, Mgr de Ségur avait employé ce stratagème et il l'a même condensé en une brève formule en l'enseignant à l'un de ses fils spirituels devenu moine : « Suppose les gens meilleurs qu'ils ne sont : c'est le grand moyen de les améliorer. »

Donc, en agissant de la sorte, M. de Ségur ne se

bornait pas à suivre le mouvement impulsif de son ardente charité; il y avait là de sa part une idée arrêtée. Nous en trouvons une preuve entre mille dans une lettre significative adressée à un jeune homme doué des plus belles qualités du cœur et de l'esprit et qui, tout ému de l'amitié paternelle dont lui-même et ses camarades étaient les objets, lui en avait demandé curieusement le but caché. « En toutes choses, répond M. de Ségur (c'est le secret de toute ma conduite envers mes chers petits amis), je cherche à les élever au-dessus des bassesses et des médiocrités de la terre, à cultiver en eux les germes de vertu, de talent, de dévouement que Dieu y a semés, et tout en les grandissant à leurs propres yeux, de les préserver de l'amour-propre, de l'orgueil, par la foi vivante en Jésus-Christ, par l'action de grâces pour tous les dons qui viennent de Lui et qui tourneraient contre eux, si nous ne les faisions remonter jusqu'à Lui. »

Il paraît impossible d'avoir plus de confiance dans la vertu souveraine du christianisme, de se conformer plus exactement à la lettre et à l'esprit de l'Évangile. Il est impossible également de mieux analyser les mobiles d'une action qui, pour être toute personnelle, n'en a pas moins donné des résultats incontestables.

Toutefois, il était facile à la critique de discerner immédiatement le défaut du système, puisque aucun système n'est parfait, et elle n'y a pas manqué. « Il était prodigieusement aveugle sur les défauts de ses amis ou de ses protégés », écrit M. de Franqueville, après avoir rendu hommage à sa faculté de découvrir d'un coup d'œil les mérites les moins apparents.

Cet aveuglement, contre-partie naturelle de sa clairvoyance, il serait puéril de le nier, mais bien des lettres que l'on ne peut songer à reproduire permettent de croire qu'il n'était pas aussi complet qu'on le sup-

pose, du moins en ce qui concerne les âmes droites à qui la dissimulation répugnait, et nous en avons dit plus haut la raison. Pour ce qui est des brebis galeuses qui avaient réussi à s'introduire dans le nombreux troupeau de ce pasteur débonnaire avant tout, l'objection garde toute sa valeur; mais nous ne croyons pas que M. de Ségur ait eu le privilège de ce genre d'erreur. Ne voyons-nous pas constamment les autorités sociales les plus en vue se tromper lourdement au point de confier la défense d'intérêts supérieurs à des gens sans aveu que, seule, une affectation cynique de sentiments qu'ils n'ont jamais éprouvés suffit à recommander à des protecteurs soi-disant avisés? Et encore, quoiqu'il ne le laissât pas paraître, ce cœur paternel faisait-il bien la différence entre les sincères et les hypocrites; s'il ne rebutait pas toujours les fils indignes, c'est qu'il persistait dans l'invraisemblable espoir de les gagner à force de confiance. Excès, illusion de la charité, sans doute; conscience insuffisante de la malignité humaine, peut-être, mais qu'est cela en comparaison du bien réalisé et qui sait si cette sollicitude tombée d'abord dans un mauvais terrain n'y a pas fait germer parfois, à une heure décisive, la fleur tardive du repentir!

***

« Après le regard de Dieu sur le monde, rien n'est plus beau que le regard du vieillard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désintéressé, et qui marque dans notre vie le point même de la perfection et de la plus haute similitude avec Dieu [1]. »

Cette parole par laquelle Lacordaire affirme la supériorité de l'amour paternel sur toutes les affections terrestres, semble avoir été dite pour qualifier exactement

1. Lacordaire. — *Trente-neuvième conférence de Notre-Dame.*

l'affection que M. de Ségur vouait à ses jeunes amis. Ceux-ci avaient vu ce regard « si pur, si tendre, si désintéressé » se poser sur eux à un moment donné de leur adolescence, et aussitôt une immense confiance les avait envahis en face de cette paternité, plus intime peut-être que si elle eût résulté d'un lien naturel. Ils trouvaient en elle, en même temps qu'une générosité égale à la leur, une autorité et des vertus capables de les orienter avec toute la délicatesse requise, vers la lumière et la beauté divines.

Certes, la jeunesse par elle-même est aimable. Avec le charme que ses qualités et quelquefois aussi ses défauts exhalent, la sincérité de sa foi, de ses préférences et de ses aversions; avec la droiture de sa conscience, ses aspirations ardentes vers les sommets, sa naïve ignorance des difficultés et des obstacles, elle s'avance joyeusement sur la route embaumée et chantante de la vie, sans se douter des embuscades, sans croire que l'horizon si clair s'attristera, que la médiocrité et la laideur ambiantes altéreront son enthousiasme, et que sonnera bientôt l'heure grave du désenchantement. Aussi n'y a-t-il pas pour l'homme de souvenir plus mélancolique et plus doux à la fois que celui de sa dix-huitième année. Elle lui apparaît dans une atmosphère de poésie où il voudrait se replonger pour aspirer encore le parfum évaporé de ses rêves.

Mais, à toutes les raisons qui font aimer instinctivement la jeunesse, M. de Ségur en ajoutait une autre plus élevée. Il se rappelait la sienne particulièrement exposée; il savait combien elle demande de soins pour s'épanouir, pour résister au ver rongeur du mal que sa fraîcheur et son éclat attirent comme une pâture de choix. Il prenait pitié d'elle, en songeant à tout ce qui, dans l'ombre, conspire contre son honneur et sa force; son ambition était de la prévenir du danger, de la

soutenir dans ses luttes, et après l'avoir consolée de ses défaites, de l'exciter aux saintes revanches de la vertu.

Par là même, son action côtoyait souvent celle du prêtre sans empiéter jamais sur elle, se maintenant dans un état intermédiaire entre l'amitié purement humaine et la direction spirituelle proprement dite. Car ce n'était pas uniquement pour la joie très haute, sans doute, mais un peu égoïste, « de voir de belles âmes s'ouvrir devant soi »; que M. de Ségur avait donné à sa vie un tel emploi, mais avant tout pour s'efforcer de former de ces âmes en les rapprochant le plus possible de leur immuable Modèle. Aussi prodiguait-il à tous un égal intérêt, une égale affection, à tel point que « chacun pouvait se croire le préféré [1]. »

A cette école, les jeunes gens ne tardaient pas à progresser visiblement au point de vue de l'éducation religieuse, morale et intellectuelle. La religion de M. de Ségur était, comme celle des vrais chrétiens, exempte de toute étroitesse et de toute superfluité, nullement confinée dans un ritualisme exclusif, mais large, accueillante comme le Christ et indulgente comme lui aux fautes regrettées. Les enseignements du christianisme commentés par ce fils passionné de l'Église se présentaient dans toute leur sublimité. Il savait par expérience combien la doctrine catholique est faussée, diminuée, ridiculisée aux yeux de ses tenants par les mensonges de ses ennemis et il tenait à la rétablir telle qu'elle est, c'est-à-dire souverainement belle, de la beauté même de son Fondateur. Et devant cette apparition, le respect humain s'enfuyait des âmes confuses d'en avoir été si longtemps possédées.

Quel guide sûr il était pour ceux que le doute tour-

---

1. M. de Franqueville.

mente de ses lancinantes interrogations et que le clair-obscur de la Révélation déconcerte; âmes inquiètes toujours prêtes à déposer le doux fardeau de la vérité pour charger celui de l'erreur, et qui recherchent, sans s'en rendre compte, bien plus leur émancipation de la tutelle divine que la satisfaction de leur esprit. Comme il savait d'un mot ramener à leur importance exacte ces luttes intérieures; comme il en découvrait aisément les causes primordiales! Et lorsque, réellement, les arguties de la raison paraissaient battre en brèche la foi religieuse, il employait alors toutes les ressources de sa charité, de son érudition et de son talent, à répondre aux objections innombrables que le rationalisme dévide avec constance dans l'espoir de mettre en défaut le dogme et la morale. Appelant à son aide l'argumentation éclairée des génies chrétiens, on le voyait dégarnir au besoin sa bibliothèque de quelque chef-d'œuvre sans réplique, pour en doter celle d'un ami particulièrement tenté. Mais, à son insu, c'est en lui-même que l'on trouvait la preuve la plus convaincante, la plus sensible, de la vérité du christianisme; tous ceeux qu'il a convertis ou dont il a fixé la persévérance n'ont eu en somme qu'à juger l'arbre par ses fruits!

Quant aux âmes délivrées des angoisses du doute et en qui la foi s'affirmait indéracinable, il gardait le souci de leur perfectionnement, de leur élévation progressive dans la vie chrétienne. Choisi souvent par elles comme arbitre dans leurs débats de conscience, il n'hésitait pas à leur conseiller des déterminations parfois dculoureuses, mais toujours conformes à la logique même de leurs principes moraux. Écoutons cette définition du devoir, faite à un jeune homme indécis sur une grave résolution à prendre: « Pour les cœurs vulgaires, faire ce qui est permis sans péché et sans honte suffit. Mais pour une âme chrétienne et vraiment française,

ce n'est pas assez, et le mot trop facilement prononcé, mais si rarement exécuté, de la perfection, du devoir, le mot du sacrifice : *Excelsior* est nécessaire à sa satisfaction intime et entière. »

On pourrait peut-être croire par cette citation, qu'en matière morale, son esprit plane dans les régions de l'absolu sans prendre contact avec les difficultés pratiques de ce que l'on appelle un peu brutalement le *struggle for life*. Très humain au contraire, il ne se contente pas d'indiquer du doigt, à ceux qui lui demandent conseil, la lettre de la loi. Il les initie à l'esprit même de celle-ci et leur prouve comment on y peut rester fidèle en toutes circonstances, dans toutes les situations, dans tous les milieux.

Il ne professait d'ailleurs aucune admiration pour certains systèmes éducateurs contre lesquels tant de prêtres s'efforcent de réagir et qui consistent à laisser ignorer la vie à ceux mêmes qui sont destinés à affronter ses tourbillons les plus dangereux. Ces âmes de jeunes gens soigneusement gardées de l'air extérieur, lui paraissaient avec raison les plus fragiles, les plus délicates ; il souhaitait ardemment plus de virilité, plus de vérité dans l'éducation, et, spécialement dans l'éducation des mœurs. Il pensait avec raison que la plupart de ceux dont on déplore la chute ne succombent que parce qu'ils sont insuffisamment armés, et ne se laissent fasciner par les passions grossières que faute d'une notion exacte des choses.

A quoi bon en effet, avoir maintenu les adolescents dans l'ignorance la plus complète possible, si les dessins et les écrits lubriques qui ont conquis le droit de cité et s'étalent impunément à la portée de tous, se chargent de révéler en quelques heures, en les bafouant, en les galvaudant pour ainsi dire, les redoutables secrets gar-

dés jusque-là; si les conversations, les sous-entendus de l'atelier, du magasin, du bureau, viennent fausser sur ce point les consciences prises à l'improviste; si enfin la corruption des casernes achève de détruire définitivement toute idée claire du respect de soi-même! De quoi auront servi tous ces ménagements puérils et mesquins en face de la cynique agression du mal? Que reste-t-il bientôt de cette vertu que l'on avait cru asseoir solidement? Des ruines souvent irréparables, sous lesquelles l'âme s'étouffe et s'insensibilise petit à petit, au point d'être subjuguée complètement un jour par l'animalité de l'existence humaine.

A ce moment délicat entre tous, où l'âme du jeune homme se laisse charmer si facilement par les apparences aimables du vice, M. de Ségur comprenait qu'il importait moins d'étouffer, de comprimer le sentiment que de le diriger vers des objets dignes de lui. Mais peut-être est-ce le lieu de reproduire l'une des meilleures pages de son œuvre poétique. Ces beaux vers, nous semble-t-il, viennent à l'appui de ce que nous avançons, et l'on ne peut que regretter qu'ils soient relativement peu connus de ceux auxquels ils s'adressent tout particulièrement.

A UN JEUNE HOMME [1].

Toi qui sens en ta chair ardente
Courir la sève du printemps,
Toi dont l'âme encore innocente
Retient l'honneur de ses vingt ans,

Jeune homme, dont le cœur fragile
Désire et craint la volupté,
Et qui, dans un vase d'argile,
Portes tremblant ta chasteté!

1. *La Maison.*

Il est trois images bénies
Qui te serviront de rempart,
Si tu les tiens toujours unies
Dans ton cœur et sous ton regard.

C'est d'abord l'image de celle
Qui la première t'a souri,
Dont la tendresse maternelle
D'un lait chaste et pur t'a nourri.

Puis, c'est le candide visage,
Le sourire plein de douceur,
De ta compagne en ton jeune âge,
De celle à qui tu dis : ma sœur !

Enfin, il est une autre femme,
Vierge cachée en sa maison,
Qui sera l'âme de ton âme,
Le soleil de ton horizon.

Elle ignore, ta fiancée,
Le nom qui sera sien un jour.
Pourtant, tu vis dans sa pensée ;
Elle t'a donné son amour !

Son cœur te conserve fidèle,
La virginité de sa foi.
Ah ! mon fils, garde-toi pour elle,
Puisqu'elle se garde pour toi !

Que du vice aimable et funeste,
Son image écarte tes pas,
Comme cet ange, ami céleste,
Qui protège et qu'on ne voit pas.

Nous parlions tout à l'heure d'éducation intellectuelle. En effet, si M. de Ségur apportait tous ses soins à la culture morale de la jeunesse, le développement, l'élévation des intelligences ne le laissait pas indifférent, tant s'en faut. Là encore, il entendait favoriser, seconder les aptitudes et les tendances personnelles. Beaucoup d'adolescents poussés par lui dans la voie des études ont pu acquérir des situations que leur seul ba-

gage scolaire ne leur aurait pas permis de rechercher. Voici ce qu'il écrivait à un modeste employé de bureau dont il avait remarqué l'amour du travail : « Il faudra, à mon retour de Paris, que je te trace un plan d'études, de livres à lire et à t'assimiler, car, tu as raison, mon cher enfant, les travaux d'école ne sont que des échafaudages pour la science qu'on ne commence à acquérir que par l'étude volontaire et la lecture, de 14 à 21 ans. Tu trouveras là le moyen de devenir un homme distingué, de te préparer un avenir honorable, et aussi une aide puissante pour avancer dans la piété, dans la foi raisonnée et instruite et pour persévérer dans la sagesse et dans la pureté de mœurs dont le travail, après la prière, est la plus sûre sauvegarde. »

Et ce n'est pas tout. La formation artistique de certains sujets lui paraissait une œuvre digne d'être tentée. « Très clairvoyant pour découvrir en autrui des qualités et des mérites qu'il était souvent le seul à reconnaître[1] », il encourageait et orientait toutes les aspirations vers l'idéal lorsqu'elles indiquaient vraiment un don naturel de l'esprit. Poètes, littérateurs, tragédiens en herbe lui confiaient avec joie leurs essais, se soumettant de bonne grâce aux critiques et aux jugements dont son goût délicat et sûr garantissait à leurs yeux le bien fondé. Il les invitait à suivre, comme il l'avait fait lui-même, la trace des grands maîtres, sans donner dans les chemins de traverse de la littérature et de l'art que notre époque a ouverts à profusion. Tel un professeur titré, il prenait plaisir à relire devant eux à haute voix une scène de Racine, une page de la Bruyère ou de Louis Veuillot, ou à parcourir en la commentant l'une quelconque de ses pièces de vers. C'était alors pour les auditeurs une véritable fête poétique qui remplaçait avanta-

1. M. de Franqueville.

geusement toutes les leçons de rhétorique du monde. Nous pourrions citer des écrivains arrivés aujourd'hui à une certaine notoriété, et dont la chambre de M. de Ségur fut la première école.

***

Rien ne touche davantage que la vue d'un jeune homme sans amis, sans relations sociales autres que celles de la famille et de la profession. Que, dans un âge où le besoin d'affection et de soutien est ordinairement si développé, il y ait des âmes cheminant seules parmi les groupes fraternels qui les précèdent et les suivent, cela a quelque chose de singulier; ces deux idées: jeunesse et solitude, sont si contradictoires que leur réunion dans un même individu étonne et contriste à la fois. Car l'on a vite fait de dénombrer les maux bien connus qui découlent de l'isolement comme d'une source empoisonnée: égoïsme, vanité, tristesse, découragement, pessimisme, pour ne nommer que les plus fréquents; on se remémore le *Væ soli!* de l'Écriture et l'on ne peut s'empêcher de plaindre ceux en qui l'amitié n'a jamais fait vibrer les cordes de la tendresse et du dévouement.

M. de Ségur déplorait tout particulièrement cette lacune lorsqu'il la constatait dans l'existence de ses jeunes amis; l'amitié, en effet, n'était-elle pas un article essentiel de son programme, en tant que manifestation élevée et pure de l'amour du prochain et moyen d'émulation?

Sans faire violence aux sentiments de personne, en s'inspirant, au contraire, des goûts et des tendances de chacun, il s'efforçait de nouer des amitiés dont il restait le lien commun et sur lesquelles il comptait beaucoup pour affermir, par les exemples mutuels, par

le respect et la confiance réciproques, l'honneur et la dignité dans les âmes.

Les définitions de l'amitié ont abondé sous la plume de cet écrivain habile entre tous à peindre les affections nobles et légitimes, mais elles se ramènent toutes à un type invariable qu'il proposait comme idéal aux jeunes gens : l'amitié des premiers chrétiens, celle de S. Basile et de S. Grégoire de Nazianze dont le tableau retracé par S. Grégoire est d'un charme si profond : « Nous avions tous deux le même but, nous cherchions le même trésor, la vertu. » Ce n'est plus là le sentimentalisme vague et ridicule sacrifiant l'utilité supérieure de l'amitié à des mièvreries qui amollissent le cœur et en chassent bientôt toute énergie. C'est l'amitié virile où le sacrifice entre pour une grande part, l'amitié humaine et surnaturelle tout à la fois, qui n'est en somme qu'une ébauche de l'universelle amitié en Dieu que les lendemains célestes nous réservent.

Il la saluait, il la chantait pour ainsi dire, à chaque rencontre qu'il faisait d'elle. « La pensée de votre affection basée sur un lien spirituel plus fort que la mort m'est très douce et très consolante, écrit-il à deux amis. Celui qui a trouvé ce trésor rare dont parle la Sainte Écriture, c'est-à-dire un véritable ami, est deux fois plus assuré de ne pas tomber que s'il s'avançait seul dans les sentiers souvent difficiles de la vie. Un ami chrétien, c'est un ange gardien visible, c'est un frère, un conseiller, un appui, une lumière, une consolation. Soyez-vous toujours tout cela l'un à l'autre, mes chers enfants, et vos chutes, s'il y en a, seront légères et courtes, vos croix partagées seront moins lourdes, vos larmes sans amertume : car il est doux de pleurer à deux. »

Mais c'est quand elle unit deux êtres du même sang que l'amitié lui paraît revêtir sa forme la plus exquise. Dans les *Enfants de Paris*, il parle avec émotion de

« ces attelages parfaits de jeunes frères qui marchent du même pas dans le droit chemin sous le joug spirituel de la famille et de la religion. » Quelle gracieuse image! Quelle éloquente et brève démonstration de la force du christianisme capable de créer et d'entretenir de tels accords!

Pour beaucoup, d'ailleurs, M. de Ségur fut l'unique ami. Ceux que l'indépendance de leur caractère, leur timidité ou une mélancolie précoce rendaient incompris des compagnons de leur âge, étaient assurés de trouver en lui l'affection qui leur manquait d'autre part. « C'était le bon Dieu des timides, » nous disait un de ses admirateurs. Mot très juste qui définit à merveille les services rendus à ces âmes d'une race étrange qui en sont réduites à cacher sous des apparences glaciales une ardeur qui les consume au lieu de rayonner autour d'elles en effluves bienfaisants.

C'est ainsi que le saint homme acheminait vers la vingtième année ses jeunes amis et qu'il les livrait à la caserne, préparés à affronter tous les assauts de leur vie nouvelle, instruits de leurs devoirs et leurs droits, résolus à ne pas laisser détruire en eux l'édifice patiemment élaboré de l'éducation chrétienne.

On peut dire, d'ailleurs, que revêtus de l'uniforme, ils n'en devenaient que plus chers à ses yeux. Il avait pour l'armée un véritable culte, — la part importante donnée dans ses œuvres aux questions militaires le prouve suffisamment. Il ne la séparait pas de la patrie, et il se la représentait sinon comme la seule, du moins comme l'une de ses plus hautes personnifications. Et cela s'explique; ne rencontrait-il pas, en remontant vers la source de sa famille illustre, des gloires militaires dont le pays n'a pas encore cessé de s'enorgueillir et qui ont fait du nom de Ségur un nom si français? Tout

ce passé vibrait en son cœur et lui inspirait de touchants conseils à l'adresse de *ses* futurs soldats qu'il voulait mettre à même de bien comprendre la portée des sacrifices que la France exigeait d'eux. Il s'élevait avec vigueur contre les théories vaguement humanitaires au nom desquelles on vilipende et l'on condamne le patriotisme; elles lui paraissaient déprimantes pour les jeunes âmes, témoin ce passage d'une lettre écrite à un jeune homme qui lui confiait son parfait dédain pour l'armée et l'idée de patrie :

« Ce que tu me dis de l'armée et surtout de tes sentiments d'indifférence méprisante pour tout ce qui est militaire et même pour la patrie m'a beaucoup surpris et peiné. Je n'ai pas rencontré jusqu'ici un seul jeune homme chrétien éprouvant ce sentiment qui n'est pas plus chrétien que français. C'est très fin de siècle, mais c'est aussi fin de France et fin d'Église. Combats, je t'en supplie, mon cher enfant, ces sentiments comme de mauvaises pensées indignes de Celui qui, trahi, persécuté, crucifié par les Juifs, priait pour eux et pleurait sur Jérusalem.

« Tu parais fier de ta franchise à confesser ces tristes idées; à ta place, je les cacherais comme une plaie et je travaillerais à m'en guérir. »

Toutefois, ce n'était pas un amour aveugle que ce patriote éclairé professait pour l'armée; s'il appréciait les admirables réserves d'héroïsme et d'abnégation qu'elle possède, il ne méconnaissait point pour cela les hontes et les turpitudes qui s'y cachent. Il savait que le régiment qui passe, drapeau déployé, dans la griserie des fanfares, faisant battre un peu plus vite le cœur de ceux qui le regardent, n'est en quelque sorte qu'un décor, et que sous cette poésie martiale des exercices et des parades, il y a le matérialisme désespérant des chambrées. « L'armée, a-t-il dit, grande école de disci-

pline et d'abnégation est, par contre, une école de démoralisation par la vie en commun de milliers de jeunes gens éloignés de leur famille, voués au célibat jusqu'à vingt-cinq ans, communiquant aux campagnes les vices des grandes villes, et ne trouvant dans l'organisation de la caserne aucun secours moral ou intellectuel, aucune affection légitime, pour résister aux tentations de l'ennui, du désœuvrement bruyant et agité de la vie militaire (1). »

Cette constatation, hélas! trop facile à faire, et que certains ne craignent pas de transformer en un jugement définitif porté sur l'institution elle-même, M. de Ségur ne la faisait à son tour que pour essayer d'indiquer des remèdes à un état de choses lamentable. Aussi, exhortait-il ses amis appelés sous les drapeaux à ne pas se laisser rebuter par les tristes aspects du régiment, à avoir pitié de la détresse morale de tous ces camarades qui n'offrent une proie si facile au vice que faute d'encouragement et de réconfort, et dont l'indignité même est si souvent excusable. Toutes les déchéances sont réparables, tous les déchus susceptibles de relèvement; la charité du chrétien, pas plus que celle du Maître, ne doit avoir de borne. Et puis, en travaillant au salut des autres, c'est en même temps sa propre sauvegarde que l'on assure.

Tels sont, en substance, les avis très pratiques, malgré leurs formes générales, qu'il adressait à ses soldats en des lettres d'un rare intérêt dont nous n'avons malheureusement retrouvé qu'un très petit nombre. Ceux qui s'y sont conformés ont eu la joie de voir réussir à un degré quelconque cette évangélisation de la caserne qui s'impose d'autant plus à l'heure actuelle que l'on

1. *L'Eté de la Saint-Martin,* ch. XXVII : A propos de l'Armée.

a fermé au soldat les derniers refuges où il pouvait, sa rude journée remplie, se souvenir un peu de son âme!

Il semble bien qu'après le régiment, l'action tutélaire de M. de Ségur s'arrêtât d'elle-même. Le service militaire ne constitue-t-il pas aujourd'hui une démarcation toute naturelle entre l'adolescence proprement dite et la jeunesse? L'armée ayant pris à la société des enfants quelque peu insouciants des difficultés de l'existence, lui rend des hommes formés à une école d'énergie dont les leçons s'oublient rarement. C'est à cet âge, d'ailleurs, que les vocations diverses se décident, que l'âme elle-même, jusqu'alors hésitante, accepte ou écarte définitivement sa foi première et les règles morales qui en découlent.

Une fois ressuscités à la vie civile, ceux que l'amitié paternelle du saint homme avait soutenus si longtemps passaient pour ainsi dire dans le contingent déjà nombreux de ces « vieux amis de 25 ans » qu'il livrait à eux-mêmes, laissait voler de leurs propres ailes, tout en continuant à les aimer comme autrefois. C'est sur leurs cadets, sur les derniers venus de sa grande famille spirituelle qu'il reportait tous ses soins et il se justifiait de cet abandon relatif par l'unique argument du bien à faire: « Tu as bien compris, écrit-il à un jeune homme dont il sentait l'âme en sûreté, tu as bien compris qu'en écrivant à nos chers petits jeunes, auxquels il faut souvent donner la becquée comme à des poussins, pour qu'ils ne meurent pas de faim et en négligeant un peu ma correspondance avec toi, je ne changeais rien à mes sentiments qui sont immuables. Car te voilà homme fait, chrétien sérieux, esprit agrandi et aiguisé, prêt à la lutte et à l'apostolat, et tu n'as plus besoin qu'on te tienne la main comme un petit garçon qui ne sait pas marcher seul... »

C'est cette manière d'agir qui lui a permis de faire bénéficier plusieurs générations successives d'adolescents d'une activité, d'un zèle pour le règne de Dieu, tellement infatigables en apparence qu'on aurait pu les croire pour toujours à l'abri de la caducité.

Malgré cela, les vétérans n'étaient point complètement abandonnés; ils recevaient encore de nombreuses marques de tendre intérêt, principalement dans les circonstances graves de leur existence. Combien avaient recours aux précieux conseils de leur paternel ami lorsqu'ils songeaient à couronner leur jeunesse par une union chrétienne! A cette heure décisive, ils trouvaient en lui la hauteur de vues et le bon sens également capables d'éclairer leur choix. Maintes fois aussi, il leur rendit un service plus positif, mais non moins apprécié, en acceptant d'être le témoin de leur mariage. Acte de simplicité touchante qui n'était en somme que la conclusion logique de son œuvre éducative. Il pouvait se rendre justice d'avoir, pour sa part, mené sagement ces hommes « de la petite enfance à l'âge mûr » et, si son humilité l'empêchait d'en faire état, du moins devait-il ressentir sans mélange cette joie interne dont s'accompagne toujours le devoir totalement rempli. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire à ce propos quelques lignes d'une lettre charmante adressée à un jeune marié:

« Je suis bien en retard avec toi, en retard de t'écrire, car en retard de t'aimer, jamais! Pas un jour ne se passe sans que je prie pour toi (je puis dire pour *vous*, maintenant que tu es *deux*), sans que ton visage si aimable et si heureux ne se présente à mon esprit, et je bénis Dieu avec reconnaissance de t'avoir conduit par la main au port le plus sûr et le plus doux, celui d'un ménage uni et chrétien.

« Après le don précieux d'une épouse digne de toi, il

t'enverra celui de bons et beaux enfants qui te ressembleront, et en toi se réalise et se réalisera de plus en plus la parole du Sauveur : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre. »

***

Peut-être a-t-on maintenant quelque idée des sollicitudes dont M. de Ségur entourait les âmes confiées à sa garde. Est-il besoin d'ajouter que sa charité matérielle n'était pas moindre ? Car, s'il recommandait de chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice, il se chargeait volontiers du surcroît promis par la parole du Christ. Outre ses réponses toujours favorables aux sollicitations dont il était l'objet, il employait toutes les ressources de sa délicatesse à faire accepter son aide généreuse à ceux dont il jugeait, de lui-même, la situation digne d'intérêt. Mais ce n'est pas par des phrases qu'il est possible de le faire apprécier à ce point de vue ; il faut le voir agir en personne, et, à cette fin, nous avons groupé dans la seconde partie de cet ouvrage plusieurs lettres se rapportant à l'un des actes de charité les plus touchants de sa vieillesse. La beauté des sentiments qu'elles expriment captivera certainement le lecteur et l'édifiera bien mieux que toutes nos réflexions personnelles sur celui qui les a écrites.

Il serait fâcheux de laisser dans l'ombre un point important de cette sainte existence ; nous voulons parler des relations de M. de Ségur avec les familles de ceux dont il était le guide clairvoyant. Et d'abord, il est de notre devoir de faire remarquer que M. de Ségur eut toujours soin de maintenir en bonne place, dans le cœur de ses amis, l'amour de leur famille et de concilier leurs devoirs de fils ou de frères avec les obligations que leur imposait le dévouement aux œuvres extérieu-

res. Le tact et la mesure dont il faisait preuve à ce propos se révèlent d'eux-mêmes dans la lettre assez curieuse qui va suivre et que nous hésitons d'autant moins à reproduire que son destinataire a été depuis rappelé à Dieu [1].

Villiers, samedi matin, 17 août 1901.

Très cher enfant,

... Je reçois ce matin même la lettre ci-incluse de ta bonne mère qui me tourmente et dont l'inquiétude me paraît très raisonnable et très justifiée. Ce qu'elle me dit, je me l'étais déjà dit, je te l'avais dit à toi-même, et ces deux nuits, en moins d'une semaine, passées à Montmartre, venant s'ajouter à ton surmenage de la journée, dépassent vraiment la mesure. Je viens donc, mon enfant, au nom de l'autorité que me donne sur toi ma tendresse paternelle, unie à l'autorité que le sang et la loi divine donnent à ta mère, t'interdire toute nuit passée à Montmartre ou ailleurs avant la fin du mois, et d'une manière générale, plus d'une nuit par mois jusqu'à la retraite des conscrits au mois de novembre. Plus tu veux et crois devoir remplir tes journées de bonnes œuvres, de démarches souvent éreintantes, plus tu dois t'épargner des veilles allant jusqu'à des nuits sans sommeil.

N'oublie pas, mon enfant, qu'en dehors même de ta

1. Ce jeune homme, resté jusqu'à 20 ans dans l'indifférence religieuse la plus complète, se convertit subitement à cette époque. Rapidement instruit des vérités de la foi par de pieux amis et en particulier par M. de Ségur qui lui témoignait une grande affection, il se consacra aux œuvres chrétiennes avec la fougue caractéristique des néophytes. Cette ardeur au service de Dieu ne fut peut-être pas étrangère à sa fin prématurée. La lettre de M. de Ségur semblerait du moins l'indiquer.

santé, tu as des devoirs de famille vis à vis de ta mère, de tes frère et sœur, et que jusqu'à ton départ pour le régiment, ils ont droit à une part de ton temps comme à une grande part de ton amour. Or, il n'y a pas d'amour sans œuvres, et l'amour filial impose des devoirs rigoureux que tu as vraiment trop négligés...

... Ma santé est toujours la même, peut-être meilleure. Je te donne l'exemple, en ménageant mes forces, et en me privant souvent de la messe du matin.

A revoir, mon enfant, je te serre de loin sur mon cœur, et je prie sans cesse pour toi.

Ton vieil ami en N.-S.

On devine de quelle vénération les familles devaient entourer l'homme qui avait délibérément renoncé à tout ce que sa situation pouvait comporter de bien-être et de tranquillité pour se donner aux humbles sans restriction. Il nous souvient d'avoir pénétré, après la mort de M. de Ségur, dans quelques-uns de ces intérieurs pour recueillir de ci, de là, quelque document, et nous gardons une impression ineffaçable de la reconnaissance vivace dont on honorait sa mémoire. C'est presque avec orgueil que l'on se rappelait les visites reçues, les entretiens échangés, les preuves petites et grandes d'amitié reçues de lui et, par-dessus tout, sa condescendance, sa bonté familière et l'accord invariable de ses paroles et de ses actions. « Ah! nous disait-on souvent, il est bien regrettable que les favorisés de ce monde présentent aussi rarement des personnalités semblables à celles-là; quel bien se ferait, principalement dans le peuple; que de méfiances, que de haines s'éteindraient et que d'âmes détournées pour toujours de la vérité divine trouveraient ainsi la bonne, la salutaire occasion de se raviser! » Paroles trop justes, lorsque

l'on songe à tout ce que celui qui les inspirait était parvenu à réaliser dans sa sphère !

Tantôt, c'est un jeune homme dont la conduite légitimait de vives inquiétudes qu'il avait remis dans la bonne voie ; tantôt, c'est un fils à la veille de rougir de la condition obscure de ses parents qu'il avait ramené au respect et à la soumission ; la carrière de ce soutien de famille avait été facilitée par son influence ; ce séminariste lui devait en partie la réussite de sa vocation. Il n'avait laissé passer aucune occasion de manifester un tendre et profond intérêt à ses chers enfants de Paris. Aux heures douloureuses et tragiques, on le retrouvait encore, apportant la consolation, le courage, la gaîté même au chevet des malades, recevant le dernier soupir des moribonds, et suivant tout en larmes la dépouille de ceux que Dieu reprenait à sa tendresse !

Un seul trait suffira à donner la mesure de son dévouement. Il apprend un jour que l'un de ses anciens domestiques, contraint par la maladie de retourner en Bourgogne, son pays natal, s'y meurt de la poitrine. Sans hésiter, ne songeant ni à l'âge, ni à la distance, il part immédiatement pour l'embrasser, le bénir une dernière fois, et adoucir son agonie par le baume de sa présence et de ses exhortations !

Lui-même a raconté à diverses reprises les visites faites à ses jeunes malades, mais en laissant, bien entendu, son rôle dans l'ombre des tableaux si poignants qu'il retraçait. On peut l'y saisir cependant quelquefois, à la faveur de demi-confidences, comme celles que contiennent les lignes suivantes extraites du récit de la mort d'un jeune ouvrier et qui serviront de conclusion à ce chapitre :

« La dernière fois que je le vis après une longue ab-

sence, écrit-il, c'était la veille de sa mort. J'arrivais de la campagne, je courus chez lui et le trouvai blanc comme le voile d'une première communiante, pouvant à peine parler. Il fixa longuement sur moi ses grands yeux étonnés, qui semblaient regarder déjà au delà du monde terrestre.

» Cher Abel, lui dis-je en me penchant sur lui, veux-tu sourire à ton vieil ami?

» Et je vis ses lèvres pâles esquisser, non sans effort, une ombre de sourire si doux et si navrant, que j'eus peine à retenir mes larmes...

» En le voyant quelques heures après sur son lit de mort, semblable à l'agneau de Dieu sur l'autel, à une jeune martyre sur sa couche virginale, je ne ressentis d'abord qu'une impression de paix céleste, et l'*Alleluia* de l'action de grâces monta de mon cœur à mes lèvres. Mais en me relevant, en voyant sa mère, sa grand'mère, son pauvre père, qui pleuraient sur leur premier-né, je revins à la terre au séjour des épreuves et des larmes, et, retombant à genoux, c'est sur eux que je pleurai et pour eux seuls que je priai [1].... »

Qui ne serait ému après une telle lecture? Qui n'admirerait le spectacle offert par cette grande âme que la foi divine et la pitié humaine se partagent ainsi en face du lit de mort d'un adolescent?

1. *L'Eté de la Saint-Martin*, ch. XXXI: Deux prédestinés.



CHAPITRE VI.

Si M. de Ségur n'avait eu en vue que le perfectionnement de quelques individus, s'il s'était borné à cultiver soigneusement des plantes délicates destinées à vivre et à se développer dans la tiède atmosphère des intérieurs bourgeois, c'eût été quelque chose sans doute, mais bien peu de chose encore, eu égard aux nécessités de l'heure présente.

Nous savons déjà qu'il avait d'autres ambitions. Au delà des personnalités à la formation desquelles il avait consacré une partie de sa vie, au delà même des groupements dont il assurait la marche, c'est le peuple qu'il apercevait et qu'il visait. « Il faut aller au peuple, » disent aujourd'hui les catholiques désireux de réagir contre l'anarchie morale qui s'est emparée de tous les esprits ; et, en parlant ainsi, ils apparaissent aux yeux de nombre de leurs frères comme des novateurs imprudents. Pourtant, que proposent-ils, sinon de suivre les enseignements et les exemples catégoriques du Christ ? Or, M. de Ségur était allé au peuple bien avant que l'on eût formulé la nécessité de ce rapprochement ; il avait souhaité de lui faire largement l'aumône dont il a le plus grand besoin et qu'on lui refuse davantage : celle de la parole de Dieu. Dès son entrée dans la vie militante, cet objectif l'avait séduit pour toujours, et jamais il n'y resta plus fidèle qu'en parachevant l'éducation des jeunes gens chrétiens que la Providence avait placés sur sa route.

Ce n'était pas là, en effet, uniquement prêcher des convertis. M. de Ségur se rendait parfaitement compte

qu'en ces temps troublés où les sophismes politiques ont réussi à séparer les foules du sacerdoce catholique, les fils du peuple restés fidèles à Dieu pouvaient devenir d'utiles auxiliaires de la vérité en répercutant pour ainsi dire autour d'eux, en un langage compris de tous, la voix immortelle de l'Église que ses interprètes naturels n'arrivaient plus à faire entendre sur bien des points. Cette idée, si bien acceptée aujourd'hui qu'elle inspire la plupart des œuvres sociales écloses dans ce pays, certains la combattent encore, mais la plupart espèrent en elle et croient sincèrement qu'elle contribuera à libérer l'apostolat chrétien des servitudes dont le despotisme antireligieux se flattait de l'accabler.

Mais, dira-t-on peut-être, M. de Ségur voulait-il donc envoyer à la conquête du peuple ses jeunes disciples, comme le Christ y envoya jadis les siens? Croyait-il leur vertu, leur talent, leur courage assez grands pour en faire les instruments d'une évangélisation nouvelle?

Certes non! Nous avons eu l'occasion de constater au cours de cette étude que le saint homme n'avait rien d'un révolutionnaire, encore que l'on soit exposé à passer pour tel lorsque l'on tend à revenir aux vrais principes, comme c'était son cas. Il ne partageait nullement l'illusion des *penseurs* qui s'occupent à élaborer en plein rêve des systèmes philosophiques ou politiques d'après lesquels l'humanité serait régénérée en quelques séances. Il comptait avec les forces acquises. Homme de bonne volonté surtout et avant tout, prêt à encourager toutes les initiatives, toutes les hardiesses, à condition que la Foi en fût l'inspiratrice, il comprenait à merveille que c'est sur les institutions ayant fait leurs preuves qu'il faut d'abord s'appuyer, quitte à les émonder petit à petit des rameaux parasites poussés avec le temps et à enter sur elles des plants nouveaux.

C'est ce qui explique qu'il se soit montré un partisan convaincu, un apôtre des patronages, tout en reconnaissant de combien d'améliorations ces œuvres sont susceptibles. Il les avaient étudiées de près dans leur fonctionnement et dans leurs résultats et, au cours de cet examen, diverses constatations s'étaient imposées à lui.

Que la conception, l'idée-mère des patronages chrétiens soit admirable, personne ne peut le nier, pas même les libres-penseurs, puisqu'ils en ont copié servilement la forme. Cette grande famille ouverte à côté de la petite dont elle ne contrarie en rien les droits naturels, dont elle complète souvent l'action, est particulièrement apte à maintenir les jeunes gens dans les bonnes habitudes en en faisant pour ainsi dire des privilégiés de l'Église soumis évidemment aux mêmes règles que le commun des fidèles, mais disposant, pour les observer, de ressources plus abondantes, de moyens plus faciles. Privilège sans injustice d'ailleurs, car il les oblige ; ayant reçu davantage, il leur est davantage demandé, non seulement dans l'autre monde, mais dès celui-ci.

Pourtant, quand on se demande si ces foyers de vie chrétienne ont produit tout ce que l'on attendait d'eux, la sincérité oblige à convenir que les bienfaits obtenus ne correspondent pas au dévouement, à l'héroïsme — le mot n'est point trop fort — que les promoteurs du mouvement ont si vaillamment dépensé. Sur le nombre très respectable de ceux qui ont passé par ces associations, combien ont persévéré ? Bien peu, trop peu hélas !

Entrons dans un patronage. Qu'y trouvons-nous ? Trois catégories bien distinctes de membres. La première se compose des éléments les plus sérieux, des jeunes gens convaincus et dévoués qui sont l'honneur de l'œuvre et légitiment sa raison d'être. Ensuite

viennent les tièdes, qui, entraînés dans la succession, devenue machinale pour eux, des exercices de piété, savent accommoder leur existence de façon à contenter le monde et Dieu. Ils ont deux attitudes : au dehors, c'est-à-dire dans leurs relations de famille et de travail, ils dissimulent comme une tare leurs croyances intimes et ne voudraient pas qu'on les prît pour ces « cléricaux » qu'ils vilipendent, le cas échéant, à l'unisson des pires libertins ; à l'intérieur du patronage, ce sont de « bons jeunes gens » qui, sans doute, ne se feraient pas tuer pour la cause, mais qui, néanmoins laissent paraître les meilleurs sentiments. Ils pèchent et se repentent en temps voulu, se confessent, communient aux jours prescrits par le règlement et se dirigent béatement vers la vie éternelle où ils espèrent bien occuper une place proportionnée à leur mérite qu'ils sentent petit.

Et puis, c'est la troisième catégorie, où se classent ceux qui, déjà mûrs pour la désertion, prennent à cœur, avant de l'accomplir, de se préparer par leurs exemples et leurs conseils des imitateurs.

Le rapport de ces trois classes entre elles varie très souvent, mais d'une façon générale, la seconde domine en importance les deux autres, d'où l'on peut conclure que la formation religieuse et morale, objet essentiel des patronages, ne s'exerce que vis-à-vis d'une élite très restreinte.

En dépit de son optimisme inné, M. de Ségur n'avait pas tardé à constater ces mécomptes. Pour sa part, sans perdre de temps à d'inutiles lamentations, il essaya de porter remède à la situation en développant davantage encore cet apostolat intime auquel il s'était consacré, en encourageant ses « élèves » à faire pour leurs camarades ce que lui-même avait fait pour eux.

Aussi, leur recommandait-il de toutes les façons sa recette :

« Le moyen infaillible de faire du bien, écrivait-il, c'est d'abord de se faire aimer, afin que l'amitié ouvre à Notre-Seigneur le cœur où on veut le faire connaître et aimer. » C'était montrer une connaissance approfondie de l'homme. En effet, c'est bien plutôt par le cœur que par l'esprit que Dieu pénètre dans les âmes, et l'esprit ne s'illumine lui-même au rayonnement de la vérité que si le cœur a été touché au préalable. Ceci peut déconcerter la logique humaine, froisser, humilier la froide raison, mais c'est un fait positif dont le christianisme tout entier est une démonstration vingt fois séculaire. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, » dit Pascal. « Aimer, c'est la moitié de croire, » chante Victor Hugo.

Par ces conseils, M. de Ségur cherchait à combattre l'une des causes principales de l'insuccès relatif des patronages, à savoir le manque de confiance qui existe très souvent dans ces associations entre jeunes gens d'âges différents. Les générations y apparaissent très distinctes dans leur rassemblement : groupées, peut-être, mêlées, non. On peut les comparer à des promotions successives travaillant chacune pour son propre compte sans s'inquiéter de ce qui se passe en avant et en arrière d'elle. Il en résulte un émiettement, un éparpillement lamentable des forces ; la vitalité se localise au lieu de circuler et de s'épandre, et la fraternité chrétienne qui devrait être le ciment, le liant de toutes ces bonnes volontés livrées à elles-mêmes, se voit remplacer par une banale camaraderie s'alimentant de mille riens et s'effaçant aussi vite qu'elle est apparue. On peut voir tous les jours à Paris des jeunes gens appartenant à la même œuvre se croiser dans la rue sans mot dire, souvent même sans se saluer et rester vis-à-vis les uns des autres comme s'ils ne se connaissaient pas !

Cette absence d'intimité, assimilable à celle que l'on



157

rencontre dans certaines familles bien unies en apparence est vraiment douloureuse. Elle est d'ailleurs moins une cause qu'un effet, l'effet d'une conception incomplète des patronages, conception que de toutes parts d'ailleurs on commence à abandonner devant des résultats négatifs qui apparaissent brutalement aux yeux. Depuis leur origine, ces œuvres avaient été considérées en quelque sorte comme une prolongation de l'école, comme de pieuses garderies au sein desquelles l'autorité du pédagogue devait continuer à s'exercer, remplaçant toutes les initiatives. Sans doute, la direction spirituelle devait apporter un tempérament à ce que ce principe autoritaire pouvait avoir de rigoureux, mais il n'en est pas moins vrai que les jeunes gens ainsi formés acquéraient peu à peu une mentalité de patronnés, de dirigés, habitués à compter toujours sur l'effort d'autrui, n'ayant jamais à faire face à une difficulté. La Providence n'était-elle pas là en la personne du Directeur qui savait tout prévoir et épargner à tous la fatigue d'une pensée, d'une préoccupation ?

Les patronages auraient probablement gagné à être dès le début ce qu'ils tendent à devenir sous la poussée des événements : des œuvres mutuelles. On en a des preuves par ceux dans lesquels M. de Ségur avait pu faire pénétrer son influence et son esprit. La charité fraternelle y a enfanté une tendre confiance entre tous les âges ; la sainte émulation du bien s'y est établie et l'ardeur juvénile des sociétaires aidant les efforts du prêtre y a tout vivifié. L'autorité nécessaire n'en a pas été amoindrie, l'anarchie n'est pas survenue comme on pouvait le craindre ; il semble au contraire que le sentiment de la discipline se soit fortifié du fait qu'un plus grand nombre participait au fonctionnement de la chose commune. Au surplus, la direction conserve toujours un rôle prépondérant : celui de donner à chacun

une ligne de conduite propre à fixer son initiative personnelle. C'est ainsi que M. de Ségur avait compris les choses et, à ce point de vue, ses lettres sont pleines de conseils tant généraux que particuliers.

Écoutons-le s'efforçant d'intéresser un de ses « disciples » à un enfant dont il remarquait l'isolement au milieu d'un patronage :

« Adopte-le, mon enfant, et qu'il te doive le progrès et le couronnement spirituels qui feront de lui un chrétien d'élite.

» C'est ainsi qu'il faut procéder dans les patronages ; être bon, aimable pour tous, mais s'attacher à un qu'on choisit, dont on fait son disciple, jusqu'au jour où lui-même sera en état de devenir apôtre. Alors on passe à un autre, sans abandonner le premier... »

Et l'on suivait avec délices ces saintes exhortations, et l'on faisait ainsi ses premiers pas dans la voie de l'apostolat, avec un désir croissant au fur et à mesure des résultats acquis, de faire mieux encore le lendemain. Et une réelle filiation s'établissait ainsi du plus grand au plus petit ; chacun à tour de rôle était entraîné dans un mouvement général de foi, de charité, d'enthousiasme d'une telle intensité que bien peu y restaient définitivement insensibles et que, là où cette méthode était employée, le déchet inévitable dont toutes les œuvres chrétiennes sont affligées se trouvait considérablement réduit.

Il serait excessif, nous le reconnaissons volontiers, d'attribuer exclusivement à M. de Ségur cette conception très chrétienne et très humaine en même temps des cercles de jeunes gens. D'autres l'ont eue avant ou après lui ; elle constitue d'ailleurs une étape toute naturelle du développement des idées ; pour tout dire, elle était dans l'air ambiant ; mais il convient d'autant mieux de féliciter, de remercier ceux qui s'en sont inspirés dans

leur conduite, qu'elle rencontre encore, malgré l'évidence de sa supériorité, des résistances inexplicables.

Quoiqu'il en soit, les résultats sont probants. La léthargie générale a été secouée, et, chose très importante, les jeunes gens ont acquis le sentiment de leur responsabilité dans la marche des institutions voulues de Dieu. Les voilà donc plus attachés que jamais à la cause de l'Église et cette pensée qu'ils ne sont pas tout à fait des serviteurs inutiles leur donne une bonne audace qui ne cherche nullement à se dégager du contre-poids indispensable de l'autorité religieuse.

Et comme tous les progrès s'enchaînent, la portée même des patronages ainsi compris s'élargit. La force morale obtenue par l'accoutumance salutaire du dévouement et du sacrifice cherche à se dépenser au dehors. Ces œuvres de préservation mutuelle préparent alors merveilleusement aux œuvres de conquête; ces *sanatoria* moraux deviennent des pépinières d'hommes armés, outillés pour la lutte moderne à laquelle tant de prophètes découragés prédisent une issue fatale parce qu'ils ont assisté à l'insuccès des premières escarmouches.

« Nous nous sommes trompés, s'écriait un jour un bon prêtre, ami intime de M. de Ségur; nous avons méconnu en grande partie les nécessités de notre temps et nous subissons aujourd'hui les tristes conséquences de notre aveuglement. » Ce reproche, M. de Ségur ne pouvait pas en conscience se l'adresser. Il avait discerné au travers des apparences tout ce que notre époque porte en elle de christianisme inconscient ou dénaturé; il n'entendait point condamner les profondes aspirations de la jeunesse chrétienne vers la justice sociale et la liberté à cause de leur similitude avec celles des doctrines dites « avancées ». Il les avait trop encouragées dans l'intimité pour ne pas applaudir

à leur manifestation collective. En conséquence, le vaste mouvement d'éducation populaire que ces dix dernières années ont vu s'ébaucher le comptèrent au nombre de leurs premiers approbateurs. Ces œuvres nouvelles où la foi du passé illumine et sanctifie les rêves généreux de l'avenir lui plurent infiniment. Tout en comprenant qu'elles étaient à longue portée et ne donneraient pas de résultats immédiats, il crut dès le premier jour à leur efficacité. Voici en quels termes il les appréciait dans une lettre adressée à un de leurs militants :

« ... Que je suis heureux de ce que tu m'écris de ces œuvres de jeunesse qui s'établissent et de la part que tu prends à leur fondation et leur développement ! C'est l'aurore du salut pour la France tombée aux mains des Francs-Maçons et des socialistes par l'inintelligence et l'apathie des conservateurs et des soi-disant bons chrétiens. Il semble que l'élan soit donné partout, et s'il est suivi par les jeunes gens des patronages, s'il est compris par les directeurs laïques, frères ou ecclésiastiques, des œuvres de jeunesse, l'Église reprendra son autorité en France, et la France son rang dans le monde.

» Ces comités d'études religieuses, commerciales, sociales, doivent se multiplier partout, et il en faudrait au moins un par paroisse, et ce sera facile, partout où il se trouvera pour les diriger un prêtre intelligent, ou un laïque instruit et dévoué...

» Je vois ici de jeunes gens de 18 ans se mettre à étudier, à faire des rapports, à les discuter et faire des progrès sensibles de mois en mois en vivacité d'esprit et en facilité d'élocution...

» Mon enfant, te voilà donc apôtre travaillant à élever les esprits et les cœurs des plus jeunes ou des moins instruits que toi, et récompensé de ton dévouement par la satisfaction d'un grand devoir accompli et par la fuite de l'ennui, précurseur du découragement... »

Que dirait-il aujourd'hui de tous ces groupements en plein essor, de ces milieux où l'on pense en commun, où l'on se prépare silencieusement à agir non par des combinaisons politiques éphémères et instables mais par toute une série d'institutions durables et solides? C'est par eux, semble-t-il, que pourra s'étendre cet « apostolat *horizontal* exercé par les égaux d'âge ou d'atelier » que M. de Ségur préconisait comme l'un des seuls moyens capables — moyens humains, s'entend — de rendre à la vérité le terrain que l'ignorance, la sottise et la haine lui ont ravi.

***

Donc, M. de Ségur a aimé le peuple et il l'a estimé, ce qui est mieux encore. Il l'a aimé parce que le Christ l'avait aimé avant lui et qu'il entendait se rapprocher en toutes choses de son divin modèle. Il l'a estimé, parce qu'une longue fréquentation lui avait permis de reconnaître tout ce qu'il y a de bon, d'honnête et de grand sous l'humble apparence de la plèbe moderne. La démocratie ne lui apparaissait pas seulement comme un mot plus ou moins enflé dont l'intonation dans la bouche de certaines gens fait involontairement sourire, mais comme une réalité et une force. Loin de redouter son ascension, il souhaitait qu'elle se poursuivît librement, favorisée par une collaboration sincère des classes intellectuelles et ouvrières qui ont tant à apprendre et à recevoir les unes des autres. S'il s'élevait avec indignation contre la tyrannie que les démagogues font peser sur le peuple, s'il vitupérait leurs excitations constantes à la révolte contre Dieu et contre la société, il n'oubliait pas qu'il y a d'autres responsables du désordre moral actuel et de l'hostilité des masses envers l'Église. Toute sa vie a protesté contre la conception

bourgeoise et pharisaïque du catholicisme que certains fortunés ont faite leur, sans avoir conscience, il faut le croire, du malentendu formidable auquel ils donnaient ainsi l'existence.

Trop longtemps, les classes dirigeantes se sont contentées d'une édition de l'Évangile adaptée aux modes, aux passions du monde. Trop longtemps la charité n'a été envisagée que sous la forme de l'aumône et la fraternité acceptée comme un principe sans signification dans l'existence terrestre, applicable seulement au delà du tombeau. On a ignoré ou méconnu la justice sociale et le droit des faibles; on s'est refusé à admettre toutes les conséquences qui doivent découler logiquement de la doctrine catholique. Et la lutte des classes apparaissant avec les hideuses éventualités dont on s'épouvante aujourd'hui a pu ainsi se donner comme un semblant de raison.

Peut-être nous accusera-t-on de sacrifier amplement à cet esprit critique qui caractérise la génération présente. C'est que, pour les catholiques, il semble que l'heure d'un solennel examen de conscience ait sonné et qu'ils aient à cœur, avant de préparer les victoires futures, de comprendre les causes des défaites passées.

Au surplus, si nous nous permettons de signaler certaines fautes, c'est que M. de Ségur les a reprochées lui-même souvent avec courage aux personnes vis à vis desquelles son âge et son caractère lui donnaient toute liberté de langage.

Intéressé particulièrement, par les conflits auxquels le monde du travail est en proie, il proclamait bien haut les droits et les devoirs de chacun, les rappelait à tous également et n'hésitait pas à soutenir les moins forts. Il répudiait hautement, cela va de soi, le socialisme, dont la pauvreté philosophique et les procédés politiques le révoltaient, mais il donnait grandement raison

à la classe ouvrière de s'organiser et de protester contre les abus dont elle est victime. Avec Léon XIII il a flétri l'égoïsme et la cupidité de certains patrons et il a rappelé souvent les grands principes qui doivent servir de base au contrat de travail.

Les associations professionnelles avaient trouvé en lui un défenseur, un apôtre. Il leur affirmait sa sympathie de mille manières. Nous avons sous les yeux deux articles écrits de main de maître dont il donna la primeur à une humble revue syndicale et dans lesquels il flétrissait, en les dénonçant comme une reviviscence de l'esclavage antique, deux plaies très modernes : le surmenage et le travail du dimanche.

Comme bien on pense, c'est dans une mutuelle acceptation des lois évangéliques qu'il plaçait la solution de la question sociale. « Le jour, disait-il, où tous les puissants de la terre mettraient en œuvre dans leur vie la grande, l'unique maxime évangélique : « Aimez le prochain comme vous-même, faites pour les autres ce que vous désirez qu'ils fassent pour vous ; » ce jour-là, l'apaisement se ferait bien vite dans les masses laborieuses et souffrantes, et l'aurore de la paix sociale, se levant du sein des ténèbres où la société agonise, illuminerait les âmes et ramènerait partout l'espérance et la vie [1]. »

1. *Les Enfants de Paris :* Le Surmenage, p. 124.



CHAPITRE VII.

TANDIS que le bien accompli par les œuvres auxquelles il avait collaboré remplissait le cœur de M. de Ségur d'espérance, la progression devenue effrayante de la perversité publique brisait ce même cœur, si bien qu'à certains jours l'espérance s'en échappait comme pour ne plus revenir. Car il aimait éperdûment la France, et sa patrie lui était d'autant plus chère qu'elle était restée pendant des siècles le soldat de Dieu dans le monde.

Il avait cru longtemps — en dehors de toute préférence politique — à la possibilité d'un relèvement complet, non seulement militaire et financier, mais aussi, mais surtout moral. A cet égard, la conclusion de l'alliance franco-russe lui était apparue « comme l'aurore et le lever même du salut. » Il vibra alors à l'unisson des foules dont les journaux venaient lui redire dans sa retraite l'enthousiasme délirant. Ce fut, hélas! sa dernière joie patriotique, sinon son dernier espoir. En effet, si l'on considère les événements politiques, judiciaires, militaires de ces dix dernières années, si l'on se rappelle les diverses péripéties de cette guerre civile intellectuelle qui sépara la France en deux camps distincts, on comprendra de suite quelles tristesses, quelles rancœurs s'insinuèrent dans l'âme de cet homme dont le patriotisme avait toute la sensibilité d'un amour filial.

Pendant longtemps il vécut dans des alternatives de confiance et de découragement que nous retrouvons dans ses lettres en dolentes expressions. Devant ses jeunes amis, il savait toutefois se maîtriser; il se ras-

sérénait aussi à entendre chanter à ses oreilles leur foi naïve en des jours meilleurs; il pensait que du moins ces enfants verraient, feraient de grandes choses. Mais ce n'était qu'un feu de paille, une flambée d'enthousiasme vite éteinte; et ses angoisses renaissantes s'exhalaient alors auprès de ceux plus âgés dont il n'avait pas à craindre de troubler l'esprit.

Tous ses désirs, toutes ses pensées, tous ses conseils peuvent, dès cet instant, se résumer en deux mots qu'il répétait sans cesse : « Prions, travaillons pour la France. »

« Il faut, écrit-il un jour, il faut agir par une prière constante obstinément confiante en Dieu et par les œuvres de charité et de défense sociale en notre pouvoir...

« Il faut nous faire un devoir sacré de prier sans cesse pour le salut de la France, de consacrer toutes nos prières, nos communions, nos bonnes œuvres à cette intention, de faire prier nos pauvres et de nous sanctifier de toute la force de notre volonté, de notre foi et de notre patriotisme. Il est impossible que la France meure, elle est encore la plus catholique des nations, mais elle fait une grande maladie, et bien des crises nous séparent encore du jour de la guérison.

« Que Dieu sauve la France! »

Pour donner plus de force à ces exhortations à la prière, il fit adopter dans toutes les Conférences de St-Vincent de Paul qu'il visitait l'idée d'une communion hebdomadaire faite à tour de rôle par chacun des associés et offerte spécialement aux intentions de l'Eglise et de la France. Il rêvait de voir s'allumer un foyer de piété si intense que l'atmosphère en fût assainie, purifiée et que le mal ambiant s'en trouvât consumé.

Le travail, l'action n'étaient pas moins vivement recommandés par lui que la prière; quelquefois même, il leur donne le pas sur celle-ci. « En temps de guerre,

dit-il à un de ses intimes, la prière la plus efficace et souvent la seule possible, c'est l'action, l'action offerte à Dieu. Le soldat qui jetterait son fusil et s'agenouillerait pendant la bataille ne ferait pas son devoir de soldat chrétien. Le soldat chrétien élève son âme à Dieu, et se jette dans la mêlée, et parfois, comme le général de Sonis à Solférino, même dans la mêlée, il ne perd pas la présence de Dieu. »

Cependant, « l'effondrement de la Patrie » s'accentuait d'heure en heure. Plus encore que les infamies et les turpitudes des fauteurs de désordre, la passivité presque générale du pays en face des pires attentats contre le Droit et la Liberté navraient M. de Ségur. Les rares bonnes volontés désireuses de réagir ne le consolaient même pas, car c'étaient entre elles des compétitions indignes dès qu'il s'agissait d'esquisser un geste, d'organiser une résistance. Du côté des catholiques, des divisions profondes subsistaient, cherchant des semblants de raison dans de pitoyables querelles spéculatives, dans des divergences de doctrines politiques et sociales dont l'ennemi rusé profitait. « Pauvre France, s'écriait-il, divisée de toutes parts, et où la persécution ne parvient pas à réunir les cœurs et les esprits. »

Il avait pris son parti d'une révolution sanglante dans laquelle se noieraient toutes les iniquités; il attendait les grandes et terribles leçons que Dieu n'allait pas manquer de donner à l'orgueil et à la sottise des hommes. « C'est par les fruits de son absence, affirmait-il, que Dieu révèle sa puissance à ses vrais serviteurs; en se retirant, il prouve mieux que par des miracles qu'il est le seul qui vit, qui donne la vie et qui la conserve aux nations comme aux individus. »

Et ailleurs: « Nous entrons de plus en plus dans la période de troubles, de violences et de châtiments qui semblent près de se déchaîner sur la France... La Jus-

tice de Dieu accompagne ou précède sa miséricorde, et les crimes sont si grands, si nombreux, si ignobles, les lâchetés si honteuses, les blasphèmes et les sacrilèges si affreux que je tremble devant les épreuves qu'il faudra traverser pour arriver au salut, si l'heure du salut doit sonner un jour. »

Mais, toujours, une blancheur d'aube traverse ces pensées funèbres, et il ajoute :

« Malgré tout, je suis plein d'espoir en l'avenir, et je crois que la France n'est pas finie. Elle ressuscitera comme le Christ après une longue et douloureuse Passion. »

Quel amour, et quelle foi ! Comme ces accents sont bien dignes de l'héritier de ceux qui contribuèrent à grandir le patrimoine de la France, de toutes ces gloires qui portèrent le nom de Ségur : gloires militaires, gloires judiciaires, gloires politiques, gloires littéraires, gloires sacerdotales ! C'est tout un passé de bravoure, de droiture, de science, de talent, de sacrifice, qui vibrait en lui à cette heure et qui protestait par sa voix contre l'outrage jeté à la France par une poignée de sectaires malfaisants et d'insulteurs à gages.

« La France fait une grande maladie, » avait-il dit. Il en suivait anxieusement les progrès comme l'on observe sur le visage d'un être cher les diverses phases d'un mal qui ne pardonne pas. Chaque aggravation lui donnait au cœur un nouveau coup et l'on peut dire vraiment que sa vie en a été abrégée. « Je te demande, écrivait-il quelques mois avant sa mort à un ami, je te demande de redoubler tes prières pour ton vieil ami qui se sent parfois prêt à défaillir sous le double poids de l'âge et des malheurs de notre pauvre France. »

***

Tout, d'ailleurs, conspirait à sa fin. C'était d'abord

ce surmenage physique dont il n'aurait tenu qu'à lui de diminuer les causes, en restreignant, par exemple, sa participation active à certaines œuvres. Il ne put jamais s'y résoudre et, tout en se laissant convaincre en principe du danger qu'il courait, en fait, il ne suspendit pas une seule démarche ; l'âme continua de plus belle à mener le corps malgré lui, de force, pour ainsi dire. Ces saints excès achevèrent de ruiner une santé déjà bien délicate.

De plus, comme si Dieu avait voulu le préparer, par le détachement progressif de ses affections humaines au grand, à l'éternel repos, la mort fit autour de lui des vides irréparables. Ses parents, ses amis les plus chers disparurent successivement.

Il subissait toutes ces épreuves sans murmure, bénissant la volonté divine jusque dans ses rigueurs, ouvrant sans épouvante son âme aux graves enseignements de la mort. « Que d'avertissements coup sur coup pour me préparer à mon tour à paraître devant Dieu ! » disait-il à quelqu'un en lui annonçant la maladie mortelle de son frère, M. de Ségur-Lamoignon.

Vers la fin d'avril 1902, le déclin de ses forces s'accentua. Un de ses amis lui ayant écrit à l'occasion du 79e anniversaire de sa naissance, lequel tombait le 25 avril, il lui répondit, en le remerciant : « Je suis impotent depuis quelques jours, et sans doute pour 10 jours encore. C'est une faiblesse des reins que l'on traite par des piqûres que le médecin me fait chaque jour et que l'on me dit sans gravité. »

Cette indisposition « sans gravité » ne précédait la mort que de quelques jours. Mais, avant de s'éteindre, M. de Ségur allait donner, par un triple exemple, un résumé saisissant de sa vie consacrée au service de Dieu, du prochain et de la France.

Le jeudi 25 avril, il fit sa dernière visite de charité

aux infortunés parents de l'un de ses jeunes amis mort à vingt-cinq ans après une longue maladie. Presque défaillant lui-même, il avait tenu à gravir les cinq étages de la maison qu'ils habitaient — nous laissons à penser au prix de quels efforts. Là, il s'était entretenu avec eux de leur cher enfant, en essayant d'apaiser de ses consolations émues leur immense douleur.

Le vendredi 26, il assista aux exercices de l'adoration perpétuelle à St-Pierre du Gros-Caillou, voulant adorer encore sous les voiles du mystère eucharistique Celui qu'il devait bientôt contempler face à face. Dans le court trajet séparant l'église de son domicile, il dut s'arrêter plusieurs fois et manifesta une telle faiblesse que la personne dévouée qui l'accompagnait en fut effrayée.

Enfin, le dimanche suivant 27 avril, avaient lieu les élections législatives. Après la Sainte Messe à laquelle il avait pu se rendre appuyé sur le bras de son fils, il demanda qu'on le conduisît à la section de vote que tant d'électeurs valides croyaient pouvoir déserter ce jour-là, en pleine bataille. Après le devoir religieux, le devoir civique : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Jusqu'à l'extrême limite de ses forces, ce chrétien s'était conformé aux enseignements du Maître !

Ce fut sa dernière sortie. De ce jour il dut garder la chambre pour ne la plus quitter.

Il mettait à mourir la même douceur dont il avait fait preuve durant toute son existence. Un sourire d'une tendresse indéfinissable éclairait sa physionomie à l'approche des siens, dernier rayon de cet « été de la St-Martin » auquel il avait comparé lui-même sa vieillesse. Sans souffrance apparente, sans sursauts, la vie baissait comme une flamme qui manque d'aliment. Il se sentait touché irrémédiablement et n'attendait plus au-

cun soulagement de la science. « J'attends la miséricorde de Dieu, » répondait-il seulement lorsqu'on l'interrogeait sur son état. Elle ne lui fit pas défaut à l'heure suprême.

Cette agonie silencieuse dura dix jours, et le vendredi 9 mai, un peu avant minuit, M. de Ségur ferma ses yeux à la lumière du monde pour les ouvrir aux radieuses clartés de l'Infini.

La nouvelle de sa mort se répandit immédiatement dans les œuvres de jeunesse qu'elle plongea dans la consternation. De nombreux jeunes gens accoururent et se mêlèrent à la foule des amis que leur affection et leur reconnaissance amenaient au pied de la couche funèbre pour contempler une dernière fois ces traits que la mort avait fixés dans une majesté sereine et douce.

Les funérailles eurent lieu le 12 mai, au milieu d'une très nombreuse assistance, à St-Pierre du Gros Caillou. C'était un contraste impressionnant de voir rassemblées dans cette cérémonie des classes sociales si différentes, si démarquées. D'un côté, les membres de la haute aristocratie parisienne, parmi lesquels on pouvait relever les plus grands noms de l'armorial; de l'autre, tous ces jeunes hommes aux noms obscurs, aux attitudes humbles, mais dont le cœur s'étreignait plus douloureusement à mesure que le service funèbre se déroulait. Si les chants austères de la liturgie catholique ont une éloquence sublime, c'est surtout lorsque, dans l'homme, tout y répond pleinement. Il n'était pas un de ces enfants de Paris qui ne souffrît cruellement du vide que creusait dans sa vie cette absence sans retour; le deuil général des œuvres se doublait pour chacun d'eux d'un deuil particulier.

Passées à jamais, ces heures d'intimité d'un prix inestimable qu'on allait vivre, la journée finie, avec cet

homme éminent et bon! Brisée, cette plume qui traçait de si affectueuses et consolantes missives! Closes, ces lèvres dont les douces paroles étaient avidement recueillies! Inertes, ces bras qui s'ouvraient à tous sans distinction! Amères pensées! Certaines âmes, déjà, ne se sentaient-elles point aller à la dérive, comme des nefs à la voile desquelles le souffle directeur manque soudain?...

Mais voici que succédant à la gravité des proses rituelles, une voix s'élève dans l'église. Elle ne chante plus les tristesses de la mort ni les épouvantes du jugement; elle chante la miséricorde et l'amour:

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi...

L'admirable cantique qu'une pieuse et délicate inspiration a tenu à faire entendre en une pareille circonstance se poursuit. La sérénité qui en émane apaise les cœurs endoloris. Il semble que le cher disparu parle une dernière fois et qu'il veuille rassurer sur sa destinée éternelle ceux qui pleurent au pied du catafalque:

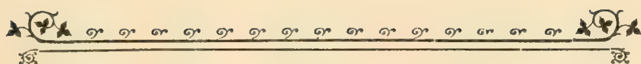
Divin Jésus, joie infinie!
Vivez en mon cœur à jamais!

A ces accents de l'amour divin plus fort que la mort, le découragement se dissipe et l'espoir d'une rencontre lointaine encore, mais sans séparation possible, prend sa place. Et aussitôt une prière intime monte du cœur de tous à l'adresse du juste qui vit désormais dans l'éternelle félicité: « O vous qui nous avez guidés jusqu'ici dans la voie droite, préservez-nous des défaillances! Faites que nous vivions en nous souvenant de vos exemples et de vos vertus, afin qu'un jour nous puissions adorer avec vous, dans tout l'éclat de sa magnificence, le Dieu que vous nous avez appris à aimer sur la terre en esprit et en vérité! »

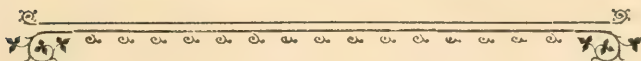
***

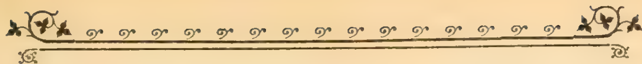
C'est à Santes, petite ville du département du Nord, que M. de Ségur repose, auprès de la compagne de sa vie. Sa tombe, modeste comme celui dont elle renferme la dépouille jusqu'à la résurrection, n'est guère connue que de ses proches. Mais son souvenir subsiste, tendre et vivace, dans toutes les âmes qu'il a approchées ici-bas. Puissent ces simples pages en offrir une preuve sensible et rester comme un monument bien modeste, lui aussi, de la reconnaissance filiale des « Enfants de Paris ».





CORRESPONDANCE.





AVERTISSEMENT.

AVANT de livrer au lecteur le trésor que forment les lettres du marquis de Ségur, nous tenons à redire que mieux que toute analyse et plus explicitement que tout commentaire, elles feront connaître leur auteur. Il est là tout entier, il s'y dévoile et s'y trahit: sa grande âme, son cœur si vaste, son intelligence élevée s'y révèlent, s'y réfléchissent comme en un miroir extrêmement pur. Elles disent tout l'homme: d'ailleurs, nous n'avons pu trouver de meilleurs documents pour tracer l'imparfaite étude qui précède. Le lecteur s'en sera déjà aperçu; ainsi que nous le disions dans l'introduction, c'est le marquis de Ségur que, par elles, nous aurons le plus souvent laissé parler. Connaissant d'une part son humilité et de l'autre sa dignité, nous ne pouvions être plus sûrs de dire vrai qu'en transcrivant ce qu'il disait de lui-même: au reste, il ne s'est pas dépeint, mais il s'est laissé deviner, et ce qui peut manquer dans notre analyse se trouvera dans la teneur de ses lettres.

Peut-être le lecteur nous reprochera-t-il, lorsqu'il les aura goûtées, de n'en avoir publié que quelques-unes. Nous lui répondrons simplement que la sélection faite par nous dans le nombre considérable de celles qui nous ont été communiquées, représente les lettres-types qui expriment le mieux ce qu'elles disent toutes. Ce qu'il devra déplorer, c'est moins le petit nombre de celles que nous lui mettons sous les yeux, que le grand nombre de celles qui sont restées inconnues de nous, et pour lesquelles nous ne pouvons que regretter avec lui de les ignorer.

Peut-être la diffusion de cet humble ouvrage, qui n'a de valeur que par la pensée qui en a dicté l'exécution,

permettra-t-elle de les connaître: s'il en est ainsi, nous les utiliserons à leur tour, pour l'édification de tous ceux qui les voudront parcourir et méditer, et pour la glorification de celui à la belle intelligence et à la belle âme duquel nous les aurons dues.



CHARITÉ.

Les quelques lettres qui suivent pourraient servir à elles seules de pièces justificatives à tout ce que nous avons dit de la charité de M. de Ségur. Elles révèlent cette âme dans toute son élévation et sa beauté et donnent une idée parfaite de son ardent amour du prochain. Voici à quelle occasion elles furent écrites.

Quelques jeunes gens, membres d'une conférence de St-Vincent de Paul, avaient recueilli deux frères orphelins, restés absolument seuls en ce monde, après de poignantes misères morales et physiques, et qui eussent été voués à tous les avatars d'un vagabondage sans issue si la charité chrétienne ne leur avait tendu les bras. Lorsqu'il en fut instruit, M. de Ségur s'émut doublement de cette détresse de corps et d'âme et il s'employa sur-le-champ à soulager l'une et l'autre. Ces déshérités, il leur donne à manger et à boire, les habille, les équipe de pied en cap pour la vie sociale qu'ils n'avaient fait jusqu'alors que côtoyer. Il poursuit dans les plus petits détails, avec la collaboration de bonnes âmes du quartier, le relèvement matériel des deux enfants, et lorsque cette œuvre première est à peu près achevée, il leur affirme, ou du moins, il affirme à l'aîné, plus capable de le comprendre, que l'homme ne vit pas seulement de pain, que les souffrances, les privations corporelles ne sont rien auprès de la déchéance morale, et qu'il faut pour éviter celle-ci, purifier son âme en y introduisant Jésus-Christ. Et c'est une suite délicieuse de lettres pleines de conseils paternels et maternels à la fois et d'exhortations à une vie résolûment chrétienne.

On devine le ravissement de ces pauvres orphelins en

recevant de telles missives. Pouvait-il être pour leur âme une meilleure prédication que l'exemple de ce chrétien, porteur d'un nom illustre, couronné lui-même de vertu et de talent, qui venait à eux avec un si visible détachement des préjugés de classe et qui leur prêchait la sainte égalité du christianisme, cette égalité qui réside au-dessus de toutes les différences sociales, dans une vie morale supérieure, à laquelle les plus humbles comme les plus grands peuvent aspirer?

Tout en correspondant directement avec ses protégés, M. de Ségur entretenait la charité et le zèle des jeunes confrères de saint Vincent de Paul qui lui avaient révélé cette infortune et leur découvrait la portée de leur généreuse initiative. On ne peut lire ces différentes lettres sans être profondément ému et sans se dire: Vraiment, toute la suavité de l'Évangile est là!

I

Méry s/Oise, 16 juillet 1895.

Cher petit ami,

Je t'ai quitté hier soir, et me voici t'écrivant ce matin. Sais-tu pourquoi? Sans doute parce que je t'aime beaucoup et parce que ton âme si aimante de Dieu et de ses pauvres m'est particulièrement chère. Mais, si je me presse tant, c'est en me souvenant de ce que tu m'as raconté hier de ce noble et malheureux jeune homme (je ne me rappelle pas bien son nom) qui supporte la misère avec un courage héroïque et que, tes amis et toi, vous avez pris sous votre fraternelle protection. Je voudrais participer à votre œuvre, et pour commencer, je te prie, cher enfant, de lui acheter deux chemises, puisque le pauvre petit n'en a qu'une seule. Achète-lui aussi ou fais-lui acheter par ta mère six mouchoirs, trois paires de chaussettes de coton, et, en

me répondant, tu me diras ce que je te dois... Après cela, nous verrons, suivant les besoins et les circonstances.

Je te prie aussi, mon bon Georges, de m'envoyer une note précise sur son petit frère que tu voudrais faire admettre à F***. Je n'ose répondre du succès, mais je ferai mon possible pour y parvenir. Prions tous ensemble, quoique séparés de corps, pour le succès de cette entreprise charitable. Que ces deux frères prient aussi et comme ce sera long et que nous serons bien heureux si cela peut se faire pour la fin de l'année, tâchez, tes amis et toi, avec le bon Frère et M. l'abbé, de trouver d'ici-là un moyen de l'empêcher de vagabonder, ce qui est la pire des situations.

Tu vois par cet exemple, mon cher enfant, ce que c'est que la charité des disciples de saint Vincent de Paul : une œuvre entraîne l'autre et l'on se trouve sans cesse dans la pénible et très douce obligation de se faire le sauveur de quelqu'un. Or, il n'y a qu'une grande chose en ce monde, c'est de s'occuper du bonheur et du salut des autres...

Veux-tu dire à ton cher et aimable frère que je l'aime beaucoup et que je n'ai qu'une recommandation à lui faire, c'est de suivre tes conseils et tes exemples ? Il me semble d'ailleurs que c'est ce qu'il fait déjà, et que vous êtes comme les premiers chrétiens, un seul cœur et une seule âme. Dis-lui que je l'embrasse paternellement comme toi-même et que je reste à jamais votre vieil ami qui prie pour vous dans l'amour de notre bon Sauveur Jésus-Christ.

Je vous promets à tous les deux de dire chaque jour un *Ave Maria* pour vous, à la condition que vous en direz un pour moi chaque jour aussi. Ce sera notre lien spirituel à jamais.

Villiers, 22 juillet 1895.

Mon bon enfant,

Me voici de retour à Villiers et je t'envoie un mandat-poste pour ton jeune protégé. Tu emploieras tout de suite ou peu à peu cette somme à procurer à ce pauvre enfant et à son petit frère le nécessaire...

Un point capital qu'il ne faut pas oublier, c'est le côté moral et religieux. L*** a sans doute besoin d'être un peu remonté du côté de la pratique et de la prière. Fais-lui une loi d'assister à la messe de votre société, d'y amener son petit frère, de lui faire faire ses prières, enfin de remplacer sa mère, tant que je n'aurai pas réussi à le faire entrer à F***. Avec l'élévation de sentiments qu'il a, ce brave jeune homme peut devenir un saint, et tu l'amèneras vite, j'en suis sûr, de la reconnaissance à l'amitié pour toi, et de l'amitié pour toi à l'amour de Dieu qui t'inspire sa charité pour lui.

Je suis plus heureux que je ne puis te le dire, mon cher et excellent enfant, de te voir en quelque sorte, au début de ton ministère de charité, chargé de cette âme, et presque obligé de te sanctifier de plus en plus pour la sanctifier à ton tour. C'est ainsi que les pauvres rendent à leurs consolateurs le bien qu'ils leur font, et que le règne de Dieu s'étend en ce triste monde où le nom du divin Père est si rarement sanctifié.

Si L... et le petit A... n'ont pas de livres de prières, tâche de leur en procurer... Plus tard, je leur donnerai de jolis paroissiens.

Allons, à revoir, mon bon enfant, je t'envoie mille tendresses du fond du cœur, partage-les avec F... et C... tout en les gardant toutes, car l'amour de Jésus-Christ ne s'épuise et ne s'appauvrit jamais en se partageant : au contraire.

Ton vieil ami qui prie pour toi et pour tous.

Villiers, mardi 30 juillet 1895.

Cher enfant,

Le petit A... m'a écrit une lettre touchante où il me raconte ce que ta mère fait pour lui, et où il me demande de venir dimanche à la distribution des prix chez les Frères, pour le couronner et remplacer sa mère absente. J'y viendrai si je le peux; cela dépendra beaucoup de l'heure de la cérémonie. Si tu le sais, cher petit ami, dis-le-moi en me répondant, et je ferai mon possible pour y assister...

II

Villiers, 23 juillet 1895.

Mon cher petit ami,

J'ai reçu ta lettre ce matin et je veux te dire tout de suite qu'elle a achevé de te gagner mon cœur déjà bien touché de tes épreuves et de ton courage à les supporter. Oui, tu as raison de te dire mon enfant, et je te donne pour toujours ta place parmi ces chers enfants de Paris qui sont à la fois le souci et la consolation de ma vieillesse.

Je te recommande, mon bon enfant, de venir très exactement au patronage tous les dimanches, de faire aller ton jeune frère à l'école jusqu'au moment où il sera possible de le faire admettre à F***. C'est bien difficile, mais je n'en désespère pas, et à défaut de F*** je tâcherai de trouver autre chose. Jusque-là, il faut empêcher cet enfant de vagabonder, et s'il faut payer quelque chose pour le faire admettre à l'école chez les Frères, je m'en chargerai.

Je te charge aussi, mon cher ami, de faire mes plus grandes amitiés à tes amis de la Petite Conférence.

Si tu veux leur donner ainsi qu'à moi la plus grande preuve de ta reconnaissance, applique-toi à devenir de plus en plus chrétien, homme de prière, t'abandonnant à la volonté de Dieu et subordonnant tout à ton salut éternel. Rends-toi digne de communier souvent et saintement et tu verras se réaliser en toi la grande parole de l'Évangile : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. » Le reste, c'est-à-dire les récompenses et les consolations de ce pauvre monde qui est si peu de chose auprès de la vie éternelle.

Allons, je te quitte, cher enfant, car j'ai trente ou quarante lettres à écrire et je n'ai que deux yeux bien fatigués pour subvenir à ce travail. Je t'embrasse avec ton frère comme si je vous avais vus naître et toujours aimés, et je reste votre vieil ami qui prie pour vous.

Villiers, 12 août 1895.

Cher petit ami,

Je pense à toi ainsi qu'à ton frère tous les jours, je prie pour vous tous les jours, et ce que je demande à Dieu pour toi, bien plus encore que les consolations matérielles, c'est ce sentiment de foi profonde et solide qui nous montre le ciel comme le seul but de la vie, et la vertu chrétienne comme le seul moyen d'y parvenir.

C'est cette piété pratique qui a soutenu ta pauvre maman dans ses épreuves, et maintenant qu'elle est récompensée là-haut de ses misères et de ses combats de la terre, c'est cela surtout qu'elle demande à Dieu pour ses deux chers bien-aimés fils.

Donc, mon cher enfant, souviens-toi de ta mère,

et arme-toi de foi, d'espérance et de charité chrétienne pour les combats de la vie.

Surveille bien ton petit frère. Dis-lui et fais-lui faire ce que ta mère lui aurait fait faire et lui aurait dit. Ne le laisse jamais sortir le matin ni se coucher le soir sans avoir fait avec soin sa prière ; enfin, prépare-le dès maintenant par tes exemples et tes conseils à faire une bonne première communion.

En attendant la joie de te revoir, mon cher petit enfant, je t'embrasse paternellement avec ton frère, et aussi avec G. et F. que j'aime tant, et je reste votre vieil ami à tous.

Villiers, 24 août 1895.

Mon bien cher enfant,

Je pense continuellement à toi, à ton jeune frère, à mon excellent G., et quoique je t'aie vu il y a huit jours, il me semble que nous sommes séparés depuis longtemps. Oui, mon pauvre cher enfant, tu t'es emparé de mon cœur et je crois que maintenant rien ne pourra t'en déloger, car il faudrait pour cela que tu cesses de mériter mon estime et ma tendresse par l'oubli de tes devoirs fraternels et de tes devoirs de chrétien.

Or, je suis convaincu qu'en ce qui concerne ton dévouement si touchant à ton frère, il est et sera immuable ; et quant à tes devoirs de chrétien, je suis plus convaincu encore que tu t'y attacheras de plus en plus et que tu arriveras prochainement à une sérieuse et inébranlable piété. Tu as été sauvé, consolé, adopté par les amis de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est lui, ce divin Sauveur, qui t'as donné en moi un vieil ami vraiment paternel, et c'est vers lui que tu reporteras toute ta reconnaissance, comme à sa source divine.

Je crois avoir lu dans ton âme, mon enfant, et j'y ai trouvé en germe les qualités et les vertus qui font les hommes, et qui font les saints. Seulement, ce germe sacré, il faut le cultiver jalousement, tous les jours, avec une indomptable volonté; car il t'impose des devoirs plus grands qu'à d'autres, parce que, si je ne me trompe, Dieu t'a donné une âme plus forte et plus grande qu'à d'autres. C'est même pour cela que ce divin maître, crucifié et Sauveur par la croix, t'a si fort éprouvé dès un âge tendre. Il attend beaucoup de toi, et il te trempe dans la souffrance et dans l'adversité.

Ayant trouvé que pour ton âge, tu avais eu à supporter un poids de douleur extraordinaire, il nous a envoyés à ton secours, tes amis de la Petite Conférence et moi, et désormais, je puis te garantir que tu souffriras moins, car tu ne seras plus seul à souffrir. Tu te sentiras aimé, honoré, compris; tu le sens déjà, et avec cela, un homme de cœur n'est pas vraiment malheureux...

A revoir, mon cher petit ami, je t'embrasse et t'aime paternellement, et je reste ton vieil ami qui prie pour toi tous les jours.

La Bussière, 12 septembre 1895.

Mon cher petit ami,

Puisque le bon Dieu a daigné choisir un vieux pécheur comme moi pour te servir en quelque sorte d'ange gardien visible en tes épreuves et tes tentations, je veux me tenir à ta disposition chaque fois que tu auras besoin de mon secours. Je t'écrirai aussi souvent que je le pourrai, et je te conseille, cher enfant, dans les moments difficiles, de reprendre mes lettres et de les relire. Au fond, sous une forme différente, toutes se

résument en une seule chose : la charité. La charité ou l'amour, c'est la même chose, et sous un autre nom, c'est Dieu, qui est la charité universelle, substantielle et éternelle : amour de Dieu, amour du prochain, c'est bien là toute la religion. Aimons-nous donc, mon cher enfant, aimons ensemble Dieu, la Sainte Vierge, saint Vincent de Paul, et faisons passer cet amour dans tous nos actes...

... Je veux, Dieu aidant, que tu deviennes un vrai chrétien, un homme de foi, d'œuvres, faisant du bien aux autres, et que tu développes ta belle intelligence par l'étude, en développant ta vertu et ta piété par la prière et par la fréquente communion. Tu viendras souvent communier avec moi à la chapelle de mon saint frère, et, qui sait ? il t'obtiendra peut-être un jour de Notre-Seigneur la grâce d'être ce qu'il y a de plus grand en ce monde, un saint prêtre.

En attendant, cher petit ami, continue à veiller sur ton frère, à être aimable et confiant avec tes charmants amis et jeunes bienfaiteurs. Tout en gardant pour ton vieil ami, ton vieux père, le fond de ton cœur, sois expansif avec ces chers jeunes gens, et sois simple comme la justice et la vérité...

Allons, courage, confiance, mon petit ami, répète souvent comme prière excellente : *Amen ! Alleluia ! Amen*, c'est la soumission à Dieu ; *Alleluia*, c'est l'action de grâces. Obéir, remercier, c'est la respiration de l'amour, c'est toute la religion.

Je te serre sur mon cœur avec ton frère,

Ton vieil ami.

Esquerchin, 7 octobre 1895.

Très cher enfant,

Je t'envoie un seul petit mot de tendresse, ayant

toujours plus à faire que mes yeux n'en peuvent supporter. Mais comment ne pas te redire que je suis heureux que ton bonheur, tes progrès dans le bien, dans la sagesse, dans la dignité de ta vie, ne se ralentissent pas un seul jour, et que tu travailles incessamment à devenir un parfait chrétien, sévère à toi-même, indulgent aux autres, aimable à tous, et maître de tes passions. Ne tremble pas, cher petit ami, devant l'énormité apparente de cette tâche ; par la prière, par l'union à Jésus, par la protection de la Sainte Vierge, tout devient facile au jeune homme de bonne volonté, et en réalisant le programme que je te propose, tu ne feras qu'imiter ce que font déjà ces braves gens, ces chers et pieux enfants de Dieu qui t'entourent de leur affection. Courage donc et confiance !

Je m'arrête, cher petit ami, si je me laissais aller, je n'en finirais pas. Je t'embrasse avec une tendresse toute paternelle ainsi que ton frère, et je reste à jamais ton vieil ami, ton père en l'amour de Notre bon Sauveur Jésus.





LETTRES SUR L'APOSTOLAT.

Villiers, 6 août 1897.

Mon très cher enfant,

Que la Providence a été bonne pour nous en t'envoyant à ma rencontre, toi à l'entrée de la virilité, moi vers la fin de mon passage sur la terre. Pour moi, cette rencontre a été une source de joies pures et d'actions de grâces, et pour toi, tu me le dis et je le crois, elle a été le principe d'un progrès rapide, définitif et indéfini dans la voie de la piété, du dévouement et du bonheur. Tu entrevoyais Notre-Seigneur, son Évangile, son Église, ses œuvres, tu aspirais vaguement à la sainteté chrétienne, sans sentir bien encore ce que c'était, et même si cela était. Maintenant, grâce à ton patronage surtout, à ces chers petits qui se sont emparés de ton cœur et de ta vie, mais aussi un peu grâce à la tendresse et à la direction que tu as trouvées en moi, te voilà installé à toujours sur le roc de la foi, sur S. Pierre, et tu ne t'arrêteras plus dans cette voie, non seulement pour toi-même, mais pour les autres. Car, lorsqu'une grande âme comme la tienne a goûté de la vérité, de l'Évangile, du sacrifice, elle est dans la bienheureuse impossibilité de s'en éloigner, de s'en rassasier jamais. Te voilà apôtre à perpétuité, apôtre de l'enfance, de la jeunesse, et qui sait si pour l'être plus complètement, plus efficacement encore, tu ne te donneras pas un jour tout entier officiellement à l'apostolat catholique parfait, dans le sacerdoce? En tout cas, prêtre, religieux ou laïque, tu seras un serviteur du Père de famille, un ministre de l'Évangile, un apôtre du corps à l'âme et de la tête aux pieds...

Je t'envoie toutes les tendresses de mon cœur et je reste à jamais ton vieil ami en Notre-Seigneur et en nos petits enfants.

Si tu as besoin de livres, je t'en enverrai, et en attendant, je t'indique pour les questions religieuses les *Réponses* de Mgr de Ségur qui sont d'un puissant secours à nos enfants de Paris. Je vais t'en envoyer plusieurs exemplaires avec mon livre intitulé: *Grandes questions* où plusieurs sujets importants sont longuement traités.

... Je t'embrasse paternellement et je reste ton vieil ami qui prie pour toi tous les jours.

Esquerchin, 19 juillet 1886.

Mon bon ami,

J'ai passé 36 heures à Paris et j'avais bien envie de vous écrire pour vous donner un rendez-vous, mais j'avais tant à faire et je vous sais si occupé que j'y ai renoncé, non sans regret, car mon désir de vous voir est égal à mon affection pour vous qui est aussi solide que profonde. Il est rare en ce monde de pouvoir absolument compter sur quelqu'un comme je compte sur vous...

Sur cette déclaration sortie du fond de mon cœur, je passe au chapitre moins sentimental des nouvelles. Je vous en donnerai des miennes et vous m'en donnerez des vôtres.

J'ai fait bon voyage samedi, et je suis installé à Esquerchin, seul pour 15 jours environ, mais dans une solitude très peuplée et très consolée. Outre de bons serviteurs, j'ai à voir un bon curé, d'excellentes sœurs

de St-Vincent de Paul, de braves fermiers et de braves fermières, des malades, entre autres un pauvre jeune homme de 23 ans qui se meurt de la poitrine. J'ai des ouvriers à surveiller dans le jardin, j'ai des fruits, des légumes et des arbres à voir pousser; par le beau temps, c'est fort agréable. Enfin, j'ai à ma porte l'église avec le bon Dieu qui l'habite et qui est l'ami et le consolateur par excellence. J'ai le temps de le prier pour tous ceux que j'aime; or, après mes enfants, c'est vous, ce sont nos chers jeunes amis de l'Association et spécialement de la Conférence, qui tiennent la meilleure place dans mon cœur.

A propos de la Conférence, c'est aujourd'hui la fête de St-Vincent de Paul; je l'ai fêtée chez nos bonnes sœurs à 6 heures et demie du matin. Dites après demain mercredi à nos respectables confrères que je les respecte énormément, mais que je les aime encore davantage et que je leur recommande d'aimer et de respecter leurs pauvres comme les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A revoir, mon bon, mon cher, mon grand ami; soyez toujours la Providence des petits à la Société. Prions toujours beaucoup les uns pour les autres, n'est-ce pas?

Votre vieil ami.

Esquerchin, dimanche 1er août 1886.

Mon cher grand ami,

Vous avez eu, je le sais, de mes nouvelles, depuis la lettre que vous m'avez écrite, par le bon G. auquel j'ai écrit dernièrement et qui m'a répondu de la manière la plus affectueuse et la plus charmante. C'est un de ceux sur lesquels je compte le plus pour l'avenir

de notre chère société, et on pourra, j'espère, dire plus tard de lui ce qu'il me dit de vous qu'il appelle *notre grand capitaine.* Ce mot m'a fait rire, il est très juste et très vrai; vous êtes en effet le capitaine de cette petite armée du bien dont je suis le général sur le papier; de plus, vous êtes grand incontestablement, la définition est donc exacte. Or, monsieur le Capitaine, il paraît que vous avez cherché votre vieux général dimanche à Amettes [1] et que vous ne l'avez pas trouvé. Je m'en doutais, tant j'ai de perspicacité, et cela parce que je n'y suis pas allé. Pourquoi? pour deux motifs, l'un mauvais, l'autre bête; le premier parce que je me trouve trop souvent lâche au moment de l'exécution, que je crains la fatigue, la pluie, la chaleur, tout ce que les disciples de S. Labre doivent mépriser; le second, parce que j'avais oublié de me renseigner sur les heures de départ de Douai à Arras, d'Arras à Lillers, sur les heures de retour, que j'étais sans indicateur, et que quand j'y ai pensé, il était trop tard pour organiser mon voyage. Du reste, quand j'ai vu l'affreux temps de l'après-midi, je me suis consolé de ma défection, surtout quand ayant su par une brave fermière, ma voisine, qui connaît Amettes, qu'il y a vraiment une assez grande distance de la station au village. Bref, mon cher ami, je suis toujours très désireux, je puis même dire résolu, de faire ce pieux pèlerinage, mais après avoir étudié le terrain, en prenant mon jour, mon heure et mon courage qui est pour moi une vertu très intermittente, pour ne pas dire absente. Racontez-moi bientôt votre pèlerinage avec les distances exactes, les moyens de vivre à Amettes, coucher et manger (mal, ça m'est égal), et je ne doute pas que votre enthousiasme de pèlerin ne me gagne et ne me décide à vous imiter.

---

1. Patrie de saint Benoît Joseph Labre.

J'ai été fort intéressé par votre récit de voyage au Mont St-Michel, et je vous assure, cher excellent ami, que si je me sentais aussi jeune de corps que je le suis de cœur et de sentiment, ce serait pour moi une joie très vive et toute chrétienne de faire des pèlerinages avec vous. Mais la vigueur des jambes me manque et encore plus la force des yeux, sans lesquels les voyages perdent les trois quarts de leur agrément. Je suis plus fait maintenant pour la prière solitaire dans un coin d'église que pour les expéditions de foi et de dévotion. J'espère que le bon Dieu me tiendra compte de mes velléités d'amour actif, et se contentera de ma vie contemplative, quoiqu'elle soit de la plus mauvaise qualité; car c'est la distraction obstinée, acharnée, qui fait souvent le fond de mes méditations.

Je m'arrête, mon cher grand enfant (pardonnez-moi cette expression, mon capitaine), pour épargner mes méchants yeux, et je vous quitte en vous embrassant comme une des créatures du bon Dieu que j'aime le plus en ce monde. Aimez-moi de même, priez pour moi, et croyez-moi votre vieil ami de cœur et d'œuvres.

Esquerchin, 7 septembre 1886.

Mon très cher ami,

Je veux vous écrire tout de suite pour vous remercier de votre bonne et longue lettre et vous encourager à continuer toujours et sans relâche la lutte contre toutes les lâchetés et toutes les indifférences. C'est la vie, mon bon ami, la vie chrétienne, et quand on a S. Labre pour modèle et pour patron, il faut marcher droit et ferme sur les épines, sur les cailloux, en acceptant tous les ennuis en esprit de pénitence. Vous avez affaire à des camarades dont la plupart sont de bons enfants,

assez chrétiens pour ne pas rompre avec les devoirs essentiels, pas assez pour aller jusqu'à la piété. Ne les blâmez pas, ne les méprisez pas surtout, ce serait du pharisaïsme, mais continuez, comme vous l'avez fait jusqu'ici, à leur donner l'exemple de la gaieté chrétienne, du zèle, de la ferveur, de la communion fréquente, sans vous soucier de ce qu'ils en pourront dire. Au fond vos camarades les plus indifférents ne vous en estiment que plus. Ils savent bien qu'un jeune homme de 30 ans, parisien, ne fait pas de la sainteté, et que s'il communie souvent, c'est qu'il aime le Divin Maître. Cela dit, mon grand cher fils, gardez-vous bien de mettre de l'amertume dans votre zèle. Soyez aussi indulgent pour les autres que sévère pour vous-même : c'est la condition essentielle de toute vraie piété. Et puis dites-vous bien que le patronage fait plus de bien qu'il n'en a l'air, et que n'eût-il d'autre résultat que de retenir dans l'habitude de la prière du matin et du soir, de la messe du dimanche et de la communion Pascale les neuf dixièmes de ses membres, il serait encore une œuvre éminemment utile et sanctifiante. Sanctifiez-vous de plus en plus, sanctifiez par vos exemples et vos conseils les cinq ou six bons et charmants enfants de 15 à 20 ans qui vous entourent, et vous n'aurez pas perdu votre temps.

A revoir, mon cher enfant, plus cher que jamais. Je prie beaucoup plus pour vous et vos camarades, depuis quelque temps ; J... tient une place spéciale dans mes prières ; il y a là, je crois, une belle vocation à hâter par nos prières...

Esquerchin, 16 septembre 1886.

Mon bien cher ami,

Je ne veux pas tarder à vous dire le ravissement des

heures que j'ai passées à Amettes. Arrivé à trois heures et demie, logé chez les bons Pères Maristes, j'ai visité avec une vive émotion l'église, la chaumière du saint, j'ai fait avec recueillement le chemin de croix de la pâture, j'ai passé bien du temps seul dans l'église avant le souper, après, puis le lendemain après la messe. J'ai ardemment prié pour ceux qui me sont chers, pour vous, pour nos amis, pour l'Œuvre de S. Labre, et j'ai demandé avec instances à Dieu, par son intercession, cet esprit de pauvreté, de détachement du monde, qui me manque si complètement. J'espère être revenu de là un peu plus sérieusement chrétien. Avec l'aide de Dieu et s'il me prête vie, j'ai l'intention de retourner à Amettes plus d'une fois et d'y faire une retraite de quelques jours.

Voilà ce que je voulais vous dire, mon cher et bon enfant, vous que j'aime comme un fils devant Dieu, vous dont le souvenir m'a accompagné dans toutes les émotions de ce cher pèlerinage. J'ai pris et je prends la résolution de m'attacher beaucoup plus à l'Œuvre de S. Labre, et vous serez mon guide dans la mise en pratique de ce projet, afin qu'il ne s'évanouisse pas à la première difficulté.

Avez-vous acheté à Amettes la photographie du Saint d'après son portrait placé dans la maison? Elle me paraît admirablement touchante, malgré la facture un peu grossière. Si vous ne l'avez pas et que vous la désiriez, écrivez-moi; j'en ferai venir quelques cartes et je vous en enverrai. Il serait bon que chacun des associés de l'Œuvre connût cette pieuse et pénétrante image de leur patron, où son esprit intérieur et sa profonde pénitence sont merveilleusement exprimés.

Je me borne à ces lignes, mon cher grand ami, parce que je dois ménager toujours mes yeux et que j'ai à écrire à mes enfants dont je suis séparé. Écrivez-moi

bientôt, et souvenez-vous de mes conseils de douceur et de condescendance charitable pour le prochain.

Je vous embrasse en Notre-Seigneur et je puis vous dire que votre âme est une de celles qui me sont le plus chères devant le Seigneur.

Votre vieil ami.

Soyez tout dévoué à la petite Conférence et à l'Association, envers et contre tous. Rappelez-vous que tout chrétien est comme le Christ : un signe auquel il sera contredit.

Cannes, mercredi 11 janvier 1888.

Mon bon et cher ami,

Nous sommes arrivés hier à bon port, et j'ai déjà écrit ce matin au frère N*** pour observer l'ordre en toute chose. J'espère qu'il lira ma lettre dimanche après la messe et le sermon de M. l'abbé, ou du moins qu'il en parlera à nos jeunes amis. A vous, cher ami de mon cœur, j'écris cet après-midi une lettre que je me propose de terminer et de vous envoyer demain et qui vous portera mon affection et mon désir impatient de causer avec vous par écrit, ne pouvant plus le faire autrement. Je ne vous redis pas les détails que j'ai donnés au cher frère sur mon voyage, notre charmante installation au bord de la mer, la beauté du temps de mai ou de juin que nous avons trouvé ici...

Cannes est vraiment un lieu enchanteur par cet admirable temps. Si la vie était faite pour s'amuser et se plaire aux charmes de la nature et des douceurs de ce monde, Cannes serait un des endroits les mieux faits pour réaliser ce profane idéal. Le nôtre est ailleurs, il est plus haut, d'un autre ordre, et le soleil qui l'illu-

mine brille partout et sous tous les climats. Ce soleil-là, je tâche de lui laisser la première et la plus grande place dans mon cœur : si j'étais un saint, ce serait toute la place qu'il lui faudrait donner.

Pour vous, mon cher ami, votre vocation est d'être l'apôtre de vos camarades, le directeur, le prêtre laïque et emporté de ces jeunes gens qui vous entourent et qui lisent leur devoir dans vos yeux bien mieux et bien plus immédiatement que dans les nôtres. On dit que c'est le sous-officier qui fait une bonne troupe ; le sous-officier, c'est vous ; vous tenez à la fois du chef et du soldat ; vous stimulez les chefs ou soi-disant tels par votre exemple d'apôtre, et vous agissez de même sur les soldats et les petits enfants de troupe...

Là-dessus, mon cher enfant, je vous dis adieu jusqu'à demain, je vais aller respirer encore le soleil sur la plage bordée de palmiers qu'on appelle la Croisette, puis j'irai prier un peu pour vous et pour *nos* enfants plus jeunes dans quelque église de Cannes qui en regorge, et je reprendrai la plume demain matin, s'il plaît à Dieu.

Jeudi matin. — Il fait toujours un temps admirable ; je reviens de la messe, et je reprends ma lettre pour vous redire que je pense à vous, et que si je pouvais transporter ici notre chère Association, je m'y trouverais très heureux. Pourtant, j'eusse encore bien mieux aimé Rome, où je vois, dès maintenant, que je n'irai pas ; c'est trop loin pour mon âge, seul, et c'est trop cher pour ma bourse. Après-demain, 14 janvier, jour où vous arrivera ma lettre, sera un triste jour pour moi [1], par les douloureux souvenirs qu'il ravive en mon cœur. Que vous puissiez ou non aller à la messe de huit heures,

1. Jour anniversaire de la mort de Madame la Marquise de Ségur.

rue du Bac, je suis bien sûr que ce jour-là, vous penserez tout particulièrement à votre vieil ami qui vous embrasse bien tendrement et qui vous reste étroitement uni, à la vie, à la mort, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Kermadio, 19 juillet 1888.

Mon cher ami,

Me voici à Kermadio depuis avant-hier soir et j'y ai déjà bien pensé à vous, bien prié pour vous. Je suis, en effet, vous le savez, à dix minutes de l'église et du cimetière de Pluneret où la tombe de mon saint frère touche celle de ma mère, et j'y ai porté plus d'une fois hier et ce matin votre souvenir avec celui de tous ces chers enfants de son ministère qu'il aimait et qu'il m'a laissés à aimer après lui. Vous savez, mon cher grand fils, que je m'acquitte de mon mieux de cette tâche, si douce quand elle s'adresse à des cœurs comme le vôtre.

C'est en votre nom et votre souvenir que je résume celui de tous nos jeunes amis. C'est à vous aussi que j'écris le premier, comme au capitaine de cette chère et pieuse petite troupe de vrais chrétiens. J'écrirai à l'un d'entre eux presque chaque jour, de façon que tous aient sans trop tarder un souvenir personnel de moi. Bientôt, je vais avoir à corriger les épreuves d'un livre, et comme c'est très fatigant pour mes vieux yeux, la longueur de mes lettres s'en ressentira; mais il faut si peu de temps, si peu de mots pour dire à ses amis qu'on pense à eux, qu'on prie pour eux, et qu'on les aime! « L'amour n'a qu'un mot, a dit Lacordaire en parlant du chapelet, et ce mot, quand il l'a dit une fois, il le répète toujours sans jamais s'en lasser. » Ce

mot de l'amitié, il se retrouvera dans chacune de mes lettres, comme l'*Ave Maria* à chaque moment du chapelet, et il n'y aura guère de changé que les adresses...

Allons, à revoir, mon cher et excellent ami. Je vous embrasse dans le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Votre vieil ami.

Esquerchin, lundi 24 août 1891.

Très cher ami,

Vous voilà certainement revenu de votre voyage solitaire et vous avez repris le cours de votre vie accoutumée, vie de travail, de dévouement, de lutte toujours renaissante non seulement contre le diable et ses serviteurs, mais contre les serviteurs de Dieu. C'est cela qui est le plus dur, n'est-ce pas! Se battre avec l'ennemi, c'est tout simple et ça va de soi; mais avoir à lutter contre la sottise de ses amis, c'est la véritable épreuve du soldat de Jésus-Christ. Je trouve d'ailleurs que vous avez joliment raison d'écarter d'une façon ou de l'autre, de votre chemin, les timides... Dans cette œuvre si hérissée de difficultés, qui demande à la fois tant de prudence et tant de décision, il faut absolument remettre dans les rangs les indécis qui savent prier et aimer Dieu, ce qui est immense pour eux-mêmes, mais ce qui est insuffisant quand il s'agit de gouverner. Henri IV n'était pas un saint, et il a sauvé la France; le bon Louis XVI était un ange, et il a perdu son royaume et sa tête. Donc, mon brave ami, vous que j'appelle, non sans raison, le capitaine de notre bataillon catholique, ne vous préoccupez ni des criailleries, ni des effarements, et quand vous aurez étudié à fond une question et que vous serez sûr de la solution, allez

de l'avant, en disant : qui m'aime me suive ! Vous serez suivi, même par ceux qui ne vous aiment pas. Il n'y a plus d'hommes de résolution en France, et c'est la cause de notre décadence. Quand, par hasard, il s'en trouve un quelque part, il n'a qu'à parler et à marcher, il sera sûr d'avoir bientôt une armée. Je vous encourage et vous prie instamment de ne pas abandonner cette œuvre si essentielle au développement sérieux de nos patronages qui piétinent sur place et ne sont plus en progrès depuis quelques années...

Et puis, cher ami, continuez à animer de votre souffle et de votre verve la chère petite conférence. J'ai passé l'Assomption à Paris, et nos jeunes gens m'ont dit que ça marchait parfaitement sous votre direction. Agissez ferme sur les jeunes, c'est le séminaire de la société, et il y en a beaucoup de bien disposés.

A revoir, mon ami, je vous embrasse comme mon enfant, quoique vous soyez homme. Prions toujours beaucoup l'un pour l'autre, et pour tous.

Votre vieil ami.

Esquerchin, 6 septembre 1891.

Très cher ami,

J'ai les yeux toujours fatigués : il est vrai que je ne leur donne guère de repos ; mais je veux tout de même vous écrire encore quelques lignes en réponse à votre lettre si intéressante et si bien faite pour me toucher, car vous ne prodiguez ni votre affection, ni les protestations de dévouement, et cela décuple pour moi le prix des sentiments que vous m'exprimez si bien et que je vous rends du fond du cœur. Pour que la mesure soit juste, il faut même que ma tendresse dépasse la

vôtre; car, suivant une remarque admirable du Père Lacordaire, la vieillesse, étant moins aimable par elle-même que la jeunesse, doit aimer la première et aimer davantage, et la paternité, qui est l'amitié des vieux pour les jeunes, a ce suprême honneur de ressembler à la paternité de Dieu, en étant désintéressée. Elle est faite toute de dévouement et le sacrifice est sa récompense; sacrifice et dévouement si doux à mon cœur que mon plus grand châtiment serait d'en être privé.

La Bussière, 13 octobre 1896.

Merci de votre bonne, longue, intéressante lettre, mon très cher ami; elle répond absolument à tout ce que je pense, à tout ce que j'ai ressenti de loin pendant ces jours inoubliables où la justice de Dieu, comme vous le dites, semble s'être effacée devant sa miséricorde. Cet arc-en-ciel qui s'est dressé au-dessus du vaisseau qui portait le Czar, au moment où il pénétrait dans les eaux françaises, et cette réapparition du soleil qui a refait place à la pluie après seulement le départ de notre grand ami et allié, cette unanimité d'un peuple si divisé, et cette parfaite tenue d'une foule immense au milieu d'un enthousiasme sans précédent, tout cela arrivant en plein jubilé du 14e centenaire du baptême de la France à Reims, me semble resplendissant de surnaturel, et sans me douter de la façon dont nous sortirons de l'abîme entr'ouvert par l'athéisme de nos gouvernants, je commence à espérer et à croire que nous en sortirons...

... Je pense avec vous que dans toutes nos réunions d'amis, il faut tout ramener à une idée dominante : le devoir absolu, impérieux de tout jeune homme chrétien de se faire apôtre en gros ou en détail, en parole ou

en exemple; le salut de la société est à ce prix. Que chacun se fasse un devoir d'avoir toujours un camarade, un jeune, un égal ou un supérieur, un ami ou un adversaire comme objectif de son apostolat, et, le premier gagné à Dieu, de passer à un autre. Outre le bonheur de ramener une âme à Dieu, à l'Église, à la France catholique, il gagnera à ce métier apostolique la plus grande grâce que puisse rêver un jeune homme chrétien, celle d'être délivré de l'ennui, le terrible ennui, qui naît de la vulgarité, de la monotonie du travail, et qui mène aux chutes et aux lâches abandons.

A revoir, mon bon et cher ami, je vous charge de toutes mes tendresses pour notre cher petit peuple de St-Vincent de Paul et je demeure à jamais votre vieil ami à tous dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Villiers, 18 juillet 1901.

Mon bien cher ami,

Voilà bien des jours, des semaines, que mon cœur vous écrit et que ma plume reste inerte. Je vais d'abord aux jeunes, aux commençants, ou à ceux, très nombreux, qui ayant soit un service personnel à me demander, soit une difficulté d'œuvre à me soumettre, soit un grand chagrin à consoler, retardent indéfiniment mes lettres d'initiative et d'intimité personnelle.

Et puis, faut-il vous le dire, je suis accablé par les complications de l'âge, de la santé, de ma vue qui baisse beaucoup et plus encore peut-être, par le spectacle horrible de l'effondrement de la patrie. Je sais, et au fond je garde l'espoir invincible, que Dieu, maître des hommes et des choses, a encore des actes à accom-

plir dans le monde par sa chère vieille France, et qu'il peut, à un moment, par une circonstance imprévue des hommes, écraser d'un coup de tonnerre toute cette vermine franc-maçonne qui nous dévore. Mais il y a des moments où, la faiblesse physique s'en mêlant, je me dis que la Justice de Dieu accompagne ou précède sa miséricorde, et les crimes sont si grands, si nombreux, si ignobles, les lâchetés si honteuses, les blasphèmes et les sacrilèges si affreux, que je tremble devant les épreuves qu'il faudra traverser pour arriver au salut, si l'heure du salut doit sonner un jour.

Pardon de mon abandon, mon cher ami, j'avais besoin d'épancher ce flot de tristesse dans une âme assez grande pour n'en être pas submergée, et vous m'excuserez en pensant que je suis dans une passe d'affaissement, causée par ma vieillesse et mes infirmités qui m'affaiblissent toujours. Peut-être avec un peu plus de force physique, retrouverai-je plus de force morale.

Cette lettre est donc pour vous, cher ami. Vous pouvez pourtant, si vous le désirez, mais à quoi bon? la montrer à nos grands amis...

En tout cas, redites mon souvenir constant, ma tendresse paternelle pour tous ces chers petits amis de nos œuvres, qui me semblent d'autant plus chers que je les vois moins et que leur absence laisse un vide douloureux dans mon cœur. Qu'ils pensent à l'apostolat horizontal de M. Harmel, et à l'apostolat de la prière. Vu la gravité de la crise religieuse et sociale, qu'ils soient plus exacts que jamais aux Communions de la Petite Conférence pour la France et l'Église, et qu'ils prient aussi avec vous, mon bon ami, pour leur vieil ami plus attaché que jamais en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LETTRES A DES SOLDATS.

Paris, 7 janvier 1899.

Mon cher enfant,

... Je me doutais bien que tu avais été à M... en permission de Noël ou du jour de l'an, et si j'en avais été sûr, c'est là que je t'aurais adressé ma lettre. Mais il vaut mieux qu'elle t'arrive au régiment où elle sera pour toi comme une visite de mon cœur, un signe sensible de l'amitié que je t'ai vouée et que rien n'affaiblira tant que je vivrai. Cher et bien-aimé fils, réfugie-toi dans la prière, dans l'amitié des braves cœurs que tu rencontres à la maison de famille et aussi dans le sentiment du sacrifice que tu accomplis pour cette chère et malheureuse France. Offre pour son salut tes souffrances physiques, tes épreuves morales, la douleur de l'exil; et puis, cher enfant, comme l'action est nécessaire après la prière, agis près de tes camarades, fais-toi l'apôtre discret, mais constant de ces pauvres soldats sans Dieu, bien plus à plaindre que toi puisqu'ils manquent de l'*unique nécessaire.* Un mot, un regard, une poignée de mains, un petit service, suffisent parfois pour toucher une âme et préparer son retour à Dieu.

Je t'envoie à travers la distance mon baiser et mes vœux paternels et je te reste intimement uni par une constante prière.

Villiers, dimanche 9 juillet 1899.

Cher enfant,

... J'ai remercié Dieu de m'avoir permis d'exercer

sur une âme comme la tienne une influence aussi décisive. En toutes choses (c'est le secret de toute ma conduite envers mes chers petits amis), je cherche à les élever au-dessus des bassesses ou des médiocrités de la terre, à cultiver en eux les germes de vertu, de talent, de dévouement que Dieu y a semés, et tout en les grandissant à leurs propres yeux, de les préserver de l'amour-propre, de l'orgueil, par la foi vivante en Jésus-Christ, par l'action de grâces pour tous les dons qui viennent de Lui et qui tourneraient contre eux si nous ne les faisions remonter jusqu'à Lui.

« Aime et fais ce que tu voudras, » a dit le grand saint Augustin. Adore, anéantis-toi, dirai-je à mon tour, puis fais ce que ton cœur, ton esprit t'inspirent. Chante, parle, répands la lumière, la douceur et la force de Jésus-Christ autour de toi ; remplis la chambrée, la caserne, des parfums de ton âme de poète chrétien ; ne demande, ne cherche le talent, le succès, la gloire, que pour les faire servir au règne de Dieu, *adveniat regnum tuum*, au salut des âmes. Alors ta vie tout entière sera un poème vivant, fécond, qui fera de toi, mon poète, mon petit soldat bien-aimé, non seulement un charmeur, mais un sauveur d'âmes.

Mais j'oublie que mes yeux n'ont plus 20 ans comme les tiens et ils me ramènent sur la terre. Je m'arrête donc court, et je finis en t'envoyant mon cœur tout entier dans un baiser paternel que le bon Dieu, par l'entremise du vaguemestre, t'apportera au milieu des odeurs et des bruits de la caserne.

Villiers, jeudi 3 janvier 1900.

Oui, mon bien cher enfant, je suis accablé de lettres, d'affaires, de fatigue, et je t'écris parce que je t'aime,

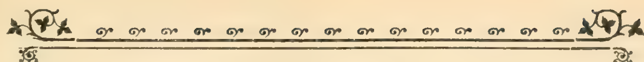
parce que tu m'aimes, parce que je suis sûr qu'une lettre de moi est pour toi une joie, une consolation, une force. Qu'il est doux de se sentir ainsi aimé par un cœur comme le tien et de se dire qu'on peut, rien qu'en l'aimant et le lui disant, jeter un rayon de joie dans l'âme de ce doux, de ce véritable ami.

Reçois donc à travers l'espace, mon bien-aimé fils, cette poignée de rayons, de tendresses, de consolations que je t'envoie par la poste en y ajoutant la prière incessante qui monte vers le ciel pour toi.

Mon enfant, il faut que tu sois de plus en plus, toi aussi, une lumière, une force, une consolation pour cette foule de pauvres jeunes cœurs, d'esprits faibles, mais bons qui peuplent les casernes. Mets le respect humain de côté, non pas le vulgaire et commun respect humain qui va jusqu'à rougir de Dieu, mais ce respect humain de trop de grandes âmes qui n'osent montrer leur tendresse sous prétexte de force virile et qui refusent à tant de pauvres jeunes affamés l'amour, la confiance que nul ne veut ou n'ose leur témoigner. Va, le cœur ouvert pour l'aumône spirituelle, semant les petits sous, les grosses pièces, jusqu'à l'or et aux billets de banque. Donne-toi sans compter, offre-toi, et expose-toi, s'il le faut, à dix refus pour ne pas manquer une bonne volonté, une sympathie qui ne demanderait qu'à s'exercer.

A ce propos, écris-moi si tu as vu les chers petits N..., si tes craintes étaient fondées, s'ils vont ou sont tentés d'aller à l'ennemi. S'il en est ainsi, écris-leur avec tendresse, et avertis-moi pour que je les fasse venir et que je tâche de les ramener à leur devoir et à leur bonheur.

A revoir, mon bon enfant, je t'envoie avec mon baiser paternel, mille tendresses de ton vieil ami qui prie pour toi.



LETTRES A DES PETITES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

Ces lettres collectives, on pourrait les appeler du nom que M. de Ségur leur donnait lui-même si finement : des *encycliques*. Par elles, en effet, il pouvait entretenir de loin un véritable esprit de charité au sein de ces Conférences qu'il avait fondées pour la plupart. Il leur rappelait sans cesse les grands devoirs des disciples de saint Vincent de Paul, dans une forme parfois très enjouée ; sa bonhomie s'ingéniait à mille inventions délicates pour prouver à ces œuvres la haute estime qu'il avait pour elles et pour leurs membres qui avaient assumé la lourde et périlleuse tâche de serviteurs des pauvres. Telles de ces lettres adressées à des sociétés qui lui étaient plus directement chères, revêtent un caractère d'abandon et de familiarité qui placent leur auteur dans la situation d'un père de famille, ou plutôt d'un grand-père très indulgent. Que de fois ces missives ont apporté au sein des Conférences prêtes à se décourager devant les difficultés financières ou autres, le réconfort et l'espoir en la Providence de Dieu !

Kermadio, 21 juillet 1888.

Mon cher enfant,

... Il y a dix jours que je vous ai quittés, et il me semble que de longues semaines se sont écoulées depuis lors. Le temps ne me pèse pourtant pas ici, près de

ma chère sœur, à l'ombre du clocher de Ste-Anne, à côté des tombes de ma mère et de mon saint frère, où je vais prier tous les matins après la messe. Mais, ce qui me dure, ce qui me coûte, c'est la séparation de mes chers enfants de la rue de Grenelle, ce sont nos matinées du dimanche, et nos soirées du mercredi...

Pourquoi Kermadio n'est-il pas auprès de Paris! Comme j'aimerais à vous promener dans ces belles prairies, dans ces landes, dans ces grands bois de sapins et de chênes que borde le bras de mer! Comme on ferait de beaux pèlerinages à Ste-Anne, à Carnac, à Quiberon avec ses rochers et sa mer sauvage, et ses grottes de St-Pierre! Seul, avec ma bonne sœur bien moins allante encore que moi, je ne bouge pas, si ce n'est pour aller à la basilique de Ste-Anne; mais avec vous, je me remettrais en route, sauf à faire en voiture ce que vous feriez à pied.

A défaut de ces expéditions en imagination, je me jette à corps perdu dans les prières, dans les longues stations à l'église de Pluneret; je vous emporte là, au pied du Saint Sacrement, et je demande à notre bon Sauveur de vous bénir, de vous donner sa force pour rester pieux et purs dans ce milieu de Paris qui blesse ou tue tant de pauvres âmes moins solides que la tienne.

Allons, à revoir, mon enfant; crois à la vive et inaltérable tendresse de ton vieil ami.

Villiers, lundi 8 juillet 1901.

Mon bien cher enfant,

Nous voici dans les lettres et c'est à toi que j'adresse ce premier envoi, n'étant pas sûr que votre grand ami

et chef X... ne soit pas parti en vacances. Depuis mon arrivée ici, j'ai trouvé du beau temps, du joli monde, j'ai respiré le grand air pur de la campagne, je n'ai été assailli ni de demandes importunes, ni des douces et chères visites de mes chers enfants de Paris.

Trop loin de l'église pour y aller à pied, et ne voulant pas qu'on appareille pour moi une voiture fermée, je me suis levé tard et j'ai fait mes prières et mes oraisons dans ma chambre. Enfin, je me suis soigné consciencieusement, et grâce à ce concours de beau temps, de repos, de promenades tranquilles, de soins minutieux, je suis parvenu à un état de santé un peu moins bon qu'à mon arrivée. Ce qui semble prouver, que le plus souvent, on se porte bien, médiocrement ou mal, parce que c'est comme ça.

La vérité est qu'une santé passable est le lot de la vieillesse, que c'est déjà beaucoup à mon âge d'être sur pied, de dormir passablement dans son lit, de se mettre à table aux heures de repas, et qu'en désirant vieillir, on désire quelque chose de grave, de modéré et de peu sûr.

Je ne me plains pas de reste, loin de là, car il me reste ce que tant d'autres n'ont pas et peut-être n'ont jamais eu, la joie la plus pure de ce monde et la plus enviable, la seule enviable même, celle d'aimer et d'être aimé. Il me semble que j'aime plus que jamais le bon Dieu d'abord, source et objet supérieur de tout amour, puis ceux que ce bon Maître m'a donnés à aimer et dont il m'a donné la tendre affection. Il me reste vous, mes chers enfants, mes petits consolateurs, vous que je puis appeler ma couronne, adolescents que j'ai vu grandir en âge et en piété, jeunes gens d'esprit, de cœur, amis des pauvres, apôtres de vos camarades, vous élevant d'année en année par le travail, l'étude, le sacrifice, devenus soldats, écrivains, orateurs, prêts à tous

les appels, à tous les devoirs, à tous les sacrifices pour la défense de notre sainte religion et de notre malheureuse patrie. Je suis fier de vous, mes fils bien-aimés, et quand je pense à vous et à tant d'autres jeunes gens qui à Paris, dans les villes, à l'armée, sont animés de l'esprit qui fait les apôtres, les sauveurs ou les martyrs, mon âme se fond en actions de grâces, et je bénis Dieu de me laisser, par vous et en vous, la consolation suprême de l'espérance.

A revoir, mon bon enfant, et vous tous, mes chers enfants; prions beaucoup, plus que jamais pour le salut de l'Église et de la France, pour nos œuvres catholiques, pour nos familles, nos camarades et pour nous-mêmes. Je vous embrasse tous et je vous écrirai tantôt à l'un, tantôt à l'autre, une fois par semaine, si c'est possible. Vous aussi, écrivez-moi...

Votre vieil ami,

Esquerchin, 30 septembre 1901.

Mon bien cher enfant,

Puisque c'est toi qu'on a chargé de me transmettre la nouvelle de la reconstitution de votre Petite Conférence, c'est par toi que je transmets à tes amis et confrères l'expression de mes sentiments toujours dévoués pour eux et pour leur œuvre, malgré mon apparent oubli. L'état de mes yeux dont la fatigue s'accroît avec l'âge m'interdit toute correspondance; mais dans cette circonstance, je ne puis m'empêcher de leur adresser mes conseils paternels et mes prières au sujet de la vie nouvelle ou du moins la nouvelle phase qui s'ouvre pour leur Conférence.

Je vous demande donc, mes chers enfants, de devenir ou de rester plus exacts que jamais dans vos devoirs de charité, et de vous souvenir que ce n'est pas une œuvre d'enfants, mais d'hommes et de chrétiens que vous vous êtes imposée volontairement en vous faisant confrères de saint Vincent de Paul.

Exactitude militaire aux séances, exactitude pareille dans vos visites à vos pauvres, c'est le premier devoir que je vous supplie de ne jamais négliger. Le second est d'apporter dans vos visites, avec votre entrain de jeunesse, un peu d'esprit de foi et de charité chrétienne. Les temps où nous vivons sont si déplorables, les scandales du présent et les menaces de l'avenir sont si graves qu'il y a de quoi rendre sérieux les plus sérieux et les moins dévots. Songez, mes enfants, que si Dieu, désarmé par nos prières et par nos bonnes œuvres n'y met ordre, d'ici à deux ans, à moins que cela peut-être, la Religion sera persécutée non seulement dans les Congrégations grandes ou petites, mais dans son clergé, dans ses églises, dans toutes ses libertés, dans tout acte d'adoration envers Dieu.

Pensez à tout cela, mes bien chers petits amis, et travaillez, pour votre part, par un redoublement de vos prières, de vos bonnes œuvres, de votre amour de Dieu et des pauvres, à sauver notre chère et malheureuse patrie, de la ruine matérielle et morale où elle court.

Pardonnez la longueur de mon sermon à mon affection et à ma vieillesse, (on dit que les vieux radotent) et croyez-moi toujours votre vieil ami aussi dévoué que vieux, ce qui n'est pas peu dire.

Villiers, mardi 7 juillet 1896.

Cher enfant,

C'est à toi, secrétaire insigne de la Petite Conférence, que j'adresse cette lettre encyclique que tu voudras bien communiquer à tes confrères que je porte tous dans mon cœur...

Je vous apprendrai d'abord, mes chers enfants, qu'il fait très chaud ici, mais bien moins accablant qu'à Paris, et que je respire délicieusement sous ces beaux ombrages qui avoisinent le château et que vous connaissez presque tous [1]. Il m'est très doux de penser que vous êtes venus ici, que je puis évoquer votre image dans les bois et sur les hauteurs de ce grand parc, et qu'en pensant à votre vieil ami, vous le voyez dans son cadre, comme on regarde le portrait d'un antique grand-père dans un cadre de vieux bois sculpté et doré.

Il me semble que je me porte déjà beaucoup mieux depuis que je suis dans cet air, dans cette verdure, dans ce repos, et ce matin, j'ai pu revenir sans fatigue de la messe de Poissy où l'on m'avait conduit en voiture.

Je compte écrire successivement à chacun d'entre vous, mes chers enfants, mais j'y mettrai du temps, car j'ai beaucoup de lettres arriérées à écrire et aussi des articles à faire pour l'*Univers*, articles payés et qui me sont bien utiles pour remplir ma bourse de charité qui se vide continuellement.

Je n'ai pas besoin de vous recommander la charité pour vos pauvres, charité dont l'exactitude dans vos visites est la première condition ; quant à votre charité les uns pour les autres, je suis heureux de vous dire

1. La Petite Conférence en question avait organisé le mois précédent une promenade qui comportait, entre autres attractions, la visite du parc de Villiers.

que je suis sans inquiétude, en admirant les progrès de votre amitié entre vous et de votre union fraternelle. Il n'en a pas toujours été ainsi et cela n'existe pas partout. Gardez avec un soin jaloux cette perle précieuse de l'union des esprits et des cœurs, et étendez cette charité en dehors même de la Conférence en vous attachant chacun à gagner particulièrement à Dieu quelqu'un de vos jeunes camarades de la Société.

A revoir, mes bien aimés petits enfants, je vous embrasse tous de toute la tendresse de mon cœur, en commençant par les *vénérables* de la Conférence...

Votre vieil ami en Notre-Seigneur et en saint Vincent de Paul.

Esquerchin, lundi matin 7 septembre 1896,

Mon cher enfant,

C'est à toi que j'adresse cette lettre comme secrétaire de la Petite Conférence. Tu la liras à tes chers confrères, avec cet organe enchanteur qui te distingue et que nous admirons tous quand tu lis tes procès-verbaux. J'ai en effet une grave communication à vous faire, mes chers enfants, je viens vous tendre la main et vous demander une aumône comme si j'étais l'un de vos pauvres. Ce que je vous demande, ce n'est pas de l'argent, c'est tout simplement un porte-monnaie pour mettre l'argent et l'or que je porte sur moi, quand j'en porte. J'en ai un que mon petit-fils m'a donné il y a 5 ou 6 ans, et qui est si parfaitement usé que les pièces passent au travers, comme l'eau fuit par un vase fêlé. Je pourrais m'en acheter un nouveau, mais j'ai une envie folle que ce soit vous qui me le donniez afin que je vous porte dans ma poche, comme je vous porte déjà dans mon cœur.

Choisissez-le à votre goût, ou plutôt au mien, si c'est possible. Je désire qu'il soit simple, en cuir ou en peau, à votre choix, avec un fermoir d'acier et qu'il soit séparé en deux parties, l'une pour l'argent, l'autre pour l'or, toujours quand j'en aurai.

Permettez-moi de vous fixer un prix maximum que vous pourrez porter de 3 à 4 fr. au plus. Au delà de 4 fr., je refuserai votre cadeau, comme Artaxerxès refusa l'or et les présents des Grecs.

Voilà, mes chers petits amis, le sujet de cette lettre, très importante au fond, car elle vous donne une occasion de plus de me prouver votre grande affection et de me faire un grand plaisir. Votre tendresse filiale m'est très précieuse, vous le savez, et il me sera très doux d'en porter toujours sur moi le témoignage.

Si ce porte-monnaie dure 5 ans comme le précédent et que je dure plus que lui, je demanderai à vous ou à vos successeurs de m'en donner un troisième. Notre cher secrétaire voudra bien noter cet engagement conditionnel dans le procès-verbal de la séance.

Voilà ma communication, mes chers enfants. Par le fait de ce cadeau, je passerai au nombre de vos pauvres, et en cette qualité, j'exigerai de vous de me faire de fréquentes visites, suivant le règlement de la Société. Surtout, ne mettez pas d'argent dans mon porte-monnaie : c'est défendu par le Règlement.

A revoir, mes chers et bien-aimés petits enfants. Soyez toujours des disciples modèles de S. Vincent de Paul, aimant Dieu, vos pauvres, vous aimant les uns les autres, et surtout n'oubliez pas l'apostolat d'amabilité et de bonté que je vous ai recommandé vis à vis des jeunes de la Société. Je vous embrasse tous et je prie pour vous du fond du cœur.

La Bussière, 22 septembre 1896.

Cher enfant,

C'est à toi, comme secrétaire de notre chère Petite Conférence et assistant à toutes les séances, que j'adresse cette lettre qui est pour vous tous.

Dimanche, je n'ai pu remercier que quelques-uns d'entre vous, mes chers enfants, du charmant porte-monnaie que notre cher L... m'a acheté en votre nom et remis de votre part. Je ne lui ai trouvé d'autre défaut que d'être trop élégant et d'avoir coûté certainement bien plus que je ne l'eusse désiré. Enfin, je l'ai reçu avec joie, et je le porterai toujours sur moi, tout près de mon cœur.

Sa couverture en cuir de Russie exhale l'odeur la plus suave, qui me rappelle la douceur de votre affection pour votre vieil ami. L'ayant toujours sous la main ou devant les yeux, il me fera penser à vous plus souvent encore, et à tous les sentiments que je vous porte, j'ajouterai désormais celui de la reconnaissance.

J'ai fait bon voyage hier et suis arrivé à bon port vers 7 heures et demie du soir, pas trop fatigué de ce long trajet, terminé par une heure et demie en voiture. Heureusement, la voiture était bonne, fermée, et roulait sur une route excellente, encadrée de charmantes collines. Pauvres collines! leur parure, leurs vignes chargées de grappes qui faisaient présager une récolte presque sans précédent, sont bien éprouvées par la pluie torrentielle qui leur enlève jour par jour une partie de leur valeur. Encore quelques jours de ce triste temps, et ce sera fait de la récolte tout entière. Leurs propriétaires pleurent sur cette mésaventure, bien plus hélas! que s'il s'agissait de pleurer leurs péchés.

Vous, chers petits amis, pleurez amèrement sur vos

péchés, si vous en faites, mais surtout, travaillez à n'en plus faire, et pour atteindre ce but, pratiquez de plus en plus la charité sous toutes les formes : charité envers vos pauvres par l'exactitude et l'amabilité de vos visites, charité entre vous, qui devez être de véritables frères les uns pour les autres, enfin charité pour les jeunes que vous pouvez attirer à la Conférence, et pour les petits que je vous prie instamment de vous partager entre vous, pour les retenir à la Société par l'amabilité de votre accueil. Si vous vous occupiez sérieusement de ce si humble et si facile apostolat, notre Société y gagnerait du tout au tout.

A revoir dans un mois, avec la grâce de Dieu, mes chers enfants, je vous envoie à tous et à chacun mes plus vives tendresses et je reste à jamais votre vieil ami reconnaissant et tout dévoué.



LETTRES A UN SÉMINARISTE.

Esquerchin, 9 octobre 1894.

Très cher enfant,

Je réponds brièvement aussi à ton affectueuse et touchante lettre, car le temps me manque comme à toi pour écrire longuement. L'obligation de terminer mon livre des Soldats m'a pris tout mon temps, fatigué les yeux, et je me repose un peu de cette poussée de travail en mettant à jour, par petits billets, ma correspondance arriérée.

Que je suis heureux de te savoir non pas embarqué, mais déjà au port, car ton entrée au séminaire est ta sortie du monde et ta consécration à Dieu. Le reste, jusqu'à ton ordination dans quatre ou cinq ans, ne sera que la suite et le développement de ce premier acte contenant tous les autres en germe. Te voilà donc appartenant à Jésus-Christ, élevé au-dessus de nous tous, jeunes ou vieux, par la grâce de ta vocation, et aussi par l'humilité qui est la condition de toutes les ascensions. Je suis heureux d'avoir contribué inconsciemment à ton bonheur, en te mettant dans l'intimité de mon saint frère, par sa *Vie* et par sa chapelle. C'était un grand faiseur de prêtres et de bons prêtres. Il l'est encore, et tu es un de ses derniers enfantés au saint ministère. En communiant, L... et moi, à sa chapelle tous les dimanches, nous resterons intimement unis à toi.

Je compte, Dieu aidant, revenir à Paris pour la Toussaint, et j'irai te voir dès que je serai installé. L. me montrera le chemin qu'il aura déjà fait plus d'une fois quand j'arriverai.

Allons, à revoir, mon cher enfant, que j'appellerai ainsi tant que tu ne seras pas encore prêtre ou du moins diacre. Je te serre de loin sur mon cœur, et je te reste très étroitement uni dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Ton vieil ami.

Esquerchin, 24 octobre 1894.

Très cher enfant,

Ta lettre m'a bien ému, et je bénis Dieu, en t'envoyant ta sainte vocation, de t'avoir donné les sentiments de forte et tendre piété dont tes résolutions de retraite sont la preuve touchante. Demander non seulement l'amour, mais le sacrifice, voilà la vraie formule du vrai prêtre, du vrai disciple de Jésus-Christ.

Nous sommes liés plus étroitement que jamais par tes sentiments de confiance et de tendresse presque filiales pour Mgr de Ségur. Tu es bien, d'après tout ce que tu me dis et tout ce que tu ressens, son fils spirituel, le fils de ses œuvres, de sa *Vie*, de sa chapelle, et qui sait, plus tard, tu pourras peut-être travailler efficacement comme prêtre à l'œuvre de sa glorification.

En attendant, travaille à te sanctifier et à t'instruire et, suivant la charmante image de Mgr de Ségur, attelle au carrosse de ta sanctification les deux coursiers pour te mener droit et vite au but, la prière et l'étude. Je ne doute pas que tu n'arrives à écrire très bien le français, mais pour le moment, applique-toi surtout au latin pour pouvoir entrer à Issy l'année prochaine....

... Je te demande, mon cher enfant, de prier beaucoup

pour ton vieil ami qui t'aime si tendrement et qui sent déjà une nuance de respect se mêler à son amitié.

Villiers, 4 août 1895.

Mon cher enfant,

Je ne puis répondre comme je le voudrais à ta lettre si charmante que ses quatre pages d'écriture fine et serrée m'ont paru trop courtes, car il me manque à la fois le temps et les yeux. Les affaires me poursuivent ici, m'assiègent comme à Paris, et mes pauvres yeux que j'ai dû exténuer à corriger en trois ou quatre jours les 380 pages des épreuves de la *Vie de Mgr de Ségur*, sont à bout de forces et me demandent grâce, au moins pour quelques jours. Je ne puis donc, mon enfant bien-aimé, que t'envoyer quelques lignes de tendresse et te répéter que je te reste intimement uni par une prière fervente, sans compter notre union spirituelle en mon saint frère. Oui, mon enfant, tu es, tu deviendras de plus en plus un apôtre de ce que tu appelles le règne de Mgr de Ségur. Tu le feras de plus en plus connaître et aimer par tes paroles et ton exemple, par la lecture de sa vie, par sa chapelle...

Aussi tu te réjouiras avec moi de voir que les 9 ou 10 mille exemplaires de l'édition illustrée de sa Vie ont été épuisés en moins de cinq ans et qu'on en fait à la hâte une nouvelle édition illustrée comme les précédentes, que j'ai dû corriger si précipitamment. Je vais à Paris porter les épreuves et le bon à tirer à mon libraire, et en relisant ainsi d'un bout à l'autre la vie de ce saint frère, elle m'a semblé plus admirable, plus frappante et plus actuelle que jamais. Fais-la donc connaître, cher petit ami, et au séminaire d'Issy, tâche qu'on la fasse lire au réfectoire, car depuis 15 ans que cette

lecture a été faite lors de la première édition, aucun de ceux qui l'ont entendue n'est plus là, et elle n'est plus connue de ceux pour lesquels elle est faite entre tous.

Allons, je m'emballe, et il faut m'arrêter... Je t'embrasse tout paternellement et je reste à jamais ton vieil ami qui prie pour toi.

Labussière, 3 septembre 1895.

Non, mon enfant, je ne suis pas malade, je t'ai encore moins oublié et je t'aime toujours comme le très cher enfant de mon cœur et de ma foi; mais outre mes occupations forcées ordinaires et la fatigue croissante de mes yeux par les excès de travail que tu sais, j'ai été très coureur depuis quelques temps, obligé d'aller à Paris à deux ou trois reprises différentes pour mes œuvres, d'aller à Mantes pour mon patronage, et de faire, par ces grandes chaleurs, le long voyage de Paris à Labussière dans la belle et très chaude Bourgogne.

M'y voici installé, et je réponds sans tarder à ta lettre, digne des précédentes, ce qui est tout dire. Vraiment, tu te prépares à devenir le digne imitateur de mon saint frère, Mgr de Ségur, que tu pourrais appeler ton saint oncle... Puisque tu aspires à devenir véritablement un sacrifié, un crucifié, un disciple de la Croix, tu as véritablement l'esprit et déjà la grâce sacerdotale, et tout en demandant au bon Dieu qu'il te mesure les plaies et bosses que tu rêves pour ton cadeau de noces, et qu'il te laisse au moins comme à mon saint frère les ineffables consolations d'un ministère plein de tendresse et de fécondités, je ne puis que me réjouir des admirables dispositions que tu ap-

porteras à Issy, en prenant, avec la soutane, le joug du Sauveur qui a dit lui-même que son joug était doux et son fardeau léger.

A revoir, enfant bien-aimé; oui, je demande avec toi au bon Sauveur de pouvoir un jour recevoir de ta main consacrée le pain des Anges et la bénédiction de Jésus-Christ.

En attendant, je t'embrasse tout paternellement, et je reste à jamais ton vieil ami en Notre-Seigneur.

Paris, lundi 13 décembre 1897.

Pardon, mon très cher enfant, c'est par ce mot que je commence toutes mes lettres, car je suis en retard et je parais être en oubli avec mes meilleurs amis. J'ai trouvé en arrivant à Paris il y a un mois, tant à faire avec nos petites Conférences de Saint-Vincent de Paul dont beaucoup sont dans un état financier très précaire et parfois lamentable, que j'y emploie tout mon temps et tous mes yeux qui ne sont que deux et vieillissent fort... Je ne pensais pas à la cinquantaine sacerdotale de Mgr de Ségur, et grâce à toi, je fêterai ce grand jour du 17 décembre par une communion aussi fervente que possible à cette chapelle pleine de ton souvenir et que je puis bien avec toi appeler *notre* chapelle. Oui, mon enfant, demande pour moi à notre bon Sauveur Jésus la grâce d'une bonne vieillesse, et quand il m'appellera à lui, d'une bonne mort, et je demanderai pour toi, comme tu le désires, la grâce d'un sacerdoce sanctifié, sanctifiant et crucifié, comme celui de mon saint frère...

Je ne vois plus L... tout entier sans doute plongé dans les douceurs de son mariage encore récent. Il a bien travaillé pour nos œuvres, et il y reviendra, j'espère, quand il sera sorti non pas de sa lune, mais de son

semestre de miel. Quelle supériorité du prêtre sur le simple fidèle! Pour le prêtre, la lune de miel est le commencement du travail, du dévouement, du sacrifice, et ce n'est pas un mois, ni six mois, mais toujours qu'elle dure, en s'accroissant, au lieu de décroître, comme les lunes ordinaires.

Allons, à revoir au jour de l'an, j'espère, mon cher enfant. Je te serre de loin sur mon cœur et je reste à jamais ton vieil ami en l'amour de l'Unique et Éternel amour Jésus-Christ.

Paris, 23 avril 1898.

Cher ami,

Je ne t'écris que deux mots en réponse à ta bonne et charmante lettre. Si tu parles un jour en chaire comme tu écris, tu seras un grand prédicateur.

Ma santé est toujours bonne pour mon âge, très avancé, quoique un peu moins que tu ne le penses. Ce n'est pas 77 ans, mais 75, que je vais avoir après-demain. C'est déjà gentil comme ça.

Prie le bon Dieu pour qu'il bénisse ma 76e année, de la façon qu'il lui plaira, soit en me gardant la force nécessaire pour travailler encore à sa vigne, soit en me préparant par la souffrance à mon passage de ce monde en l'autre.

Je suis très fatigué ces jours-ci. Je m'arrête donc, mon très cher enfant, en t'embrassant de tout mon cœur et en te renouvelant l'assurance de ma vieille et tendre amitié.

Esquerchin, 25 octobre 1898.

Bien cher ami,

Avant de quitter la campagne, je veux te remercier

de ta belle et bonne lettre et te dire que je profiterai largement de notre voisinage maintenant que tu es à Saint-Sulpice....

Tu me dis, cher ami, que de plus en plus tu te persuades que la croix et le sacrifice résument la vie sacerdotale, comme la vie chrétienne tout entière. Oh! mon cher enfant, tu n'auras que trop d'occasions, je le crains bien, de contenter ton envie à cet égard. La guerre d'aujourd'hui, même si elle a une heureuse issue momentanée, ne peut rien terminer, et, nous entrons de plus en plus dans la période de troubles, de violences, de châtiments qui semblent près de se déchaîner sur la France. Malgré tout, je suis plein d'espoir en l'avenir, et je crois fermement que la France n'est pas finie. Elle ressuscitera, comme le Christ, mais après une longue et douloureuse passion.

En attendant, prions, travaillons à perfectionner nos âmes, à sauver en détail les âmes qui nous entourent...

A revoir bientôt, avec la grâce de Dieu, mon très cher enfant; je reste à jamais ton vieil ami qui t'aime et prie pour toi tous les jours.

Paris, fête de la Pentecôte 1899.

21 mai.

Mon bien cher ami,

J'ai été bien touché de ta lettre et de ta fidèle affection. Moi aussi, malgré mon silence trop excusable, je pense à toi et je t'aime de tout mon cœur. Je prierai pour toi, samedi prochain, avec une particulière ferveur, et je demanderai à Dieu qu'il accroisse, à chacune de tes ascensions dans les ordres sacrés, l'esprit du sacerdoce qui, comme tu le dis se résume en un mot: le sacrifice.

Ton sacrifice est consommé depuis cinq ans, lorsque tu as quitté le monde pour le petit séminaire. Encore deux ans et demi, et tu seras au port du sacerdoce, qui n'est à vrai dire qu'un port d'embarquement : car au temps où nous vivons, la France tout entière est un pays de mission par le nombre des incroyants, des infidèles même, et aussi par l'aveuglement des esprits, par la corruption des cœurs.

Ma santé est toujours aussi bonne que possible pour mon âge, et je commence à croire que la bonté de Dieu me fera vivre assez longtemps pour te voir dire la Messe et pour recevoir de ta main la sainte Communion.

En attendant, cher ami, je tâcherai, d'ici à peu de jours, après ta retraite et ton ordination de samedi, d'aller te voir à Saint-Sulpice avec nos chers amis L... et me plonger pour une demi-heure dans la douceur de votre entretien.

Je te quitte pour courir à Saint-Thomas d'Aquin attraper un bout d'office et de salut et je t'envoie, mon bon et cher ami, les meilleures tendresses de ton vieil ami qui bientôt y ajoutera une dose convenable de respect.

La Bussière, 15 septembre 1899.

Bien cher ami,

Je suis vieux, tu es jeune; j'ai les yeux épuisés, les tiens sont pleins de vie; tu te reposes pendant tes vacances qui vont finir, et j'ai plus à écrire encore que de coutume pendant mes vacances qui n'en finissent pas. Donc, très cher ami, à ta longue et intéressante lettre, je ne répondrai que quelques lignes de griffonnage indéchiffrable où tu ne trouveras qu'une seule chose parfaitement vivante, c'est ma constante affection pour toi.

Je te suis dans tes études, dans tes méditations, dans tes efforts pour mener de front le travail de l'esprit et celui, plus difficile et non moins nécessaire, de la sanctification. Séminariste, étudie; aspirant au sacerdoce, prie, et par la prière, prépare-toi à l'action. Dieu! quel champ s'ouvre devant les jeunes prêtres comme toi pour le moment où ils se relèveront prêtres, docteurs, apôtres, de la consécration sacerdotale! Que d'ombres à dissiper, que de fureurs à apaiser, que d'esprits et de cœurs à gagner à Jésus-Christ! Heureusement que les faits travaillent pour vous, futurs apôtres, et que d'ici à ton entrée dans le champ d'action, les socialistes auront noyé bien des erreurs et des mensonges dans le sang, écrasé bien des préjugés sous les ruines. Je compte sur toi, cher ami, pour être un des reconstructeurs de la société nouvelle. Les prêtres sont le sel de la terre, et c'est par eux, plus encore que par l'armée que la France sera sauvée.

J'ai déjà bien couru cet été, moi qui déteste les voyages, et voilà que je vais courir encore. De Paris, j'ai été à Villiers, de Villiers ici en Bourgogne et je vais repartir pour Esquerchin en m'arrêtant deux ou trois jours à Paris. Je serai, Dieu aidant, à Esquerchin le dimanche soir 24, et j'y resterai comme d'habitude jusqu'aux derniers jours d'octobre. Je prie Dieu qu'il pacifie assez les esprits pour que nous puissions nous retrouver à Paris en novembre, bien portants et heureux de nous revoir... J'irai t'embrasser dès que je pourrai au parloir de Saint-Sulpice....

A revoir donc, s'il plaît à Dieu, mon très cher enfant, je t'embrasse très affectueusement avec un commencement de respect qui ira grandissant jusqu'à ta première messe.

Ton vieil ami qui prie pour toi.



LETTRES SUR L'AMITIÉ.

Villiers, 19 juillet 1893.

Très cher enfant,

Tu trouves peut-être que j'aurais dû t'écrire plus tôt, N... aussi, et moi aussi. Mais il faut mettre de l'ordre en tout et je devais faire passer avant vous, chers petits amis, mes propres enfants dont je suis séparé en ce moment, mes frère et sœur absents, et, parmi mes enfants de Paris, quelques gros bonnets qui, par ancienneté, doivent avoir le pas sur les plus jeunes. Mais, vous savez, mes petits enfants, que, par ordre d'affection, vous êtes du premier rang, et que mon cœur et ma pensée ne vous quittent jamais. Toi, depuis deux ans que je te connais, tu es arrivé à cet endroit du cœur après lequel on ne peut plus avancer, et quant à mon petit N... n'étant plus qu'un avec son ami, il participe de ses privilèges et est logé à la même enseigne. Aussi est-ce à vous deux que s'adresse ma lettre...

La pensée de votre affection basée sur un lien spirituel plus fort que la mort, m'est très douce et très consolante. Celui qui a trouvé ce trésor rare dont parle la Sainte Écriture, c'est-à-dire un véritable ami, est deux fois plus assuré de ne pas tomber que s'il s'avançait seul dans les sentiers souvent difficiles de la vie. Un ami chrétien, c'est un ange gardien visible, c'est un frère, un conseiller, un appui, une lumière, une consolation. Soyez-vous toujours tout cela l'un à l'autre, mes chers enfants, et vos chutes, s'il y en a, seront légères et courtes, vos croix partagées seront moins

lourdes, vos larmes sans amertume : car il est presque doux de pleurer à deux.

J'ai été encore un peu souffrant depuis mon passage à Paris il y a dix jours, et je vais tout à fait mieux depuis deux jours seulement. J'ai pu reprendre mes messes et mes communions dont la privation m'était très dure et dont le bienfait m'est nécessaire, avec tout ce que j'ai à demander, à obtenir, à expier pour moi et pour le grand troupeau de mes enfants spirituels.

Priez bien avec moi et pour moi, mes chers enfants, comme je prie avec vous et pour vous et en attendant un autre apostolat, habituez-vous à l'apostolat de la prière. Examinez avec soin vos camarades, et, s'il s'en trouve à votre portée qui vous paraissent accessibles à de bons conseils, donnez-leur-en avec prudence, mais avec fermeté. Le petit livre des *Enfants de Paris* pourrait être une bonne entrée en matière ; prêtez le vôtre sans souci ; je le remplacerai dans votre bibliothèque.

A revoir, mes chers petits enfants, je vous embrasse et je reste votre vieil ami qui prie beaucoup pour vous.

La Bussière, 12 septembre 1893.

C'est à toi, cher enfant, que j'adresse ma lettre qui, en réalité est pour N... comme pour toi. Je ne vous sépare plus dans mon cœur, car vous êtes unis par l'amour divin presque jusqu'à l'unité, et il est dit dans l'Évangile qu'il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni.

Comme je pense à vous, mes petits enfants ! Et avec quelle douceur ma pensée et mon cœur se reposent sur vous ! Qu'est-ce que l'amitié habituelle des jeunes gens, auprès de cette union profonde, de foi, de sentiment, de pensées, qui vous lie et qui vous relie à moi ? Quelle différence entre les conversations banales quand elles

ne sont pas grossières, des jeunes gens de toutes les classes hélas! et vos conversations chrétiennes, intellectuelles littéraires! Et vos plaisirs, votre gaieté, vos distractions, comme elles vous élèvent au lieu de vous abaisser et que vos mères seraient heureuses et fières d'en être les témoins, au lieu d'en rougir et d'en pleurer, comme c'est le fait de tant de pauvres mères chrétiennes! Bénissez Dieu de toutes ces grâces, mes chers enfants, et correspondez-y fidèlement pour que Dieu vous en envoie de plus grandes encore...

Faites toujours ce que vous pourrez autour de vous, chers enfants, près de vos camarades, près de vos parents même, en leur racontant le bien qui se fait dans nos œuvres...

Allons, il faut finir, et je vous quitte de plume sans vous quitter de cœur. Prions toujours beaucoup les uns pour les autres. Écrivez-moi bientôt et longuement, si vous en avez le temps.

Je vous embrasse tendrement et je reste votre vieil ami qui vous aime et prie pour vous.

La Bussière, 5 septembre 1899.

Mon cher Charles, mon Edmond, et toi aussi, mon petit Louis, je ne puis vous séparer dans mes lettres, ne vous séparant pas dans mon cœur : ainsi je vous aime trois fois chacun, et c'est sans doute pour cela que je vous aime tant...

Quel bonheur, n'est-ce pas de pouvoir, même séparés, se sentir aussi intimement unis par la prière, par une tendresse sans borne, par une confiance absolue! Et quelle consolation pour moi de vous savoir toujours trois, vous voyant, vous soutenant, priant ensemble,

formant une petite trinité de pureté, de piété et d'amour!

Remercie bien le bon Dieu, mon petit Louis, de cette grâce privilégiée, unique, qu'il te fait, et laisse-toi aller à ce courant de vertu, de pureté, de sainte tendresse, qui te portera peu à peu à toute la perfection chrétienne permise à notre pauvre nature humaine. Aie une confiance entière en Charles et en Edmond, et surtout si tu te sentais quelque mauvaise pensée, quelque désir dangereux, quelque attrait pour un camarade autre qu'eux, ouvre-leur toujours ton cœur, demande et suis leurs conseils.

Pour moi, mes bien-aimés, j'ai fait très bon voyage, je suis dans un très beau pays de montagnes, de rochers, de belles vallées de belle eau courante d'une admirable pureté. Je vais aussi bien que je puis aller à mon âge, écrivant des articles, des lettres, malgré mes mauvais yeux, faisant des petites promenades, et causant de temps à autre avec les chiens de chasse enfermés dans leur chenil, et avec un sanglier apprivoisé qui pèse bien 200 livres déjà, qui a son enclos entouré de grillages, et qu'on lâche parfois dans le parc. Figurez-vous qu'il va à la chasse des chevreuils, des lièvres, des autres sangliers dans les bois, au milieu de ses amis les chiens; seulement, il ne s'écarte jamais, sans doute dans la crainte que ses amis les chiens ne le chassent et ne le déchirent par erreur.

Allons, en voilà du bavardage! il faut bien qu'il y en ait pour trois.

A revoir, enfants bien-aimés, prions beaucoup, communions plus souvent que jamais les uns pour les autres et surtout pour notre chère France. Je vous embrasse paternellement tous les trois, et je reste à jamais votre vieil ami dans l'amour du Sacré-Cœur de Jésus.

J'attends des lettres!

Esquerchin, 12 octobre 1900 (1).

Mon très cher enfant,

Une longue et douloureuse lettre de ton cher E. m'a enfin donné de tes nouvelles que j'attendais avec impatience et avec une inquiétude qui se trouve justifiée; car je sais que la tristesse porte au découragement et le découragement au silence. Je ne t'en veux donc pas de ton silence, mon pauvre cher enfant, car je sais que tu ne peux ni m'oublier, ni cesser de m'aimer, et je sais aussi par expérience qu'on peut s'aimer beaucoup tout en restant dans une séparation matérielle absolue et prolongée.

Maintenant que la glace est rompue, j'espère que tu m'écriras de temps en temps, tout en réservant presque tous tes loisirs à tes parents d'abord, puis à ce pauvre et charmant E. dont l'âme tendre est inconsolable de ton départ. Je lui ai longuement répondu et je l'ai prié de t'envoyer ma lettre, qui, au fond, s'adresse à toi comme à lui, non seulement parce que vous êtes unis presque jusqu'à l'unité, mais parce que mes consolations me semblent faites pour ton cœur comme pour le sien. L'amour est le tout de la vie, et comme l'amour tient toujours unis ceux qu'il anime, surtout quand il s'alimente incessamment à la source divine, le vrai bonheur est bien plus dans le sentiment qu'on aime et qu'on est aimé, que dans la possession de celui qu'on aime.

Du reste, le temps qui construit et détruit tout ce qui est mortel, sans détruire, ni même amoindrir l'amour mutuel de deux êtres humains, adoucit un peu

1. Cette lettre et la suivante s'adressent à deux amis d'enfance dont l'un avait dû s'expatrier temporairement.

l'amertume de la séparation. L'habitude du travail, de l'unique emploi de son exil, des découvertes que l'on fait dans l'ordre des choses et des personnes, occupe la vie, abrège la durée des séparations et tempère le regret de l'absence par l'espérance chaque jour croissante du revoir.

A T..., ville si sainte, si pleine non seulement de reliques, mais de chrétiens vivants, il est impossible que ton âme si pleine de l'amour de Dieu ne trouve pas quelque douceur dans le spectacle de Notre-Seigneur aimé, adoré, servi par tout un peuple qui ne blasphème pas et ne travaille pas le dimanche. Quelle différence si ton exil se passait à B... ou en quelque autre ville protestante où le cœur chrétien se resserre, où le Saint Sacrement n'est presque nulle part adoré, où l'on trouve avec peine un prêtre pour se consoler et se fortifier dans les divins sacrements de notre Église catholique.

Pense à tout cela, mon fils, et j'espère que dans ta réponse, à la suite de l'*Amen* douloureux de la résignation, je trouverai sous ta plume l'*Alleluia* de l'action de grâces et de l'espérance.

A revoir, quand il plaira à Dieu, mon enfant bien-aimé, et en attendant, reçois le baiser paternel que ton vieil ami t'envoie à travers la distance.

Esquerchin, vendredi 5 octobre 1900.

Mon très cher petit ami,

J'attendais ta lettre avec une extrême impatience, pour avoir de tes nouvelles et de celles de C... et j'allais t'écrire quand tu m'as devancé. Je te réponds donc courrier par courrier et j'écrirai dimanche à notre pauvre C..., qui est bien triste, je le crois, ce que je ne

comprends que trop. Avec un cœur comme le sien, quitter tout ce qu'on aime, tout, jusqu'au pays natal, tout, père, mère, *frères*, car, toi aussi, tu es un vrai frère pour lui, c'est une des plus rudes épreuves qu'il pût avoir à supporter; et ce qui augmente encore sa peine, c'est qu'elle pèse sur toi comme sur lui, et que sa souffrance est doublée de la tienne. Pourtant, cher enfant, il faut bien la supporter cette épreuve, puisqu'il l'a acceptée, pouvant la refuser et puisqu'au fond il a bien fait de l'accepter. La vie, surtout la vie chrétienne, est faite de sacrifices au devoir, et c'est pour cela qu'il faut non seulement l'accepter, mais la bénir comme un présent de Dieu, comme une parcelle de sa croix adorable. Je ne vous blâme ni l'un ni l'autre de pleurer; je vous blâmerais ou du moins je vous plaindrais de ne pas pleurer, de ne pas souffrir, car tout cela c'est aimer, et toute la grandeur, tout le prix de la vie est dans l'amour, l'amour de Dieu et, en Dieu, de tous les êtres qu'il nous a donnés à aimer. Courage donc, mon bien-aimé, je puis même dire, mes bien-aimés, car c'est à C... que j'écris en t'écrivant; vous ne faites qu'un dans mon cœur et ma pensée, comme dans la réalité de votre saint et mutuel amour, et l'idée me vient de te demander, quand tu auras lu et relu ma lettre, de la lui envoyer: il y trouvera, je l'espère, la consolation que tu y auras trouvée toi-même. Cela ne m'empêchera pas de lui écrire; cela m'empêchera seulement de ne pas lui redire tout ce que je te dis pour vous deux dans cette lettre.

Le bonheur, tu le sais, mon enfant, est pour une partie, en ce monde, une affaire de comparaison. Eh bien, figure-toi, figurez-vous tous les deux que vous ne vous connaissez pas, ou, ce qui serait encore plus terrible, que vous ayant connus et aimés, vous vous soyez brouillés à mort; vivre sans vous aimer, ne serait-ce pas

une espèce d'enfer, en comparaison de votre séparation corporelle qui vous laisse si intimement unis de cœur que vous vous aimez presque plus encore qu'avant votre séparation ? S'aimer sans se voir, mais en se le disant, en échangeant sans cesse son cœur par la prière, par le baiser fraternel que porte et rapporte chacune de vos lettres, n'est-ce pas encore le ciel, puisque Dieu, qui est le ciel, est aussi l'amour ?

Voilà, mon enfant, ce que le bon Dieu m'inspire pour vous consoler un peu et vous faire toucher du doigt la vérité, c'est-à-dire le bonheur que vous possédez en vous aimant et en sachant que vous vous aimez.

Je te conseille, cher enfant, après ces consolations spirituelles et morales, d'en chercher une pratique dans les distractions sublimes de la Charité. Livre-toi à ton cher patronage...

A revoir, Dieu aidant, mon fils bien-aimé, je t'embrasse paternellement avec C.. et L.. et j'envoie à tes chers grands-parents mes plus affectueux compliments...

Ton vieil ami qui prie pour toi.





LETTRES INTIMES.

La Bussière, 9 septembre 1892.

Mon cher petit,

Je veux t'envoyer un mot de souvenir et d'affection pour te prouver que je pense à toi et que je t'aime de loin comme de près. Tu commences à grandir, et bientôt tu ne seras plus un enfant ; mais j'espère que tu resteras toujours enfant par la simplicité, par l'innocence et la pureté, et tu deviendras ainsi ce qu'il y a peut-être de plus aimable en ce monde, un jeune homme chrétien. C'est difficile, il y faut de la vertu, de la volonté, de la persévérance ; mais comme on est récompensé par la paix de la conscience, par la santé qui se conserve dans la bonne conduite et se perd dans le vice, par l'affection et l'estime de tous, par la joie de ses parents ! Et ce sera ainsi pour toi, n'est-ce pas ? Tu resteras parmi les meilleurs de notre société, et aussi parmi les plus aimés de mes petits amis. Tu viendras me voir de temps en temps quand je serai de retour à Paris, tu me conteras tes projets d'avenir, et je ferai mon possible pour t'aider en toute chose, mais surtout dans l'unique chose nécessaire, le salut de ton âme.

Je suis, depuis que tu m'as vu à mon passage à Paris, dans le beau pays de Bourgogne où je dois rester encore huit à dix jours, pour aller ensuite achever mes vacances dans le Nord jusqu'à la Toussaint. Si cela dépendait de moi, je reviendrais dès maintenant à Paris, pour me retrouver au milieu de mes œuvres, et spécialement de mes chers petits enfants de la rue de Grenelle, 44. Mais je ne m'appartiens pas, et je n'y pourrai revenir que dans six semaines.

En attendant, nous penserons l'un à l'autre, n'est-ce pas, mon bon enfant; nous prierons l'un pour l'autre, et nous tâcherons d'être sages tous les deux, toi à la façon des jeunes, moi à la façon des vieux.

Si tu peux m'écrire une gentille petite lettre dimanche, elle m'arrivera ici bien avant mon départ, et tu me feras un bien grand plaisir.

Je t'en remercie d'avance, cher enfant, et je reste ton vieil ami qui t'embrasse et prie pour toi de tout son cœur.

Villiers, vendredi 9 août 1895.

Très cher enfant,

Je réponds tout de suite à ta bonne et belle lettre en te disant que je te suis toujours uni intérieurement dans tes peines comme dans tes joies, et que mon cœur ne quitte pas le tien. Je ne m'étonne pas de tes assauts de tristesse et de dégoût dans certains moments où, comme tu le dis si bien, on sent l'enfer déchaîné partout, en soi, autour de soi, et tu ne serais pas un homme si tu ne connaissais ces misères inhérentes à l'humanité déchue, comme tu ne serais pas un chrétien si tu t'y abandonnais. Notre-Seigneur lui-même a voulu subir ces épreuves diaboliques avant de se jeter dans la vie publique où il a passé son temps au milieu des possédés qu'il guérissait, des pharisiens qu'il flagellait, des pécheurs et pécheresses qu'il relevait et consolait.

Tout chrétien participe à cette vie du Sauveur, et il y participe d'autant plus qu'il est plus chrétien. C'est ce que tu dois faire, cher ami de mon cœur, en priant tout bas pour les pauvres égarés au milieu desquels tu vis, en les reprenant avec calme et fermeté quand ils dépassent la mesure, en cherchant à chasser d'eux les

démons de la luxure et de la lâcheté par la discussion ou du moins par l'affirmation de ta foi et l'expression de ton amour... Surtout, prie beaucoup tout bas pendant qu'on blasphème ou qu'on *érotise*, et parfois, si tu en as le courage, prie tout haut pour affirmer ta foi. Je crois que si de temps en temps un chrétien disait au milieu des obscénités et des impiétés : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », ce serait une excellente prédication.

Tu leur dirais en soupirant : « Pauvres amis, que je vous plains ! » que tu les embarrasserais fort et ce serait un bon moyen de les faire taire. Ou bien encore : « Pourquoi dites-vous tout cela ? Vous n'en pensez pas un mot, et c'est le respect humain seul qui vous fait parler. »

Enfin, cher enfant, inspire-toi du moment ; surtout prie, prie incessamment, et Dieu fera le reste...

A revoir, mon enfant aimé et cher entre tous. Ton vieil ami qui t'aime infiniment.

Villiers, 21 octobre 1895.

Cher enfant,

Il est quatre heures et demie, le jour tombe, mon feu flambe, et entre ces deux lueurs, je prends la plume pour causer un moment avec toi. Je rentre de l'église de Poissy que j'ai peu fréquentée depuis deux jours. Un assez fort rhume m'a empêché d'aller à la messe hier matin de bonne heure et je n'y ai été qu'à 9 heures en voiture. Pas de vêpres, et ce matin, pas d'église du tout ; le froid intense, un brouillard glacial qui enveloppait les bords de la Seine m'ont retenu à la maison. Le soleil ayant repris le dessus vers midi et le temps s'étant subitement radouci, j'en ai profité pour courir me re-

tremper aux sources de l'éternel et unique amour. J'en ai grand besoin et c'est étonnant comme je sens le mauvais naturel reprendre le dessus ou du moins monter à l'assaut, dès que le pain quotidien de l'âme me fait défaut. Voilà, mon enfant, pourquoi je t'écris au déclin du jour, et comment mon âme réchauffée court au devant de la tienne pour ne faire qu'une avec elle.

Je voudrais bien tout de même être de retour à Paris, car vraiment la campagne à cette époque n'est plus ce qui convient à des citadins invétérés comme moi, à des chrétiens qui ont besoin du corps et du sang de Jésus-Christ. Oh! cher enfant, profite tant que tu pourras de ces chères églises qui s'offrent presque à chaque pas à Paris à la visite des passants. Ne fais pas comme le prêtre et le lévite de la parabole qui virent un blessé et passèrent leur chemin; imite le bon Samaritain et verse tous les jours sur les plaies du Divin blessé l'huile et le vin de ton amour et de ta foi.

A revoir, mon enfant. Le soleil disparaît, je vois à peine ce que j'écris.

Je t'embrasse et je prie pour toi de toute la tendresse de mon amour paternel.

Villiers, samedi 19 août 1899.

Vite un mot, très cher enfant, en réponse à ta lettre que je reçois tout embaumée des belles ferveurs d'Athis. Tu as compris une fois de plus que le plus sûr refuge contre les pensées de découragement que nous soufflent les apostasies et les lâchetés des classes gouvernantes, c'est le spectacle de l'action de Dieu sur de petites âmes d'enfants. Il est impossible de ne pas sentir la toute-puissance de Dieu et sa providence universelle dans la grandeur des petits, dans la force des innocents

dans la transfiguration des âmes par la prière et l'amour. La Madeleine, la femme adultère aux pieds de Jésus, le bon larron à ses côtés sur la croix, opprobres du genre humain devenus son honneur, c'est la preuve la plus saisissante de la bonté et de la puissance divines...

Donc, mon enfant, avec tous tes camarades, avec tous mes braves enfants des Conférences, préparez-vous à l'action pour la France et pour l'Église dans la forme encore inconnue où vous serez appelé à l'exercer. Préparez-vous par la prière, par la communion, par l'apostolat, et dites-vous bien qu'avec l'esprit catholique et militaire du peuple français sur la terre, avec Jeanne d'Arc et le Sacré-Cœur de Jésus là-haut, la France vivra, revivra et accomplira encore les *Gestes de Dieu* dans le monde...

Ton vieil ami plus tendre que jamais.

Villiers, samedi 8 août 1901.

Très cher ami, tu me demandes un tout petit bonjour et le voici. Ce seul mot de *bonjour* suffirait, car il renferme tous les souhaits : le jour, c'est la vie, car avec son aurore argentée et pure, son midi embrasé, sa soirée qui peu à peu s'assombrit et finit par s'implanter dans les ombres de la nuit, il est bien l'image de la vie, bien vite finie, quelque longue qu'elle soit. Donc, je te souhaite par mon bonjour une bonne vie, laborieuse, patiente, vaillante, s'alimentant sans cesse à la source unique de la paix et du bonheur, l'Évangile et l'Eucharistie, qui sont une seule et même chose, le Verbe fait chair.

Paris, 26 avril 1902 [1].

Cher enfant,

Je t'envoie ces deux mots en réponse à ta chère petite lettre. Je suis impotent depuis quelques jours, et sans doute pour dix jours encore; c'est une faiblesse des reins qui m'empêche de marcher et que l'on traite par des piqûres que le médecin me fait chaque jour et qu'on me dit sans gravité.

Je t'embrasse tendrement et j'offre à Dieu mon impuissance passagère pour notre pauvre France.

Ton vieil ami tout paternel.

Cannes, 15 janvier 1888.

Mon cher enfant,

Il faut que je n'espace pas trop mes lettres, car j'en ai beaucoup à écrire avant d'avoir fait le tour de tous ceux à qui j'ai promis d'écrire. Il y en a, comme toi, mon cher enfant, auxquels j'écris pour satisfaire le penchant de mon cœur et causer intimement avec eux. Il y en a d'autres, moins assurés que toi dans la bonne voie, que j'aime aussi, mais auxquels j'écris surtout parce que je crois et je sens que mes lettres leur sont utiles, peut-être nécessaires, et les aideront, en mon absence, à rester fidèles aux promesses qu'ils m'ont faites. Enfin, il y a les jeunes dont il faut guider les pas dans le bon chemin où ils sont encore novices et que je confie de nouveau à ton zèle et à celui de tes

1. Cette lettre est l'une des dernières, sinon la dernière, que M. de Ségur ait adressées à ses jeunes amis. L'indisposition dont il parle, devait l'emporter quelques jours plus tard.

chers et dignes amis. Avec tout cela, je me trouve avoir au moins 25 ou 30 lettres à écrire, même en n'écrivant qu'une fois à chacun...

C'était hier, 14 janvier, le douloureux anniversaire de mon grand chagrin. Je ne sais si tu as pu aller à la petite chapelle de la rue du Bac, mais ce que je sais, c'est que tu as pensé à moi, à la chère âme que Dieu a rappelée à lui, et je t'en remercie, mon enfant, bien que je sache que ce devoir filial ne t'a pas coûté.

Le temps, splendide les deux premiers jours de notre arrivée, est affreux aujourd'hui. La pluie tombe, le vent souffle en tempête, et la belle mer Méditerranée, que tu as vue il y a trois mois avec sa couleur bleu d'azur, fait rage sous nos fenêtres et se mêle d'avoir des vagues et des couleurs sombres et lugubres comme celles de l'Océan. On nous assure que cette bourrasque ne durera pas et que le soleil reprendra bientôt possession de Cannes qui est un séjour enchanteur par le beau temps.

A revoir, mon petit ami, je t'embrasse bien tendrement ainsi que ton bon gros frère; je te charge de mes affectueux compliments pour tes parents et pour tes sœurs, et je reste ton vieil ami, je pourrais presque dire ton vieux grand-père.

Villiers, mercredi 8 août 1894.

Très cher enfant,

Je reçois ta lettre qui m'a profondément touché: tu me permets la familiarité du tutoiement n'est-ce pas? Ta chère lettre te fait entrer décidément dans le cercle de mes chers enfants avec lesquels j'emploie le langage d'un père...

Tu as donc déjà souffert, mon pauvre enfant? Toi si jeune encore, si aimable, si bien fait pour attirer l'affection et pour la garder! Que je voudrais être près de toi pour achever de te guérir par les témoignages d'une amitié paternelle!

Enfin, nous avons d'abord les lettres pour communiquer; puis, quand je serai de retour à Paris, tu pourras, je l'espère, y venir quelquefois; enfin, à défaut de liens matériels, il nous reste toujours le lien de la prière, le plus puissant, le plus réel de tous, puisqu'il participe de l'éternité de Celui qui en est le principe et le terme. Ce devoir de la prière, je le remplirai envers toi, mon cher enfant, et je te demande, pour être sûr de n'y manquer jamais, de nous promettre l'un à l'autre un *Ave Maria* quotidien, pour toujours, pour le temps et pour l'éternité. C'est entendu, n'est-ce pas? Pour moi, je commence aujourd'hui même, à l'instant même où je t'écris...

Je te serre de loin sur mon cœur et je reste à jamais ton vieil ami.

Paris, lundi, 8 juin 1891.

Mon très cher enfant,

Je réponds tout de suite à ta lettre que j'attendais avec impatience. Tu as été bien imprudent d'avoir tenté, anémié comme tu l'étais, l'ascension de la Dôle, et tu es heureux d'en être quitte pour un rhume. Ne sais-tu pas, pauvre cher enfant, que l'exercice mesuré sur les forces qu'on a, est seul salutaire et que rien n'est plus mauvais que de se forcer? C'est comme si l'on mangeait double ration pour se remettre l'estomac. Enfin, tu as encore quinze jours de repos et de grand air. Sois à l'air toute la journée, s'il fait beau; mais

ne va jamais jusqu'à l'extrême fatigue dans tes excursions. Voilà l'ordonnance, non de la médecine, mais du bon sens.

Pour moi, cher petit ami, je vais assez bien; je suis allé hier soir assister à une séance de charité donnée dans la salle des séances de S. François Xavier pour la Petite Conférence. C'était très gai, très aimable et très bien joué. Je ne me suis pas fatigué et je compte recommencer plusieurs fois d'ici à ton retour. Vendredi, j'irai, Dieu aidant, avec X... passer la soirée à la Conférence de la Villette, pour prêcher le Syndicat. Dimanche, j'espère pouvoir aller à Athis. Le jeudi d'après, j'irai présider la petite Conférence de S. François Xavier, déjà nommée, et le 24, je viens de promettre, si je suis bien portant, d'aller à la séance annuelle de la petite Conférence de Montrouge.

Pour en finir avec mes exploits, je te dirai que j'ai assisté vendredi matin à l'inauguration solennelle de la Basilique de Montmartre. C'était très beau, pas trop fatigant, et plein de consolations et de bénédictions : c'est un gage sérieux de salut pour la France. L'après-midi, cela a été une cohue de 20,000 personnes dont je me suis abstenu...

A revoir dans quinze jours avec la grâce de Dieu, très cher enfant, je t'embrasse avec toute la tendresse que tu me connais pour toi, c'est-à-dire en grand-père ou en vieux père, et je te reste uni très étroitement *in Corde Jesu.*

Ton vieil ami.

Esquerchin, 31 août 1901.

Très cher ami,

... Allons, console-toi d'être du côté des battus, des disgrâciés, dans cette lutte entre Dieu et l'homme, le

Christ et Barrabas, l'Église, la France et la Franc-Maçonnerie.

Notre rôle est et sera de plus en plus celui d'être méconnus, combattus, maltraités, écrasés peut-être, et de tout souffrir bravement, joyeusement même, pour l'amour de Jésus-Christ crucifié.

Après le Calvaire, nous aurons notre résurrection.

Ton vieil ami.

Villiers, 1er juillet 1901.

Très cher ami, te voilà donc retrouvé, toi que j'ai pleuré si longtemps et que je ne croyais jamais revoir en ce monde! J'en bénis Dieu de tout mon cœur, car je t'avais distingué, parmi tes camarades du patronage, d'un regard de prédilection, d'une amitié de choix, et que de fois j'ai demandé à tous les échos du quartier: Où est mon cher René? Sans recevoir de réponse. — Malgré tout, je ne t'ai jamais oublié et si tu en veux une preuve frappante, c'est que depuis cinq ans au moins que nous nous sommes quittés, je n'ai pas cessé un seul jour de dire pour toi un *Ave Maria*, comme nous nous l'étions promis. — Cet *Ave Maria* a été le fil de la Vierge qui continuait à unir nos âmes; c'est à lui que nous devons la joie de nous retrouver.

Un autre sujet de bénédiction pour moi qui, en tout et en tous, voit l'âme, l'âme immortelle et chrétienne, c'est que tu me reviens par un chrétien accompli, aussi supérieur par l'intelligence que par la foi et le cœur, un apôtre dont tu seras heureux de suivre les conseils, les exemples, et qui te remettra dans la voie de la pratique religieuse, si, comme c'est probable, sans guide et sans ami véritable, tu t'en étais écarté. Si tu n'as jamais faibli, Dieu soit loué. Mais si tu as erré et que

tu sois un enfant prodigue jeté dans les vains plaisirs du monde par le désespoir de ton intérieur perdu, Dieu soit béni deux fois, car il est venu sur la terre pour sauver les pécheurs, comme toi, comme moi qui l'ai été dans un temps, et les pécheurs repentants sont ses enfants de prédilection.

Va donc avec L..., mon cher René, imite-le en tout. Écris-moi. Prie pour moi, et compte sur la tendresse de ton vieil ami qui n'a jamais cessé de t'aimer, de prier pour toi, et qui de loin te serre sur son cœur.

Mes yeux ne vont pas bien : c'est pour toi seul que je me suis oublié à écrire si longuement. Dieu soit béni ! *Amen ! Alleluia !*

Villiers, 15 juillet 1901.

Cher petit ami,

Je t'envoie mes plus tendres vœux de fête à l'occasion de la St-Henri. Tu es encore un tout petit saint Henri en herbe, mais j'ai la confiance que ta sainteté croîtra avec ton âge, et qu'à 80 ans, tu seras le plus saint des vieillards et des Henri... Conserve précieusement ce trésor de pureté et il te conservera à ton tour dans la paix du cœur, dans l'honneur de ta vie, dans le respect de tous ceux qui respectent encore Dieu.

Je ne puis t'écrire que quelques mots, car on attend ici des hôtes qui vont arriver d'un moment à l'autre, et il faut que je sois là pour les recevoir. Je me contente donc, cher enfant bien-aimé, de ce petit bouquet de fête que je t'envoie comme un vieux grand-père à son cher petit-fils et je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que L... en te chargeant de toutes mes amitiés pour tes chers parents...

Ton vieil ami qui prie pour toi tous les jours et qui compte sur tes prières comme sur ton affection.

Paris, 6 mai 1897.

Merci, mon enfant bien-aimé, tout est sauf chez moi; aucun de mes enfants ni de mes très proches n'étaient là, au moment de la catastrophe [1]. Néanmoins, j'ai perdu dans cette horrible incendie plusieurs personnes aimées et spécialement trois de mes cousines, la vicomtesse de Malézieux (27 ans, laissant quatre petits enfants), Mme de Gosselin et sa fille, la comtesse X... nouvellement mariée. Que de larmes! que de deuil! Mais, pour les chrétiens, quel sujet d'espérance! Car ces victimes, dévouées aux pauvres et aux bonnes œuvres, sont presque toutes des martyres de la Charité, qui, heureuses dans le Ciel, obtiendront peut-être de Notre-Seigneur le pardon de Paris. Il y a toujours de la miséricorde dans la Justice de Dieu. Depuis le Calvaire, les justes souffrent et paient pour les coupables.

Je t'embrasse, cher enfant, je t'aime et je te reste uni plus que jamais par la prière.

Ton vieil ami,

Villiers, 17 juillet 1901.

Je sors de mon long silence, mon très cher enfant, comme je sortirais d'un songe, mais d'un songe où j'aurais beaucoup rêvé de toi... C'est que, la chaleur aidant, tout mouvement, toute action me deviennent plus difficiles. Aller à la messe à Poissy, c'est-à-dire à un quart d'heure à pied d'ici, me met au bout de mes forces. J'ai fait cet effort hier et aujourd'hui, et après la joie de la messe, de la communion, je reviens éreinté pour toute la journée.

C'est le poids des ans qui se fait de plus en plus

1. L'incendie du Bazar de la Charité, survenu l'avant-veille.

sentir, et qui se complique de la chaleur accablante, et aussi de la profonde tristesse où me plongent les menaces d'un prochain avenir pour la France. Elle me semble courir à sa ruine, notre chère patrie, et chaque jour lui enlève une force, une grâce, une beauté.

Pardonne-moi cette tristesse, mon très cher enfant, et malgré tout, ne désespère pas de l'avenir. Si les misérables qui nous perdent méritent tous les châtiments, il y a encore des millions de belles et saintes âmes dans le clergé, dans l'armée, dans les villes, dans les campagnes, et il n'en faut pas tant pour désarmer la justice de Dieu. Prions donc, pleurons, travaillons, sauvons les âmes autour de nous, et si les vieux comme moi accablés de tristesse, se laissent aller parfois au découragement, vous, les jeunes, les forts, les chastes, faites-vous les apôtres, les défenseurs de la foi, de l'Église et de la France, sa fille-aînée, qui partage avec elle l'honneur d'être haïe, persécutée par les impies déchaînés comme au jour de la Passion et du crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En me répondant, cher petit ami, console-moi par le récit de tes œuvres, du bien que tu fais et que tu vois faire autour de toi...

Je m'arrête, mes yeux encore bien affaiblis n'en pouvant plus et je t'envoie, mon cher enfant, pour toi, pour le petit L... et pour C... l'embrassement paternel de votre vieil ami qui vous aime à jamais.

Paris, dimanche 24 février 1901.

Cher enfant,

Ne pouvant aller te voir et répondre ainsi aux visites que tu me fais, je veux répondre aujourd'hui par écrit à la visite que tu n'as pu me faire hier et que je

te défends de me faire tant que ta grippe ne sera pas en voie de guérison. En t'écrivant, j'ai les yeux mouillés de larmes : je viens de relire un passage d'un livre sublime que je te donnerai, *La douloureuse Passion de Notre-Seigneur* d'après les visions de la sainte sœur Emmerich, et je ne puis ouvrir ce volume vraiment venu du Ciel sans pleurer, parfois jusqu'aux sanglots. Hier soir, en lisant la scène chez Caïphe, le reniement de saint Pierre, les douleurs de la Sainte Vierge, j'ai pleuré à ne plus pouvoir m'arrêter. Douces larmes que je redoute, mais que je recherche tout de même....





TABLE DES MATIÈRES.

CORRESPONDANCE.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. LILLE — PARIS — BRUGES.

CE